

NOTRE ROMAN
LE BARON MYSTERE
par HENRI GERMAIN

p. 35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-prop, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 46, No 3

Mars 1923

LIVRES DE PRIX

RECOMPENSES SCOLAIRES

La Maison Granger Frères Limitée offre en vente, cette année, le choix le plus varié et le plus considérable de Livres de Prix jamais offert par aucune Maison au Canada.

Les personnes qui désirent présenter un Prix Spécial à un Collège ou un Couvent ont ici l'embaras du choix. Nous nous chargeons de livrer à l'adresse voulue et d'expédier même à l'étranger les volumes commandés.

Les Directeurs et Directrices de Maisons d'Education, les Commissaires d'Ecoles sont invités à visiter notre étalage.

Ceux de nos clients qui ne pourraient se rendre à notre magasin voudront bien nous écrire. Ils sont assurés de la même attention et du même soin que s'ils venaient en personne.

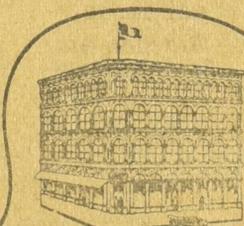
Catalogues et Conditions sur demande.

*Voyez notre exposition de beaux livres
à présenter comme prix spéciaux.*

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papeteriers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus
importante
Librairie et



Papeterie
Française
du Canada.

EDMOND-J. MASSICOTTE



LES CHANTS DU COEUR

*Va, coeur vierge, frêle amant
Voici que ton heure sonne,
C'est un amour qui frissonne
Dans ton premier battement.*

*— Va, coeur vierge, frêle amant,
Bats l'amour violemment !*

*Va, coeur têtu, coeur dormant,
Au gré des chimères douces;
Tu n'as rien su des secousses
Que l'ivresse seulement !*

*— Va, coeur têtu, coeur dormant,
Bats l'amour aveuglément !*

*— Va, coeur las, coeur alarmant,
Bourdon inégal qui pleure
Le dernier moment, et l'heure
De son premier mouvement.*

*— Va, coeur las, coeur alarmant,
Bats l'amour obstinément !*

René MARIE-LEFEVRE



La Revue Populaire

Vol. 16, No 3

Montréal, mars 1923

ABONNEMENT

Canada et États-Unis :

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE

Il existe un nombre incalculable de jeunes filles qui n'ont qu'un but dans la vie: porter un anneau au doigt.

Le premier homme qui se présente, qu'il soit brun, blond ou roux, millionnaire ou pauvre hère, jeune ou moins jeune, Crac, elles ont le coup de foudre. Elles n'ont plus qu'une pensée: en faire leur mari.

Ces jeunes filles ordinairement se marient fort tard et fort mal. Si par hasard elles se marient jeunes, alors, c'est pis, elles épousent généralement des jeunes gens qui sont leur antithèse et elles sont malheureuses à perpétuité.

Mais, ce qu'il y a de pis encore, c'est le malheureux qui est affublé d'une de ces créatures qui ne l'a choisi que parce qu'il était mûr pour le mariage, le pauvre diable n'est pas plus heureux avec sa compagne que sa compagne elle-même.

Le jeune homme qui veut commettre une "folie" doit au moins bien réfléchir avant. Il y a des degrés dans la folie, on peut en faire de plus ou moins grandes selon le tempérament froid ou volcanique que l'on possède.

Ceci me rappelle une petite aventure qui est arrivée il n'y a pas encore très longtemps à un camarade que je ne vous nommerai pas, mais qui demeure sur la rue... Chose, à l'intersection de la rue... Machin; juste au coin.

Cet ami était jeune alors, il l'est encore. Un jour, où un soir, il lui prend une formidable démangeaison de mariage. Il connaissait une jeune

filles charmante, jolie, délicieuse, spirituelle, enfin, toutes les qualités. Il connaissait aussi un bijoutier. Il demanda la jeune fille en mariage. Il fut agréé.

Il alla chez le bijoutier avec sa future pour choisir la bague de fiançailles.

Son ami le bijoutier lui fit voir une bague de cinquante dollars, il lui en fit aussi voir une de deux cents cinquante dollars.

La bague de cinquante dollars était très jolie, mais, mademoiselle préférerait l'autre. Mon ami avait cinquante dollars en banque, qui n'a pas cinquante dollars en banque avant son mariage?... mais elle aimait tellement l'autre que l'on partit sans acheter ni l'une ni l'autre des bagues.

Quelque temps plus tard mon ami retourna chez le bijoutier, mais seul cette fois. Il acheta la bague de cinquante dollars. Son ami le félicita sur sa victoire. Lorsqu'on se marie, il faut que le mari gagne la première bataille ou alors c'est un homme mort.

Ce qu'il y a de drôle dans cette histoire, c'est que mon ami qui voulait se marier et qui retournait une deuxième fois chez le bijoutier, y retournait cette fois-ci pour une autre jeune fille.

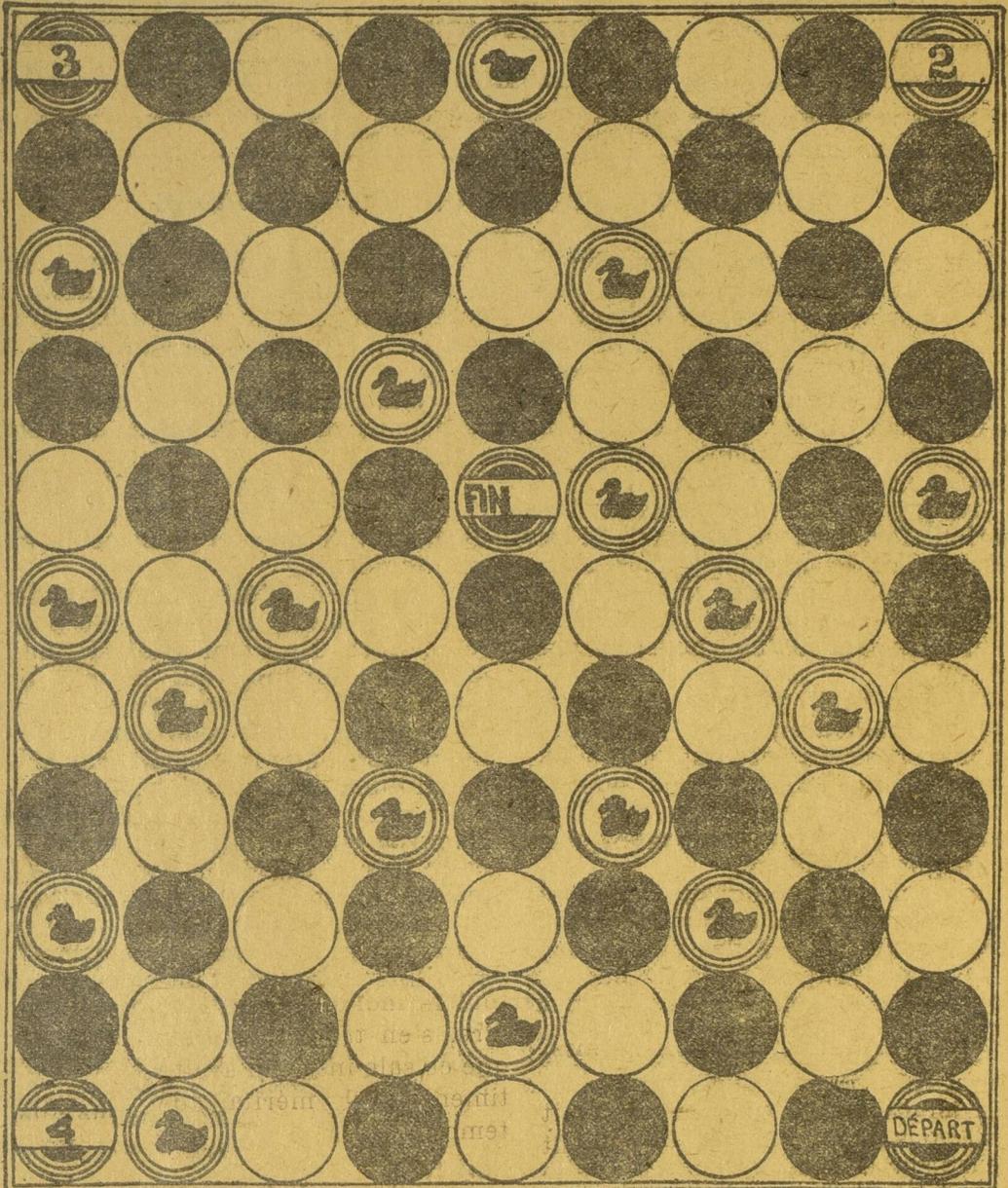
Il avait "déménagé" ses amours ailleurs.

L'autre avait été trop exigeante.

Voilà, Mesdemoiselles, soyez sérieuses, acceptez une bague de cinquante dollars de préférence à une de deux cents cinquante, vous aurez toujours, un jour, la différence.

Paul COUTLEE.

POUR L'AMUSEMENT DES PETITS LECTEURS



Les petits lecteurs de la "Revue" qui connaissent les règles du jeu de Parchesi trouveront dans cette chasse aux canards un plaisir plus nouveau. Les mêmes jetons et les mêmes dés, en plus des mêmes règles, servent aux deux jeux.



LES PIRATES DE L'AMOUR

Ce sont des jeunes gens sans conscience et sans délicatesse qui pillent la propriété d'autrui, en ravissant des coeurs qui s'étaient donnés l'un à l'autre.— Comment un misérable séducteur qui s'était amusé à briser les fiançailles de tous les gens de sa connaissance, est tué par une de ses victimes.— Le meurtre d'un célèbre Don Juan.

On ne badine pas avec l'amour, voilà un proverbe très sérieux que beaucoup de gens devraient connaître; on ne badine pas non plus avec les amoureux. En général, on badine plus avec les amoureux qu'avec l'amour. Les amoureux sont les gens contre qui s'acharnent tous les amis. Un homme a-t-il fait la connaissance, puis capté le coeur d'une jeune fille que tout de suite ses amis les plus éloignés comme les plus chers essaient de lui ravir sa conquête. La chose peut très bien réussir un temps, mais elle peut aussi coûter cher.

Le jeune Arthur P... que l'on avait surnommé le Pirate de l'Amour, se fit un jeu pendant une dizaine d'années de briser les fiançailles de jeunes gens qu'il connaissait bien ou qui lui étaient parfaitement indifférents. Il s'était juré de désunir au moins une centaine de promis. Il pratiqua ce jeu

et tint son pari pendant deux années. Il avait perdu tous ses amis, mais grâce à ses largesses, à son automobile, à sa jolie tournure, à sa manière de complimenter une femme et d'entrer dans ses bonnes grâces, il avait enlevé à ses anciens camarades et à tous les jeunes beaux de son quartier leurs amies ou fiancées. Il reçut bien de temps à autre quelques coups de poing dans la figure, mais jamais assez pour l'enlaidir et lui faire passer le goût de ce qu'on est convenu d'appeler très justement: les coups de c... C'est deux ans plus tard seulement qu'on le trouva un matin, la tête percée d'une balle, étendu au pied de son lit. Il avait été tué depuis trois jours environ dans des circonstances mystérieuses par un des jeunes gens à qui il avait dû ravir sa fiancée.

On ne trouva jamais l'assassin et tout le monde de la ville, il faut le dire, s'en trouva heureux, estimant que ce sale individu avait reçu le châtiment qu'il méritait depuis longtemps.

Il y a déjà quelque temps que ce drame est arrivé. Nous en connaissons un plus récent, survenu dans un centre franco-américain. Un nommé Guy Gémier était connu de son vivant comme la Barbe-Bleue de sa ville,



Etouffé par l'une de ses victimes.

mais au lieu de femmes, c'étaient des fiancées qu'il collectionnait.

Il se vantait d'en avoir une certaine, lesquelles ne se connaissaient pas entre elles. Malgré son âge, il avait quarante ans, il gardait comme un

collégien naïf toutes les lettres d'amour qu'il recevait de ces petites malheureuses qui toutes espéraient l'épouser un jour.

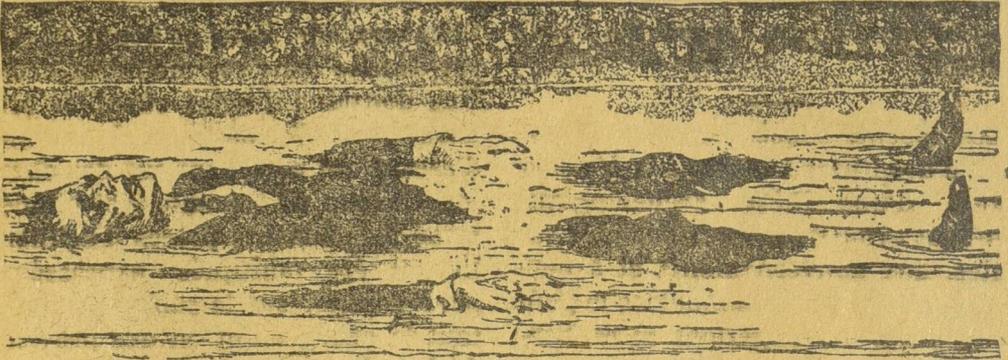
Sa réputation, grâce aux indiscretions qu'il commit, grâce à ses procé-

dés malhonnêtes, quelques personnes honorables ayant appris qu'il faisait lire à tout le monde les lettres qu'il recevait de leurs filles, devint des plus mauvaises. A tel point que quand les journaux répandirent la nouvelle de sa mort, tout le monde poussa un soupir de soulagement.

On retrouva son corps dans une petite rivière des environs. L'autopsie

Celui-ci, l'apercevant, avait dû comprendre qu'il se trouvait en présence de l'homme qui lui avait injustement ravi l'affection de la jeune personne qu'il se proposait d'épouser.

Une lutte s'ensuivit sans doute et le grand tombeur des fiancées fut égorgé. Quelques jours plus tard, son cadavre était précipité dans une rivière. Le meurtrier fut sans doute pro-



...on retrouva son cadavre dans une rivière voisine.

démontra qu'il avait été égorgé avant que son corps eût été jeté à l'eau. Une de ses victimes masculines, puisqu'il faisait aussi bien le malheur des uns et des autres, avait dû se présenter chez lui au moment où il était à relire son courrier.

Une lettre de la fiancée du visiteur devait se trouver ouverte sur la table.

tégé par la population qui se réjouissait de la disparition de cet homme comme de la destruction d'un être nuisible à la société, car jamais la police ne put obtenir le moindre petit renseignement, le moindre témoignage compromettant pour quelqu'un, tant au tribunal que hors de cour.

— 0 —

POMMES DE TERRE CANADIENNES EN BELGIQUE

de ob smat'iq' s'luo'iz

Un cultivateur belge, qui avait fait venir ce printemps des pommes de terre canadiennes pour la semence, a obtenu un rendement de plus de 272,400 livres à l'hectare; parmi ces pommes de terre, plantées dans les environs de Boitsfort, on a recueilli une plante qui a donné tout près de

440 livres de tubercules et l'un d'eux seul pesait un peu moins de deux livres.

Ces pommes de terre étaient de deux différentes variétés connues au Canada sous les noms de : "Green Mountain" et "Irish Cobblers".

(Belgique-Canada)

DANS LES SABLES DU SAHARA

Le désert du Sahara, dans une de ses parties encore inexplorées, cache-rait la merveilleuse cité de Brass, d'une richesse fabuleuse, dont il est parlé dans les contes arabes.— Le gouvernement français envoie à sa recherche une formidable expédition.

Les récents succès des grands romans d'aventures basés sur la démonstration d'une thèse archéologique semblent avoir donné aux sociétés savantes, aux gouvernements et à certains particuliers millionnaires le goût des fouilles, investigations et recherches historiques.

L'un des immortels chefs-d'oeuvre de Gustave Flaubert, "Salammbô", et les livres d'un écrivain moderne qui admirait beaucoup l'ermite de Croisset, Louis Bertrand, qui est avec les frères Tharaud le plus grand romancier "africain" de l'heure, mirent Carthage à la mode. On commença par trouver des vestiges du temple de Tanit, puis, depuis une année une expédition franco-américaine est à reconstituer complètement l'ancienne capitale des vaillants Carthaginois — comme l'on fit pour Pompeï et Herculanium.

Non content de cela, le gouvernement français lancera bientôt une redoutable expédition à la fois savante et militaire dans cette partie encore inexplorée du nord-ouest du Sahara. Cette expédition se mettra dans des tanks à chenilles à la recherche de la Cité de Brass, une cité préhistorique

perdue dont l'existence est basée sur une très vieille légende arabe.

Tous ceux qui dans leur enfance ont lu les contes des Mille et Une Nuits se rappellent sans doute l'histoire de la Cité de Brass, racontée par la sultane Scheherazade. Dans ce conte, la cité y est décrite dans ses moindres détails. Une douzaine d'autos-chenilles prendront part à l'expédition, de ces chars d'assaut qui marchent sur des chenilles. Chacun de ces autos est blindé et armé de plusieurs pièces d'artillerie. Ils ont été fabriqués expressément pour voyager sur le sable. En plus de tout le chargement et des provisions de bouche pour plusieurs mois, ils sont munis d'énormes réservoirs pour l'huile, l'essence et l'eau. Les chars d'assaut partiront de Tugurt, en Algérie, pour se rendre jusqu'à Tombouctou, dans l'Afrique occidentale française. La distance entre ces deux points est de 2,000 milles.

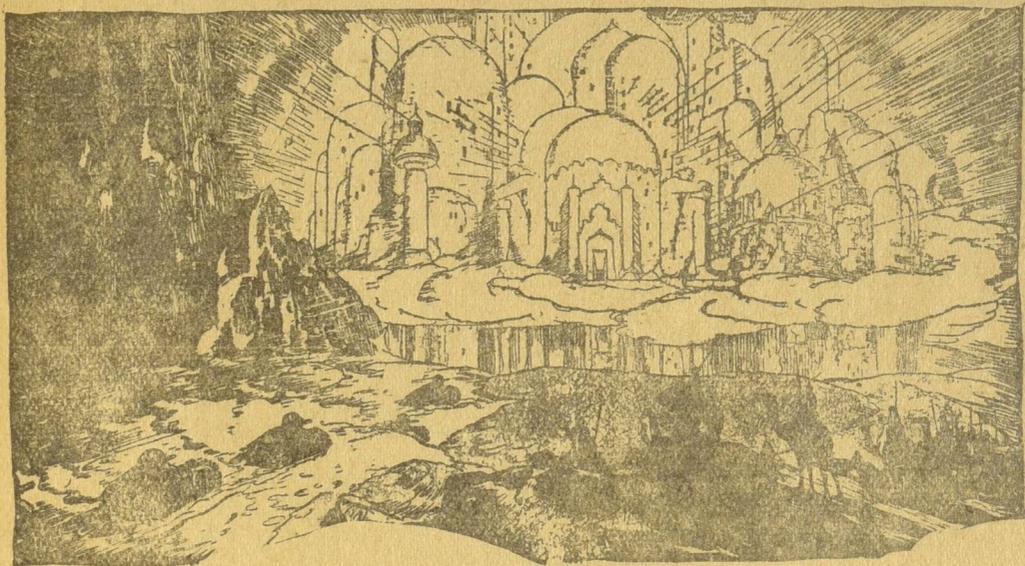
Les préparatifs de cette expédition furent faits dans le plus grand secret. Mais ce secret ne fut pas longtemps gardé. La curiosité des correspondants étrangers fut mise en éveil quand ils virent douze tanks à chenilles débarquer à Alger. Ils allèrent tout de suite aux renseignements pour apprendre que ces chars étaient destinés à l'expédition dont nous parlons plus haut.

Comme un seul représentant du gouvernement français accompagnera l'expédition, elle n'aura aucun cachet officiel. Mais cela n'est qu'une question de mots. Dans tous les cas, le gou-

vernement surveille de très près cette affaire, la preuve en est dans l'importance même du détachement, organisé en colonne militaire, qui se lancera à la recherche d'abord, à la conquête ensuite de cette cité mystérieuse. A la faveur de cette expédition, on compte soumettre les tribus de Senussi qui occupent cette région. Ces Senussi sont des Arabes fanatiques, courageux et batailleurs dont l'influence devient de plus en plus grande dans les tribus musulmanes du Sahara et

fraîche et salée, des plaines fertiles et des vallées, des montagnes boisées et dans la faible étendue désertique, de nombreux oasis où s'élevaient de véritables cités. Mais ces Fils devinrent si puissants et si arrogants qu'ils eurent un jour l'impudence de défier Allah ou Dieu. Ce Dieu consuma leur immense empire et les brûla jusqu'au dernier.

Sir Richard Burton, archéologue anglais fameux, qui vécut pendant plusieurs années au milieu des Arabes,



La merveilleuse cité de Brass, telle que s'attendent à la voir des explorateurs français.

du Soudan. Il y a tout lieu de croire que ces Senussi connaissent exactement l'emplacement de la Cité de Brass.

Cette cité aurait été fondée par une race préhistorique qui dans le temps aurait régné sur toute l'Afrique. Dans les légendes et la tradition arabes, on en parle comme des Fils de Ad. A cette époque, le Sahara n'était pas le désert qu'il est devenu par la suite. On y voyait de grands lacs faits d'eau

connut deux indigènes d'Algérie qui prétendaient avoir vu de leurs propres yeux la Cité de Brass.

Trois autres, inconnus des deux premiers, lui affirmèrent aussi avoir vu cette cité dans un mirage—phénomène d'optique qui fait paraître au-dessus de l'horizon des objets qui n'y sont pas. Ce phénomène est dû à l'échauffement et à la raréfaction inégales des couches de l'air et, par suite, à la réfraction inégale des rayons du

soleil. C'est dans les vastes plaines sablonneuses, en Égypte surtout, que se produisent ces mirages.

Mais peut-on se servir des contes arabes des Mille et Une Nuits comme de documents historiques ? Tout est là. Si oui, sous le règne du Calife Abd-al-Malik, 700 ans avant Jésus-Christ, une expédition fut envoyée par lui pour découvrir la Cité de Brass. C'est un explorateur qui lui en avait suggéré l'idée. Après toute une série d'aventures fantastiques, le détachement arriva aux portes de la ville. Suit une description merveilleuse de cette ville. On escalada les murs, on pénétra dans les premières enceintes et l'on trouva la cité même remplie de cadavres momifiés par la chaleur.

Le gouvernement égyptien eût, paraît-il, l'intention, avant la guerre, d'organiser une expédition composée d'indigènes et d'Européens, pour rechercher à son profit la Cité de Brass, mais cette expédition ne se mit jamais en marche. Pourquoi ? Parce que les Senussi en entendirent parler et prévinrent les autorités que si pareil assaut était porté à leur royaume, ils mettraient toute l'Égypte à feu et à sang. Comme on le voit, ce n'est pas pour rien que l'expédition française s'organise fortement et préfère partir en exploration dans les autos bien blindés qu'à dos de chameaux.

LA MODE MASCULINE

M. Brummel, le roi des dandies, parodiant un mot de Buffon, a dit un jour : "La cravate, c'est l'homme". Et, si l'on croit ses historiographes, l'éléphant Londonien s'efforçait de réaliser

cet adage. Plusieurs heures lui étaient nécessaires, chaque matin, pour s'habiller, mais c'est à nouer sa cravate qu'il passait le plus de temps.

Un membre de l'aristocratie anglaise étant venu, un jour, lui rendre visite, on le pria d'attendre que Brummel eût achevé sa toilette. A ce moment, un valet de chambre passa, portant dans ses bras un immense nuage de mousseline chiffonnée, et, clignotant de l'œil vers la porte de son maître, il expliqua :

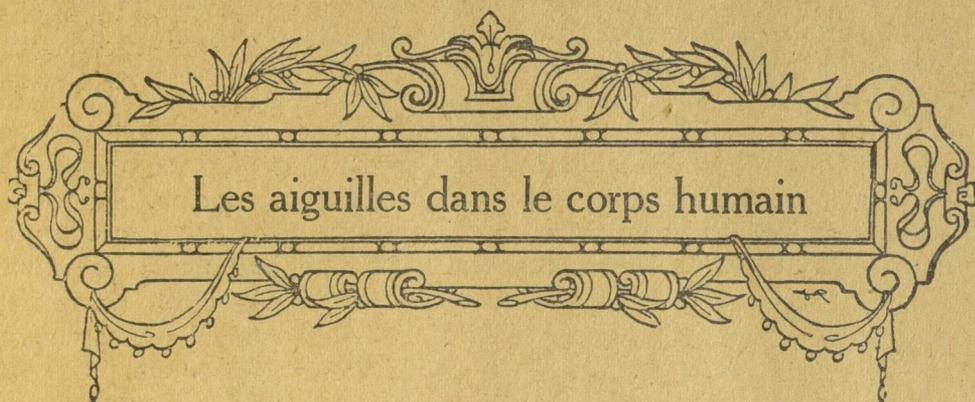
— Ce sont quelques essais.

Brummel, ce matin-là, était nerveux. Il n'avait pas réussi du premier coup le noeud à la fois savant et négligé qui devait assurer sa gloire et qui, paraissant confectionné à la hâte, nécessitait des heures de patiente élaboration.

Cette époque est bien passée. Les élégants d'aujourd'hui n'ont plus assez de temps pour de telles complications. Mais l'adage reste vrai malgré tout. En voici une nouvelle preuve : l'Amérique, patrie des hommes d'affaires toujours pressés, vient de lancer une nouvelle mode, celle de la cravate bicolore.

Cette cravate est à deux faces : l'une de couleur quelconque, l'autre rouge. Si l'homme qui la porte la met du côté rouge, cela signifie : "J'ai un rendez-vous urgent, ne m'arrêtez pas ! Ne me parlez pas ! Le temps est de l'argent !" Au cas contraire, il est loisible aux amis de tendre la main au passant et de bavarder avec lui.

Avouez qu'entre le Brummel trop soucieux de son élégance et l'Américain trop insolent dans sa hâte, il existe un juste milieu.



Combien de temps peuvent séjourner les aiguilles et épingles dans le corps humain?—Quelle est la marche qu'elles poursuivent et quand deviennent-elles mortelles.—Des cas extraordinaires d'avalesuses d'aiguilles.—Une femme avale une aiguille qu'on retrouve dans son enfant, quatorze mois après la naissance de ce dernier.

Pendant qu'elle était très absorbée un jour dans un travail de couture qui pressait, une femme avala une aiguille pour toile de deux pouces. Trois mois plus tard, elle se maria. Dix mois ensuite, elle donna le jour à une petite fille et c'est dans le propre corps de cette enfant que l'on retrouva l'aiguille avalée par la mère.

Naturellement, ce phénomène fit beaucoup de bruit dans le monde médical. Mais il n'y avait pas d'erreur. L'aiguille qui sortit, quatorze mois après sa naissance, de l'épaule de la petite fille était bien celle que la mère avait absorbée trois mois avant son mariage, dans les circonstances rapportées plus haut.

Mais enfin, nous direz-vous, comment peut-on distinguer une aiguille d'une autre et affirmer péremptoirement, à deux ans d'intervalle, que telle

aiguille donnée n'est pas une des centaines d'autres qui devaient se trouver dans la maison de cette femme? Vous avez raison, mais l'aiguille en question portait un signe particulier qui a servi à son identification. C'est que l'oeil ou le chas de cette aiguille était brisé. Et dans celle que l'on retira de l'épaule de l'enfant, le chas était brisé au même endroit de la tête de l'aiguille.

Plus de doute possible. Les médecins et chirurgiens consultés durent convenir de l'authenticité du phénomène.

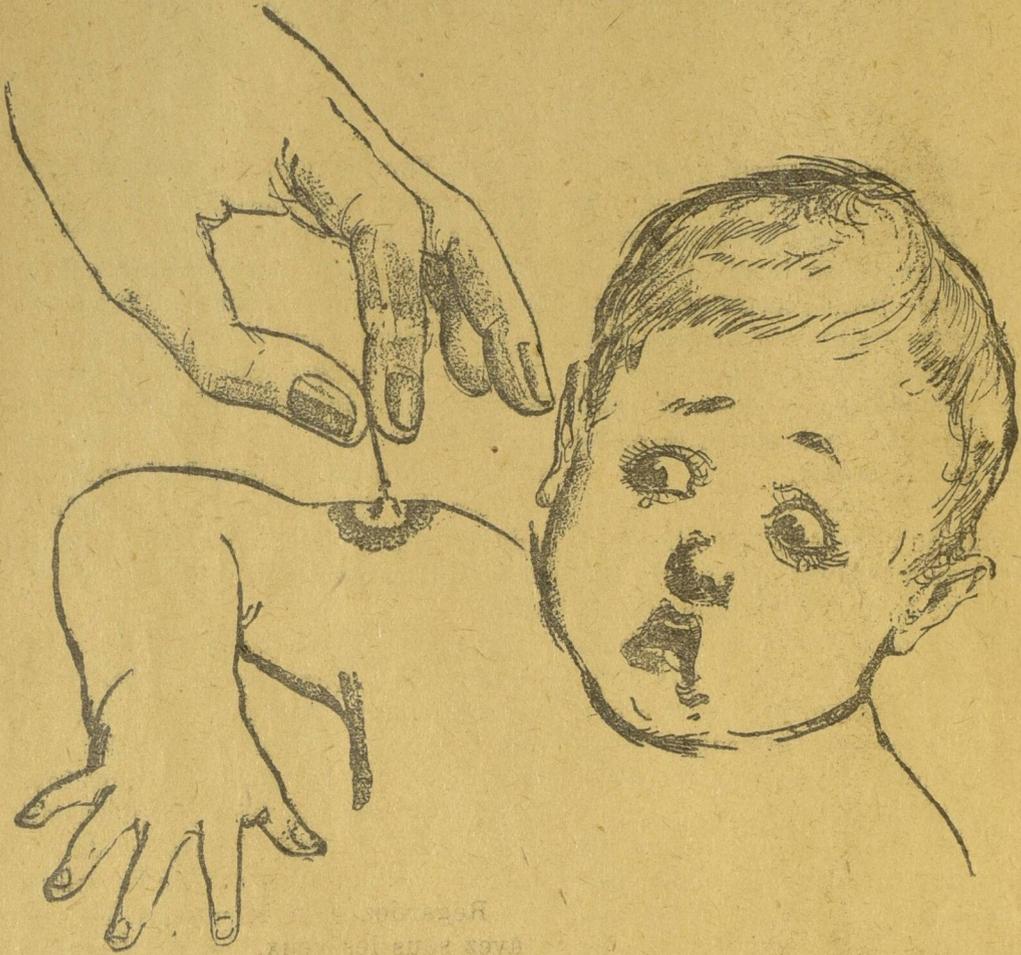
La petite Charlotte fut jusqu'à cet incident une enfant agitée, maussade et souffrante. Aucun des remèdes qu'on donne ordinairement aux enfants pour les coliques, l'indigestion, ou tous autres malaises ne parvenait à la calmer. Il était impossible de localiser son mal, d'en établir la nature et naturellement de prescrire les remèdes propres à son cas, qui était des plus vagues. Mais, à partir du jour où l'aiguille lui fut enlevée, elle redevint calme, souriante, enjouée, pleine de vie et de gaieté.

En vieillissant, Charlotte, quand elle souffrait, avait pris l'habitude de se toucher l'épaule et d'attirer les regards de sa mère vers ce point. La mère commença à comprendre que

la douleur dont souffrait sa fille devait tout probablement se tenir là. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Finalement, à force d'observer l'enfant, elle eut le secret de ses larmes et de ses cris. Un jour, en déshabillant la petite, elle remarqua un bouton rouge sur son épaule. Puis, en regardant mieux, elle vit très distinctement

phénomène l'explication suivante : "Une aiguille peut pénétrer à travers les parois de l'estomac, entrer dans la région intestinale, traverser les autres organes internes et se loger dans l'enfant même sans pour cela causer plus qu'une péritonite locale.

L'aiguille, dans le corps humain, est guidée par une action musculaire



la tête d'une aiguille avec le chas brisé. Avec ses dents, elle tira l'aiguille de la chair et instantanément, les douleurs de l'enfant cessèrent.

L'histoire de cette mère est unique dans les annales de la médecine. Un savant maître donna par la suite de ce

et conséquemment sujette à un mouvement erratique, suivant l'endroit dans lequel elle est logée. Le cas dont il est parlé ici est improbable, mais toutes choses sont possibles en médecine et ce phénomène peut fort bien être arrivé à cette femme et à cette enfant."

Un autre dit: "Deux choses ont été établies et prouvées par la science médicale; qu'une aiguille voyage dans le corps humain et que sa course et sa vitesse sont déterminées par l'action musculaire."



Dessin montrant l'emplacement des cinquante-cinq aiguilles qui sortirent d'elles-mêmes du corps d'une patiente qui en avait avalé une centaine.

La direction générale d'une aiguille dans le corps humain est variable, mais il n'y a pas de raison pour supposer qu'une aiguille ne puisse pren-

dre n'importe quelle direction. De la même manière, elle peut voyager indéfiniment pourvu qu'elle ne touche pas quelque partie vitale."

On connaît de nombreuses histoires relatives à des personnes qui avalèrent des aiguilles, volontairement ou malencontreusement. La plus extraordinaire est sans contredit le cas d'une femme épileptique de Londres qui avala exactement cent aiguilles et épingles. De ce nombre, elle en rejeta trente et une de la façon que l'on sait; quatorze furent retrouvées dans son corps après sa mort et cinquante-cinq ressortirent d'elles-mêmes sur différents points du corps.

Elle avait déjà avalé quarante-cinq aiguilles et une épingle quand le docteur Bastian la prit sous ses soins. En deux mois, elle avait avalé trente-quatre aiguilles de plus et entre cette époque et celle de sa mort—survenue quelques semaines plus tard à la suite d'une attaque d'épilepsie—vingt aiguilles descendirent dans sa gorge dont six seulement sortirent.

Les cinquante-cinq aiguilles qui ressortirent se montrèrent sur le côté gauche du corps. Cette curieuse circonstance ne peut être expliquée par aucune sorte de paralysie. Pourquoi toutes ces aiguilles se sont-elles montrées sur le côté gauche du corps, voilà qui jusqu'ici constitue un mystère?

Regardez bien le dessin que vous avez sous les yeux, le profil en noir d'une femme strié de petites lignes blanches qui marquent l'emplacement des aiguilles dans le corps. Une sortit par la bouche pendant une quinte de toux; une autre par le cou, l'une par le coude du bras gauche, quinze de la région abdominale gauche, treize de la hanche gauche, douze de la cuisse

gauche et du genou, onze de la jambe et une du pied.

Les aiguilles et les épingles peuvent rester très longtemps dans l'organisme humain. On connaît le cas d'un enfant qui avala une aiguille à l'âge de cinq ans et qui en fut débarrassé à l'âge de dix-sept alors qu'elle se montra aussi à son épaule, comme dans le cas de la petite Charlotte.

En Ecosse, trois cents aiguilles furent tirées du corps d'une femme. Il y a aussi le cas extraordinaire d'une vieille femme qui s'assit sur une aiguille dans une voiture. L'aiguille lui entra dans une jambe et lui sortit par l'autre six semaines plus tard.

—o—

LE JUIF POURSUIT SA CONQUÊTE DU MONDE

On signale qu'un grand nombre de familles juives abandonnent Fez et les autres villes du Maroc pour aller s'établir en Palestine, dans la nouvelle patrie du Sionisme. La formation d'un Etat israélite est, depuis la guerre, à l'ordre du jour. C'est peut-être l'occasion de se demander combien on compte de juifs dans le monde.

Jusqu'à présent, les documents impartiaux manquaient. Une savante étude de M. Leszcynski vient de combler cette lacune.

M. Leszcynski a la réputation d'un économiste distingué et chacun de ses ouvrages est longuement médité, patiemment mûri. Spécialisé dans la statistique juive, Leszcynski entasse depuis de longues années des documents des meilleures sources, et son travail, édité, cette année même, à Berlin, renferme un trésor de documentation sur les séjours des juifs

dans tous les pays au cours des siècles.

Voici quelques extraits de ses minutieux calculs:

On compte 70 % de juifs en Europe seulement, où ils forment environ 2 % de la population.

Par ailleurs, il est curieux de noter que 60 % de la population juive est répartie dans trois pays: Russie, Pologne et en Autriche-Hongrie—avant le morcellement de l'Empire des Habsbourg.

En France, la solution est la suivante: il y avait à Paris près de 3000 juifs au commencement du XIXe siècle. En 1914, la population juive y atteignit 75,000 individus.

D'ailleurs, la prodigieuse accroissance des juifs aux Etats-Unis est assez symptomatique. L'auteur de cet ouvrage note qu'il y avait, en Amérique, 3,000 juifs au début du siècle dernier; actuellement ils y dépassent les trois millions.

Notons qu'en Europe, c'est le Portugal, le pays qui compte le plus petit nombre de juifs, environ un millier.

Au total, on en peut déduire que le nombre des israélites répartis sur la surface du globe s'élève à près de seize millions. Jamais ces seize millions d'hommes n'iront habiter la Palestine.

Mais la véritable Terre Promise des Juifs, c'est le Canada!

—o—

PAR LE PORT DE MONTREAL

La quantité de céréales qui a passé dans le port de Montréal, depuis le commencement de la saison de navigation jusqu'à la mi-novembre, est de 144,532,908 boisseaux, soit environ 6 millions de boisseaux de plus que durant toute la saison de navigation de 1921.



LA MONTRE FATALE

Un homme est injustement pendu en Angleterre, il y a cinquante ans, pour avoir eu en sa possession une montre en or et un chapeau de soie qui avaient appartenu à un banquier mystérieusement disparu.—Le condamné avait acheté ces deux objets chez un regrattier.—La justice humaine n'est pas infaillible.

Il y a la Justice immanente, qui ne se trompe jamais, et la Justice humaine, susceptible d'errements. On a souvent vu des jurés envoyer des innocents à l'échafaud sur de simples preuves de circonstances. Souvent aussi, des jurés ont rendu des criminels à la liberté. Un groupe d'individus n'est pas plus infaillible qu'un individu. Tout le monde peut se tromper.

Un homme d'une intelligence plus qu'ordinaire qui fit partie en Angleterre d'un jury qui condamna un innocent à l'échafaud, nous a raconté l'histoire suivante :

Un dimanche matin, toute la population de Londres fut secouée par la nouvelle d'un crime effroyable, commis dans des circonstances mystérieuses. Un riche banquier très connu, M. Briggs, avait été relevé dans un train de banlieue entre Londres et Brighton, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, baignant dans une mare de sang. La chute d'un ministère ou

la déclaration d'une guerre n'aurait pas fait plus de bruit. Dans toutes les maisons, l'affaire était discutée, la circulation était obstruée par des attroupements et tous les détectives étaient sur les dents.

M. Briggs avait quitté son bureau le samedi soir et s'était rendu à la gare où il était monté dans un compartiment de première d'un train en destination de Brighton. Les wagons de première classe à cette époque (ceci se passait il y a cinquante ans), étaient divisés en six compartiments pouvant contenir chacun six personnes. Les sièges étaient disposés sur la largeur du convoi trois de chaque côté, en vis à vis. Mais les compartiments ne communiquaient aucunement entre eux. M. Briggs prit tout un compartiment pour lui seul. Maintenant, ajoutons pour qu'on comprenne bien le drame, que chaque compartiment était fermé à clef par dehors et que personne ne pouvait ni entrer ni sortir d'un compartiment entre les arrêts. C'est le contrôleur qui en avait les clefs. Le voyageur était connu du contrôleur et celui-ci à chacune des stations l'avait vu dans son compartiment en train de lire. Au cinquième arrêt, il trouva le corps de M. Briggs étendu par terre, dans une mare de sang. Une panique s'ensuivit, tous les voyageurs étant descendus de leur wagon pour voir le cadavre et se faire raconter le crime.

Plusieurs personnes furent arrêtées, dont le contrôleur. Mais on dut relâcher tous ces gens, faute de preuves.

La montre et le chapeau de soie de M. Briggs restaient introuvables. Rien d'autre n'avait été pris sur le cadavre. C'étaient là les seules preuves matérielles, une montre et un chapeau.

Mais, se demandait tout le monde, comment l'assassin parvint-il à s'introduire dans le compartiment de la victime et à en sortir entre deux arrêts, soit l'affaire de dix minutes, pendant que le train filait à une allure de quarante milles à l'heure ? Pareille chose était jugée impossible et cependant la disparition de la montre prouvait que quelqu'un avait accompli ce coup d'une audace inouïe.

On fit des perquisitions dans tous les monts-de-piété pour y trouver la montre, mais sans résultat.

Environ six semaines après ce meurtre, Scotland Yard apprit qu'un individu du nom de Muller, boulanger, avait en sa possession une montre en or d'une valeur inestimable. Un malheureux boulanger pouvait difficilement avec ses maigres gages se payer un pareil bijou. Muller travaillait de nuit et un matin qu'il venait de quitter la boulangerie, un homme l'aborda par ses mots :

—Eh, Muller, quelle heure est-il donc ?

Le boulanger sans aucune hésitation sortit sa montre d'or. Mais à cette minute même, le détective lui passa les menottes et l'entraîna au poste sans plus amples explications.

Le jour même, les journaux répandirent partout la nouvelle que le meurtrier de M. Briggs avait été retrouvé. La montre fut reconnue par la famille comme étant bien celle du défunt. Il n'y avait là-dessus aucune erreur possible. C'était une Jorgenson, une marque de fabrique fameuse à cette époque, et valant au moins cent livres

sterling. Mieux encore, le boulanger Muller portait un chapeau de soie (tout le monde portait le haut-de-forme en ce beau temps!) qu'il avait coupé de moitié, un haut-de-forme en soie tronqué. Ces chapeaux de soie plats, si l'on peut dire, étaient bien à la mode, il est vrai, en Irlande, quand ces événements survinrent, mais, malheureusement pour lui, Muller étant allemand, il n'avait aucune raison de suivre la mode irlandaise...

La famille reconnut encore le haut-de-forme. C'était bien celui de M. Briggs. Ces deux preuves suffirent pour convaincre l'opinion publique qui réclama la tête du boulanger.

Le procès ne traîna pas. Muller était un gaillard de trente-cinq ans environ qui parlait l'anglais d'une façon remarquable. Il se montra stoïque et flegmatique. Trop même, au gré des jurés qui prirent son calme pour du mépris. Alors que le juge lui demandait où il se trouvait exactement entre 5 et 6 heures, trois semaines auparavant, Muller, en guise de réponse, lui fit la même question: "Pouvez-vous vous rappeler, M. le Juge, où vous étiez, ce que vous faisiez à pareille heure il y a trois semaines?"

Cette question inattendue embêta fort le juge qui lui répondit qu'il pourrait lui coûter cher de se moquer de la justice.

Muller, questionné sur la montre et le chapeau, déclara qu'il avait acheté la montre d'un matelot à un prix ridicule et que le chapeau lui appartenait bel et bien depuis longtemps, qu'il ne pouvait pas être celui que portait la victime, le jour de sa mort.

Ces explications furent jugées insuffisantes et le jury alla délibérer. Il lui fallut deux jours pour former son jugement, avant de rendre le ver-

dict. Onze étaient unanimes à reconnaître la culpabilité de Muller, mais le douzième, le juré dont nous parlions au début de cette histoire, ne pouvait pas l'admettre. Il se disait convaincu de l'innocence de l'homme. Il céda contre sa volonté et le jury prononça la peine de mort.

Muller fut pendu un matin du mois de novembre sur la place publique, en présence de dix mille personnes. La

La foule fut tellement remuée par ses paroles qu'elle changea immédiatement d'opinion sur la culpabilité de Muller et qu'elle demanda la tête des jurés qui avaient condamné un innocent à la mort.

Quant au juré qui n'avait pas voulu admettre que Muller était coupable et qui avait cédé à la longue, pressé par ses collègues d'en finir, il fut encore plus convaincu que jamais de l'inno-



“Peuple, cria le prêtre luthérien, tu viens d’assister à l’un des plus grands crimes commis au nom de la loi! L’homme que tu viens de pendre était innocent!”

trappe céda et l'homme tomba dans le vide. Quelques minutes plus tard, il était mort.

Mais alors une voix formidable se fit entendre. Elle grondait si fort que tous les gens se turent. C'était l'aumônier qui assistait le condamné, un prêtre luthérien, qui criait à la foule:

“Peuple d'Angleterre, tu viens d'assister à l'un des plus grands crimes commis au nom de la loi! Muller était innocent; je le jure devant Dieu.”

cence du malheureux et cette pensée qu'il était responsable de sa mort faillit le conduire à la folie.

Trois ans plus tard, un soir qu'il rêvassait devant sa cheminée, il eut la vision très nette de la mort de M. Briggs. Il se vit à côté de lui, dans le compartiment de chemin de fer. Le banquier lisait une lettre. Il la tint dans ses mains pendant une vingtaine de minutes, puis il ouvrit une sacoche en tira un rasoir et se coupa la gorge.

En tombant par terre, son chapeau roula sur la voie par la fenêtre du wagon. Quant à sa montre, elle tomba de sa poche pendant que la foule se pressait autour du cadavre et que les contrôleurs du train le transportaient dans la gare. Un curieux la releva et alla la vendre. Il était maintenant convaincu que les choses s'étaient passées ainsi. Il écrivit la chose au ministre de la justice qui jamais ne lui répondit. On ne pouvait sur une vision ni condamner un homme, ni réhabiliter sa mémoire.

DEUX BRAVES

Un jour, il y a bien longtemps de cela, il y avait élection à Montréal. Le meneur en chef du candidat anti-canadien était le distillateur Molson, le même qui s'était vanté de pouvoir se faire suivre par tous les Canadiens "avec un torchon trempé dans le whisky". Lui et les siens se mirent en tête d'empêcher les nôtres de pénétrer dans certain bureau de scrutin. La nouvelle parvint aux oreilles de M. Benoit Bastien, l'entrepreneur alors bien connu, et du brave Marcotte. Tous deux se portèrent sur les lieux, tombèrent à bras raccourcis sur les "Britons" et mirent le bureau de votation sous leur protectorat. La "troupe anglaise", comme on disait, fut appelée par Molson et priée de déloger les deux Canadiens; mais les militaires restèrent neutres, contemplant avec une admiration très visible, le désarroi infligé par nos deux Canadiens à une centaine de fanatiques.

La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

FLIRTER OU FLEURETER?

Ne disons plus "flirter", mais "fleureter". Tel est l'avis raisonnable de M. Aubault de la Haute-Chambre dans la préface, d'une délicate écriture, qu'il a donnée à la réédition du "Code galant de l'art de conter fleurette", de Horace-Napoléon Raïsson, homme aimable qui naquit en 1798, et écrivit beaucoup, tout en promenant "durant cinquante-quatre ans à travers le XIXe siècle, sa vie papillonnante et amusée".

"Parlons bon français, je vous supplie, nous dit M. Aubault de la Haute-Chambre, qui en a le droit, sachons profiter de notre richesse, reprenons aux Britanniques le joli mot que nous avons oublié chez eux: il faut le rapatrier. Fleureter, c'est conter fleurette."

Cependant, il n'accepte pas l'origine de fleureter que donne le spirituel Raïsson, qui voudrait la voir dans une galante et charmante aventure qui advint au bon roi Henri, tandis qu'il n'était que tout jeune homme, avec une jeune fille qui avait nom Fleurette.

M. Aubault de la Haute-Chambre pense qu'il est plus naturel de la tirer du sens propre de fleurette "qui, comme fleur, peut s'entendre au figuré pour joliesse, gracieuseté, mignardise. Je fonde cette opinion, qui est celle d'un grand linguiste et la mienne sur l'autorité des vieux latins qui disaient "rosas loqui" parler roses, pour tenir des propos gracieux, expression imagée et donc fleurante, empruntée par les Romains à l'Attique où l'on disait, au même sens, "rôda eirein", ainsi qu'il se voit dans les "Nuées" d'Aristophane".

LA COMTESSE DEVENUE COUTURIERE

Une autre victime de la révolution bolchéviste.—L'une des plus belles et des plus riches comtesses de l'ancienne noblesse russe est réduite, pour ne pas crever de faim, à remplir à la journée de petites commandes de couture.

Nous avons souvent raconté, depuis la guerre, de lamentables histoires sur la grande pitié des anciens nobles de Russie. Nous disons la grande pitié, bien que la plupart de ces autocrates déchus n'en méritaient guère. Le monde entier plaint aujourd'hui de tout son coeur ces grands-ducs russes qui d'archi-millionnaires qu'ils étaient sont devenus de pauvres gueux, obligés de travailler péniblement pour gagner leur pitance quotidienne. Et pourquoi s'apitoyer ainsi sur le sort d'être privilégiés que la naissance pourvut de richesses insensées et de droits excessifs qui en faisaient des hommes au-dessus de tous les hommes, leurs égaux et plus souvent leurs supérieurs par le coeur et l'esprit? Si l'ancienne noblesse russe qu'abolit, que ruina et qu'extermina la révolution bolchéviste s'était servi de sa puissance et de son argent pour secourir le peuple, l'instruire et travailler à son bonheur, à sa paix et à sa prospérité, ce serait très bien aujourd'hui de la regretter, mais que fit-elle sinon garder le peuple dans la plus entière ignorance pour le dominer mieux et le faire travailler comme jadis travaillaient les esclaves et les

serfs pour dépenser en orgies le fruit de toutes ses sueurs.

Naturellement, par pure galanterie, par humanitarisme aussi, il n'est pas indigne d'un homme civilisé de plaindre les malheureuses comtesses et autres femmes titrées qui souffrirent tout comme leurs maris de la révolution. Et nous allons raconter ici l'histoire véridique d'une comtesse russe qui, de toute puissante qu'elle était, est devenue une simple couturière.

La comtesse Cassini, femme d'un des plus influents ambassadeurs de la Russie tsariste, avait brillé dans la société de tous les pays où son mari avait représenté les intérêts de la Russie. C'est surtout à Washington, sous la présidence de Théodore Roosevelt, qu'elle avait en quelque sorte éclipsé toutes les beautés des ambassades. Là, elle dictait la mode et le ton. Même qu'à ses loisirs, elle imaginait des robes et des chapeaux qui faisaient fureur et que copiaient toutes les femmes les plus riches et les plus chic de la haute société. Pouvait-elle prévoir qu'un jour ce talent de grande faiseuse et de couturière lui assurerait le pain de tous les jours?

Il est bien inutile de s'étendre davantage sur les succès mondains de la comtesse Cassini dans ce beau temps, maintenant passé à jamais, où la paix régnait sur terre et où l'on vivait heureux avec quelques dollars en poche. La guerre survint et le comte et la comtesse de Cassini reprirent le chemin de la Russie. Puis, après la guerre de 1914, ce fut en 1916 la défec-



Elle interrompait souvent son pénible travail pour se représenter en imagination les splendeurs de sa vie passée.

tion russe suivi de la révolution bolchéviste. L'histoire se répétant, la Russie révolutionnaire bouta dehors, comme avaient fait les jacobins en 1799, tous les nobles qu'elle n'extermina pas.

Le comte fut dépossédé de toutes ses richesses et de tous ses châteaux et la comtesse dut prendre le chemin

de l'exil. Elle emportait quelque argent qu'elle eut vite fait de dépenser à Florence. Son mari mourut de chagrin en cette ville. Elle était maintenant seule dans la vie, sans amis véritables, tous l'ayant abandonnée dans le malheur, et sans aucune fortune.

Comptant sur la légendaire générosité américaine, elle s'embarqua l'an

dernier pour les Etats-Unis où se sont retrouvés en quelques années presque tous les nobles de la Russie. Là, grâce à certaines femmes qui l'avaient connue et admirée à Washington, elle se fit tout de suite une clientèle intéressante. Mais, ses ressources n'étant pas encore assez grandes pour se payer des petites mains, elle devait accomplir seule toutes ses commandes et pendant une année entière, elle travailla avec acharnement du matin au soir.

Cette femme qui dans ses beaux jours passait pour ainsi dire sa journée devant sa toilette ou sa psyché à essayer des toilettes éblouissantes, fut réduite à peiner ainsi pendant des journées interminables devant une machine à coudre achetée d'occasion. Ainsi passe la gloire en ce monde...

—o—

GRANDEUR D'AME DE PONTIAC

Alexandre buvant la potion du médecin Philippe, fait l'admiration du monde; voici un Alexandre sauvage.

Le guerrier Pontiac était brouillé avec les anglais. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie.

Quelques Iroquois, qui entouraient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur; ils voulaient qu'on rejetât un présent si suspect et ne doutaient pas que l'eau-de-vie ne fût empoisonnée.

—Non, leur dit Pontiac, l'homme qui est sûr de mon estime, et à qui j'ai rendu de si grands services ne peut songer à m'ôter la vie.

Et il avala la boisson d'un air aussi assuré qu'avait pu le faire le plus intrépide héros de l'antiquité.

EINSTEIN A SON VIOLON D'INGRES

On a reparlé du savant métaphysicien Einstein à propos du prix Nobel qui vient de lui être décerné et l'on a profité de l'occasion pour nous apprendre que ce grand homme, comme tous les autres peut-être, avait son "violon d'Ingres". Einstein, à ses heures de loisir et pour amuser ses amis, fait de la prestidigitation. Notamment, paraît-il, il obtient un vif succès en retirant son gilet sans enlever son veston.

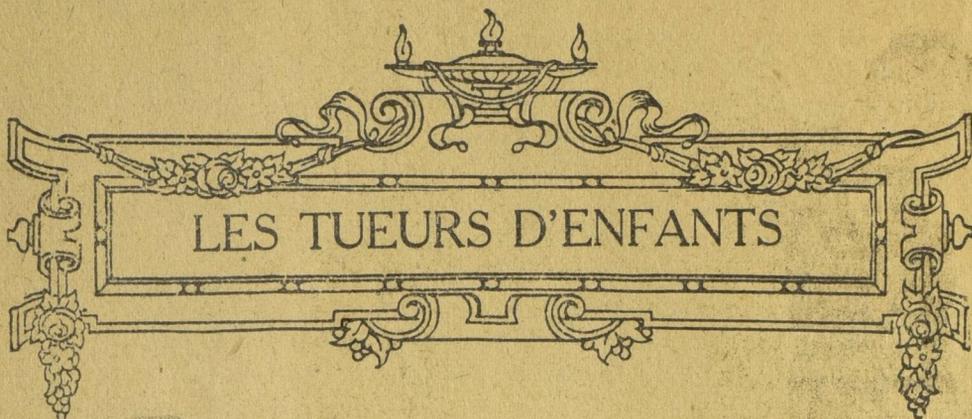
Nul n'ignore les diverses distractions auxquelles se plaisaient les hommes célèbres. Mais si le violon de M. Ingres a pris, pour caractériser ces distractions, la valeur d'un symbole, il ne faudrait cependant pas croire que l'illustre peintre fût un piètre musicien. Ceci encore est une légende à détruire. M. Ingres fut un très bon violoniste.

Musicien né, fils de musiciens professionnels, il dut, dans sa jeunesse, recourir à son archet pour vivre et, pendant quelque temps, il compta comme deuxième violon au théâtre de Toulouse. La musique, plus tard, ne fut plus pour lui qu'un plaisir, mais un plaisir très vif et les contemporains qui eurent la chance de l'entendre s'accordent pour proclamer son réel talent.

Au musée de Montauban, le violon du maître est exposé encore de nos jours. En 1911, quand furent réunies à Paris des oeuvres célèbres de M. Ingres, on eut l'idée d'y faire venir également son violon et sur celui-ci joua le fameux virtuose Jan Kubelik.

—o—

La liberté, c'est le respect des droits de chacun; l'ordre, c'est le respect des droits de tous.



A mesure qu'augmente le nombre des automobiles, augmente le nombre des enfants tués dans la rue.—Un chauffeur, ayant écrasé à mort par sa faute une petite fille de cinq ans, offre aux parents de la victime de lui donner son propre enfant pour la remplacer dans leur affection.—Récit de ce drame.

Il y a toutes sortes de façons de racheter ses fautes, mais il en est qui ne sont guère souvent pratiquées. C'est ainsi que dans le but d'expiation et de racheter sa faute, un chauffeur d'automobile qui avait écrasé une petite fille offrit aux parents affligés sa propre fille, du même âge que la petite victime. Lui et sa femme proposèrent à la mère et au père de l'enfant mort par sa faute, d'adopter leur enfant. Petite fille pour petite fille ! Mais les parents refusèrent cette offre et le chauffeur devra subir le châtiment sévère que lui infligeront les tribunaux.

Comment ce drame si fréquent, si banal même de nos jours, faut-il dire, est-il survenu ? Marion était la petite fille chérie de deux bons ouvriers de San Francisco. Comme il y avait un cirque dans la ville, le papa et la maman, sous les instances de la petite,

consentirent à profiter de cette circonstance pour lui faire faire sa première sortie du soir. Car, d'habitude, à huit heures, l'enfant était au lit. Arrivés à l'un des boulevards les plus achalandés, ils attendirent avant de traverser que l'agent de police leur en donnât le signal. Ils étaient là plusieurs personnes, accompagnées aussi d'enfants, en bordure du trottoir.

Tout à coup, une automobile arrivant à toute vitesse alla se jeter contre un monument et en dérapant se jeta sur la foule, renversant cinq personnes et tuant instantanément la petite Marion.

Depuis quelque temps, les accidents de la rue sont si nombreux à San Francisco que les malheureux piétons sont très montés contre les chauffeurs et certaines associations se sont formées dont les membres jurent de lyncher, de pendre si vous préférez, en pleine rue, les chauffeurs qui par imprudence ou excès de vitesse tueraient un passant.

Des cris de mort s'élevèrent de tous côtés, à la vue de la pauvre enfant que sa mère venait de relever, toute tachée de sang et qui gisait inanimée dans ses bras, comme une pauvre petite chose meurtrie par une



En voyant étendu sur la table d'autopsie, le cadavre de sa petite victime, l'homme éclata en sanglots.

main barbare. A mort le chauffeur ! Qu'on le pende à un arbre !

Et pendant que les femmes se portaient vers le groupe des blessés, les hommes se ruaient sur l'automobile et en retiraient le chauffeur, pendant que sa femme à lui, croyant sa dernière heure venue, jetait des cris d'alarme. Les agents survinrent en nombre à ce moment, fort heureusement pour le chauffeur qui, autrement, aurait été certainement enarçonné par la foule en colère.

Le cadavre de la fillette fut transporté à la morgue et le père et la mère, légèrement blessés, à l'hôpital. La police, ayant réussi avec beaucoup de difficultés, à arracher le chauffeur des mains de la populace, le conduisit à un poste.

Tous les gens qui assistèrent à cette tragédie s'étaient rendus compte que le chauffeur avait bu, qu'il était même parfaitement gris. Il était en effet si gris que le lendemain encore il avait toutes les misères du monde à se rappeler exactement ce qui s'était passé la veille.

Le lendemain, il comparut devant un magistrat qui donna ordre aux agents de le conduire à la morgue et de lui faire voir le cadavre de sa victime.

— Peut-être, lui dit le magistrat, n'aviez-vous pas l'intention de tuer cette enfant. Peut-être ne l'auriez-vous jamais frappée à coups de couteau ou tuée avec un revolver — mais le résultat est le même, la petite est morte par votre faute. Allez contempler votre oeuvre. Vous n'avez pas besoin de faire une déclaration en voyant sa dépouille mortelle. Je vous prévins d'ailleurs que tout ce que vous direz pourra servir contre vous lors de votre procès. Mais que vous parliez ou non, j'espère que vous réfléchirez sur les suites de votre malheureuse conduite. Sergent, conduisez cet homme à la morgue!

Tenu en laisse par deux détectives, le chauffeur fut conduit dans la glacière de la morgue où sont exposés les cadavres des gens morts accidentellement. Celui-ci s'approcha à pas comptés de la table sur laquelle reposait sa victime. Il jeta à peine un coup d'oeil, se cacha la figure dans les mains et éclata en sanglots.

De retour dans sa cellule, il eut une crise de nerfs, puis de nouveau gémit sur le sort des parents et de la petite Marion. Et c'est là qu'il proposa aux parents en deuil d'adopter sa propre fille à lui pour remplacer celle qu'ils avaient perdue par sa seule faute.

Les parents repoussèrent cette proposition et le chauffeur s'attend à être condamné à un emprisonnement de dix années. Le tribunal veut faire un exemple.

San Francisco, comme la chose s'est faite à Montréal, l'an dernier, organise toute une campagne contre les chauffeurs et propriétaires d'autos qui commettent des excès de vitesse et mettent ainsi en danger la vie de tous les habitants. Au lieu qu'auparavant, l'inculpé ne recevait pour excès de vitesse qu'une légère amende, il est aujourd'hui condamné à l'amende, plus cinq jours de prison au moins.

— o —

UN COLLIER DANS UNE MOTTE DE BEURRE

—

Quatre contrebandiers voulaient passer ainsi un bijou qui appartenait à la famille royale de Bulgarie

—

On mande de Bucarest que la police a procédé à l'arrestation de quatre commerçants qui se préparaient à passer la frontière tchécoslovaque avec un superbe collier d'une valeur de 20 millions de couronnes.

Le collier était dissimulé dans une motte de beurre.

Interrogés, ces individus ont déclaré que le bijou appartenait à la famille royale de Bulgarie et qu'il leur avait été remis par un homme de confiance pour le cas où un bouleversement se produirait en Bulgarie et obligerait la famille royale à prendre la fuite.

LA GALANTERIE D'UN ROI

Le roi d'Espagne, Alphonse XIII, fit toute une sensation l'an dernier sur la plage de Deauville, en France.— Il décora lui-même d'une magnifique broche de pierres précieuses les jeunes filles qui acceptèrent de danser avec lui.— Les rois s'en vont, dans quelques années, ils ne seront peut-être plus qu'un souvenir.

—Le soir que je dansai avec le roi d'Espagne à Deauville!

C'est le plus intéressant souvenir qui reste en tête de toutes les jeunes femmes et jeunes filles riches, autant d'Amérique et d'Europe, qui passèrent la dernière saison d'été à Deauville, la plus chic plage de toute la France et partant de toute l'Europe. C'est aussi l'histoire qu'elles aiment le mieux à raconter, ajoutant tous les compliments que ce roi-galant leur adressa. Car on sait que Alphonse XIII aime beaucoup à danser avec de jolies personnes et qu'il fit toute une sensation à Deauville, l'an dernier.

Naurellement, il serait facile à toute jeune femme un peu fière de raconter qu'elle a dansé avec un roi, mais c'est que personne ne peut mentir là-dessus, car Alphonse XIII donna à chacune de celles qu'il choisit pour partenaire un souvenir... une broche ornée de pierres précieuses.

En plus, cette broche porte en exergue la couronne royale d'Espagne et au-dessous, les initiales A. R., c'est-à-dire Alfonso Rex.

Mieux encore, elle pourra raconter à ses amies et plus tard à ses enfants

et à ses petits-enfants, quand chacune de ces petites chanceuses, sera grand-mère, comment le Roi lui-même lui épingla cette broche.

Le roi d'Espagne est le dernier des Bourbon qui s'amuse.

Les rois qui s'amuse sont rares, presque aussi rares que seront les rois dans quelques années d'ici. Car, depuis la guerre, il est permis de dire, parodiant une parole célèbre: Les rois s'en vont.

Bientôt, il n'en restera plus peut-être qu'au Siam et dans l'Abyssinie.

Et ce souvenir sera d'autant plus précieux qu'il ne pourra plus dans le temps être rappelé par personne autre, faute de rois.

Plus de soixante jeunes débutantes américaines, entre plusieurs autres, ont ainsi été décorées personnellement par le roi Alphonse.

Alphonse XIII d'ailleurs n'est pas le dernier venu! C'est un descendant de la grande maison des Bourbon à laquelle appartenaient Louis XIV, le Roi-Soleil, ainsi que Louis XV, son successeur. De ces ancêtres éloignés, il a hérité le nez dit bourbon et le menton proéminent. Il tient aussi de ces fameux rois de France le goût des plaisirs.

La guerre mondiale qui a fait la ruine de tant de têtes couronnées, qui a jeté à bas de leur trône l'empereur de Russie, l'empereur d'Allemagne, l'empereur de l'Autriche-Hongrie, le roi de Serbie, du Monténégro, l'empereur de Chine, le sultan de Turquie et combien d'autres encore, n'a enou-



Le roi d'Espagne, Alphonse XIII, qui adore la danse, décora l'an dernier d'une broche ornée de pierres précieuses marquée à son écusson, toutes les jeunes et jolies personnes qui lui firent l'honneur d'une danse.

nement ébranlé le pouvoir du roi d'Espagne. Il fit en sorte que l'Espagne restât neutre et ne perdit pas pour cela sa popularité. Il est quand même le bienvenu à Paris, à Londres, à Berlin et à Budapest.

A Deauville, il était regardé comme l'un des meilleurs danseurs. Il avait accoutumé de pénétrer dans la salle de danse du Casino, en simple smoking ou en habit de soirée, accompagné seulement d'un aide-de-camp. Pendant quelques minutes, il regardait attentivement tourner les couples enlacés. Puis, ayant remarqué particulièrement une danseuse il dépêchait auprès d'elle son aide-de-camp qui, en sautant jusqu'à terre, disait à cette personne :

— Sa Majesté, le roi d'Espagne, réclame l'honneur de danser avec vous, mademoiselle.

Ce temps est passé où une femme ainsi sollicitée ne pouvait décliner l'invitation. Dans notre beau siècle de démocratie, une femme peut aussi bien envoyer ballader un roi que le plus vulgaire des salonnards. Cependant, bien qu'on ait raconté un tas de choses à ce sujet, pas une seule femme ne refusa cet honneur et les invites du roi furent toujours bien reçues.

Le roi dansait rarement plus d'une fois avec la même personne. Il ne recherchait pas sur le parquet à remporter des succès faciles. Il dansait tout simplement parce qu'il aime à danser en agréable compagnie.

Et à chacune de ses danseuses, à quelques exceptions près, il remettait cette broche-souvenir. Il avait dû en commander un joli lot, car, à notre connaissance, il en distribua plus de cent.

Alphonse d'Espagne a institué et fondé un nouvel ordre que nous pour-

rions appeler : " L'Ordre des Jeunes Filles qui ont Dansé avec Moi."

Parmi ces personnes décorées, nous comptons en plus des Américaines mentionnées déjà, plusieurs Françaises, quelques Anglaises et une beauté argentine dont on parla beaucoup là-bas.

Quant aux Canadiennes, elles dansèrent, il y a deux ans avec un futur roi beaucoup plus puissant et plus jeune, à la vérité, le Prince de Galles.

—o—

L'IMMIGRATION AU CANADA

Lord Shaughnessy, au cours d'une réunion à Ottawa, critiquant la politique d'immigration poursuivie jusqu'à présent par le gouvernement, a fait ressortir la nécessité d'augmenter dans le plus bref délai possible la population du Canada.

L'hon. M. Stewart, ministre de l'Intérieur, dont dépend actuellement le département de l'Immigration, a répondu qu'il était parfaitement de l'avis de lord Shaughnessy et qu'il était sur le point, non seulement de présenter un nouveau projet apportant des modifications aux règlements actuels, mais aussi de proposer de créer un nouveau ministère qui s'occuperait exclusivement des questions concernant l'immigration.

—o—

LES JOURNAUX CANADIENS

D'après les statistiques, il était publié en 1920, au Canada, 36 journaux quotidiens à édition du matin avec une circulation moyenne de 501,952; 86, à édition du soir, circulation moyenne: 1,229,503.

LES POISONS DES BORGIA

Un collectionneur suisse retrouve à Turin, en Italie, une bague contenant un poison violent sous son chaton qui aurait appartenu à l'un des membres de la célèbre famille italienne des Borgia. — Comment, au quinzième siècle, en Italie, on se débarrassait de ses ennemis politiques.

On vient de découvrir à Turin, en Italie, une de ces bagues vénitiennes comme on en fabriquait aux XVe et XVIe siècles, contenant dans son chaton un poison violent et qui appartient à l'un des Borgia. Après cinq cents ans, le poison a conservé toute sa nocivité. Sa découverte a même failli coûter la vie à celui qui la fit. Mais ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette découverte a sorti du doute dans lequel elle était enveloppée une histoire ténébreuse controversée par les savants et les historiens.

Cette bague à tête de serpent qui a appartenu, la chose est maintenant prouvée, à cette célèbre famille italienne dont le chef était Alexandre Borgia, repose depuis le quinzième siècle dans un écrin chez un antiquaire de Turin qui ne se doutait pas de son prix et de sa haute valeur.

Un collectionneur suisse l'acheta et la mit à son doigt. Il pensait bien qu'elle avait dû appartenir aux Borgia mais n'en était pas encore tout à fait convaincu. De retour à Zurich, la main et le bras, se mirent à lui enfler et il tomba grièvement malade.

Les médecins appelés à son chevet découvrirent qu'il avait été égratigné par une toute petite aiguille qui se trouvait dans la tête du serpent et empoisonné. Ce poison comme on voit était encore puissant après trois siècles mais pas assez cependant pour amener la mort et notre collectionneur fut sauvé.

Qui la porta, cette bague? Alexandre, César ou Lucrece Borgia? On ne sait exactement, peut-être bien tous les trois.

Alexandre Borgia fut l'homme le plus puissant de son temps. De ses fils, il fit des ducs et des cardinaux. Sa fille, Lucrece, fut mariée plusieurs fois à différents nobles riches et bien titrés.

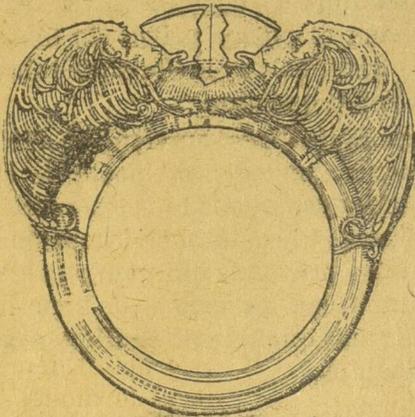
Le plus illustre est certainement son fils César, homme cruel et dépravé s'il en fut, qui servit de modèle à l'écrivain italien Machiavel quand il écrivit "Le Prince". Ce livre tend à prouver qu'un chef d'Etat doit être au-dessus des lois humaines et de la morale ordinaire.

C'est un fait historique que les Borgia ne reculaient devant aucun crime pour réaliser leurs desseins et affermir leur pouvoir—pas même devant le meurtre de leurs parents.

Les historiens cependant ne s'accordent pas tous à dire qu'ils se servaient du poison de leurs bagues pour faire disparaître leurs ennemis. La plupart affirment pourtant que les Borgia portaient chacun une bague dissimulant du poison sous le chaton. Ils n'avaient qu'à renverser la bague

d'une certaine façon et à donner la main à leurs victimes. Une fine aiguille égratignait la main ainsi tendue et en quelques heures l'homme touché mourait, personne ne savait comment.

De telles légendes, exploitées couramment par les poètes, les romanciers et les auteurs dramatiques, Victor Hugo, par exemple, sont plus ou moins accréditées. La découverte d'une bague qui appartient aux Borgia est quand même d'une fameuse importance, au point de vue historique.



La fameuse bague des Borgia qui cachait sous son chaton un poison violent.

Les chimistes prisent fort aussi cette découverte; eux qui se sont toujours demandé quels pouvaient bien être ces poisons qui produisaient une mort aussi violente. Peut-être trouvera-t-on le secret de ces poisons dans cette bague retrouvée. Qu'ils s'en servissent cachés sous des chatons de bague, fondus dans le vin, placés dans des fruits, il n'est pas moins vrai que les Borgia usaient des poisons et en connaissaient les moindres propriétés.

Le pire des crimes de César Borgia fut celui de son frère, Francesco

Borgia. D'après Alexandre Dumas (historien fort discutable), César fit venir un soir auprès de lui Michelotto, chef de ses brigands à gages.

—Connaissez-vous, dit César à Michelotto, le nom de l'homme qui vous empêche d'être à la tête d'une puissante armée plutôt qu'à la tête d'une troupe de scélérats?

—Oui, répondit ce dernier, Francesco Borgia, votre frère.

—Connaissez-vous un homme qui a de la fortune sans avoir de génie, un casque de fer et pas de cerveau, une épée et pas de courage pour s'en servir?

—Oui, fut encore la réponse, Francesco Borgia, votre frère.

—Connaissez-vous l'homme qui est un obstacle constant à mes ambitions, à ma fortune et à mes amours?

—Oui, César Borgia, votre frère, toujours.

—Et qu'en pensez-vous?

—Qu'il doit mourir, répondit froidement le brigand.

Le soir suivant, toute la famille était invitée à un banquet au château de leur mère; César et Francesco étaient présents. Le banquet terminé, les deux frères montèrent à cheval, firent un bout de chemin ensemble puis se séparèrent.

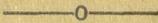
Quelques minutes plus tard, Francesco, alors seul, fut attaqué par cinq assassins, jeté à bas de sa monture, poignardé à mort puis jeté dans le Tibre.

Alexandre et Lucrece soupçonnèrent tout de suite César d'être l'auteur de ce meurtre, mais il était si puissant que personne n'osa l'en accuser ouvertement.

Certains historiens dans la suite soutinrent qu'au point de vue politique, César avait bien agi (!) cet acte

infâme en soi ayant hâté l'accomplissement du voeu le plus cher aux Borgia, l'unification de l'Italie.

César Borgia fit la guerre toute sa vie, soutenu par l'attachement des populations qu'il avait fait bénéficier d'un gouvernement régulier et éclairé, et par l'inébranlable fidélité de ses capitaines et de ses soldats. Il céda enfin en 1504, et fut remis en liberté pour tomber dans les fers de Gonzalve de Cordoue qui l'envoya en Espagne. Il s'évada, devint condottière au service de son beau-père le roi de Navarre et fut tué dans un combat en 1507. Avec cet homme extraordinaire, dit l'histoire, périrent les destinées des Borgia.

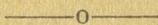


UN MENUET FAMEUX

Le duc de Kent, ayant entendu parler d'une vieille centenaire qui demeurerait à l'Île d'Orléans, alla un jour lui rendre visite. Après avoir causé avec la vieille, qui avait conservé tout son jugement, il lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable.

—Oh! oui, certainement, monseigneur, fit la centenaire; dansez un menuet avec moi, afin que je puisse dire, avant de mourir, que j'ai eu l'honneur de danser avec le fils de mon souverain.

Le Prince, se prêtant de la meilleure grâce à la demande de la vieille, dansa le menuet, et lui fit un salut gracieux en la reconduisant à sa chaise. Elle y répondit par une profonde révérence.



L'erreur enivre, l'indifférence assoupit; mais, ni l'un ni l'autre ne comble le vide du coeur.

LA TELEGRAPHIE DANS LES POSTES DE POLICE



Nous commentons ici le récent emploi de la téléphonie et de la télégraphie sans fil dans les prisons et postes de police. Se peut-il qu'un forçat ou un prévenu quelconque s'échappe d'un poste ou d'une prison ou du moins réussisse, après s'être échappé, à gagner le large, quand la nouvelle de sa disparition parvient par télégraphie, deux minutes après qu'elle a été constatée, à tous les postes de police, gares, stations de chemin de fer, ponts, journaux et postes privés de télégraphie, dans un rayon de 200 milles? This is the question.

Aux Etats-Unis, on vient de décider de monter un puissant poste de télégraphie sans fil dans tous les quartiers généraux et les stations d'importance. Ainsi, les prévenus qui pourront dorénavant limer les grilles de leur cellule auront quelque difficulté à gagner les champs.

Un prisonnier se sauve; deux minutes plus tard, les postes de Montréal, de Westmount, d'Outremont, de Verdun, de Maisonneuve, de Bordeaux et bien d'autres encore plus éloignés sont prévenus. Pour que, dans certains cas, les messages interceptés ne soient pas compris, les postes de police peuvent se servir entre eux d'un code.

Il faudrait à ce poste central un amplificateur de 500 watts.

On nous rapporte que la police de la ville de New-York utilisa la télégraphie, pour la première fois, en 1916, et le premier appareil de téléphonie sans fil fut monté l'an dernier.

LES ACCIDENTS DE LA RUE

Exactement 3840 personnes ont été tuées l'an dernier dans les rues de New-York par des automobiles. On peut en compter près de deux cents à Montréal. Quatre-vingt-onze enfants ont été pendant la même année écrasés dans les rues de Détroit. Ces chiffres ne sont-ils pas effrayants. Oui, à la vérité, surtout lorsque l'on songe que tous ces accidents eussent pu être évités si quelques simples règles avaient été suivies.

Si vous vous rendez à un rendez-vous urgent, ayez soin quand même avant de vous engager sur la chaussée de regarder des deux côtés. Cela le faites-vous? Attendez-vous que tous les véhicules aient circulé dans un sens? Traversez-vous la chaussée aux coins de rues de préférence? Avant de franchir la voie du tramway, quand vous venez de descendre d'un tram-



way, vous assurez-vous qu'un autre ne vient pas en sens inverse? C'est aux manquements à ces règles que tiennent tous les accidents.

Quelques conseils pour les enfants maintenant.

Ne courez jamais après votre balle dans la rue avant d'avoir bien remarqué si des voitures surviennent vers vous.

Ne grimpez pas après des automobiles, camions ou voitures de livraison, surtout si vous êtes en bicyclette ou si vous avez des patins aux pieds.

Ne descendez pas d'une voiture quelconque alors que vous pouvez être frappé par un autre véhicule, venant en sens opposé.



Ne glissez pas sur vos traîneaux en hiver.

Ne patinez pas non plus dans la rue, ni en hiver, ni en été.

Voilà sans exception les causes de la mort d'une cinquantaine d'enfants à Montréal et d'une centaine à Détroit. Dans ce dernier endroit, ces accidents nombreux ont servi de leçon. Aujourd'hui, dans toutes les écoles de la ville on apprend aux enfants ces règles de prudence élémentaire.

Les règlements de la circulation pourvoient à la sécurité des véhicules à moteur et à chevaux, mais les accidents d'auto sont moins nombreux que les accidents dont sont victimes les piétons. Les véhicules ont le beau rôle. A tel point qu'aux Etats-Unis des statistiques démontrent qu'il est moins dangereux de voyager en chemin de fer que de se ballader simplement dans les rues.

Le croyez-vous? Voici des chiffres. L'an dernier, près d'un milliard de personnes ont voyagé dans les chemins de fer américains. De ce nombre, à peine 105 furent victimes d'accidents. Tandis qu'à New-York, sur une population de huit millions d'habitants, 3,840 furent tués dans les rues.

La proportion n'est pas aussi forte au Canada, très heureusement, mais cela tient à ce que la population de nos villes est moins dense et la circulation moins rapide et moins **achalandée**.



Quelques petits conseils maintenant à l'usage des automobilistes. Quand vous arrivez à un passage à niveau, n'essayez pas de l'emporter sur le train. Dans cette course entre un train et un automobile, c'est le train qui gagne la plupart du temps ! Ne l'oubliez pas!

—o—

CE QUE LES SAUVAGES PENSENT DES CANADIENS

Un jour un sauvage du Nord-Ouest disait à un Canadien : Vous autres, vous êtes nos amis, parce que vous ne nous trompez pas et que vous vivez avec nous comme des frères. Les autres nations viennent à nous comme des maringouins: un maringouin arrive, suce le sang, puis s'en va: voilà ce que font les étrangers qui viennent dans notre pays: ils nous arrachent ce que nous avons et puis, ils s'en vont.

LE POURBOIRE ETERNEL

Quelle que soit l'ardeur déployée dans la campagne contre le pourboire, il est à craindre que cette institution, si solidement implantée dans nos moeurs, soit plus indéracinable que jamais.

J'ai trouvé sur les quais un volume oublié de Charles Moreau-Vauthier, où nous est contée l'histoire d'un quidam qui s'était juré de réformer cet état de choses en ne donnant jamais un centime de gratification à ceux qui le servaient. Il était devenu rapidement célèbre, mais il menait une existence de paria. On avait fini par le connaître. Tout le monde s'était coalisé contre lui. Au café, les garçons le laissaient se morfondre devant sa table vide. Les cochers refusaient de le charger. Les commerçants du quartier infligeaient à sa bonne leurs plus infâmes rogatons. Les charbonniers ne consentant plus à renouveler sa provision de chauffage, son appartement était une vaste glacière. Quand il avait recours aux offices des coiffeurs, ceux-ci le taillaient plus qu'ils ne le rasaient. De larges estafilades ensanglantaient ses joues. Bref, il était considéré comme un ennemi public.

Un jour, on le repêcha dans le canal Saint-Martin, mi-assommé, mi-noyé. Sur son lit d'agonie, son ultime recommandation fut de ne point remettre de pourboire aux croquemorts qui devaient le conduire à sa dernière demeure...

Si le tableau est un peu poussé au noir, il y a tout de même une part de vérité possible dans cette fantaisie. Le pourboire est éternel. Il faut, hélas! se soumettre à sa loi.

UN ROMAN COMPLET

LE BARON MYSTERE

par HENRI GERMAIN

CHAPITRE PREMIER

Le torrent

Le marquis du Bosc, l'un des plus riches propriétaires fonciers de la pittoresque et belle région de cette vallée de l'Oisans, qui s'étend des Hautes-Alpes jusqu'à Grenoble, habitait un vaste et beau château, tout proche de Vizille.

En ce vieux manoir, bâti vers 1620, par le connétable de Lesdiguières, sur les ruines visibles encore d'une forteresse moyenâgeuse, le gentilhomme, à peine quinquagénaire, menait une existence paisible et parfaitement heureuse. Dédaigneux des soucis décevants de la politique, loin des agitations mondaines, il administrait fort sagement son immense fortune et ses domaines considérables.

Veuf depuis longtemps, et sans enfant, il ne vivait point seul cependant.

Il avait voué, voici plusieurs années déjà une affection profonde et quasi paternelle à une jeune orpheline, reliée à sa famille par une parenté plutôt éloignée. Et, bien qu'elle fût à peu près dépourvue de toute fortune, il l'avait recueillie généreusement.

Cette jeune fille, âgée maintenant de dix-huit ans, se nommait Micheline d'Avor.

C'était une jolie et douce créature, robuste physiquement, et dont le caractère égal et tendre, non dépourvu cependant d'une certaine énergie, apportait dans l'existence, un peu retirée du gentilhomme, tout le charme rayonnant de sa belle et pure jeunesse.

Non que le marquis fût absolument dépourvu de famille.

Ses deux nièces: la comtesse Madeleine de Sauve et la baronne Lucie d'Estaque, filles respectives de ses deux soeurs, mortes prématurément, constituaient en effet les deux lignes de ses héritiers futurs.

Il les voyait presque tous les ans, au retour de la belle saison.

L'une; la comtesse de Sauve, veuve après six années de mariage seulement, venait régulièrement tous les étés.

Elle passait les trois ou quatre plus beaux mois de la saison au château de Vizille. Elle amenait avec elle sa petite fille, Simone, âgée de cinq ans environ. C'était le souvenir vivant d'un rare bonheur conjugal, trop tôt brisé par la mort: cette impitoyable faucheuse!

L'autre; la baronne d'Estaque, jolie femme insinuante et de souplesse féline, dont le mari s'était expatrié à l'étranger, à la suite de graves dissen-

timents conjugaux, possédait une propriété, à peu de distance relative du château de Vizille.

Ce jour-là, sous le ciel infiniment pur, dans lequel s'irradiaient les rayons éblouissants du soleil estival, Micheline cueillait une gerbe de fleurs magnifiques, en l'une des plates-bandes situées à l'entrée du parc.

Elle portait un costume de sport modestement élégant; prête à l'avance pour une longue promenade à cheval, projetée par le marquis sur ses immenses domaines.

Le gentilhomme apparut soudain sur la terrasse du château. Il se pencha pour explorer les environs immédiats de la grande pelouse, fouillant du regard les massifs d'arbustes rares.

Un sourire dérida bientôt sa physionomie greve de coutume. Il lança de la main un geste affectueux, dans l'espace.

Micheline devait guetter la venue de son protecteur du coin de l'oeil, car elle se redressa tout aussitôt et sourit de plaisir.

Elle fit aussi un geste joyeux, puis, ramassant sa gerbe fleurie, elle courut vers le perron monumental.

Avec une prestesse et une souplesse remarquables, elle gravit en hâte les larges degrés.

Et comme le marquis lui tendait les deux bras, elle se jeta contre sa robuste poitrine, puis l'embrassa chagement, avec toute l'effusion de sa reconnaissante affection.

—Eh bien, ma chère Micheline, demanda le marquis gaiement, es-tu prête bientôt à m'accompagner?

En même temps, il mit au front pur de la jeune fille un long baiser quasi-paternel.

—Oui, grand ami, repartit la belle jeune fille de sa voix prenante, un peu grave, je suis prête.

Vous savez bien que mon plus grand bonheur consiste à vous quitter le moins possible.

—Chère mignonne.

—Vous êtes si bon, si attentif à me rendre heureuse: comment ne vous aimerai-je point de tout mon coeur.

—Oui, oui, mon enfant, je le sais.

Et c'est parce que j'apprécie pleinement tes sentiments exquis que je t'aime, moi aussi, comme si vraiment tu étais ma fille.

Mais, regarde Micheline; regarde, ma chérie?

Comment ne serions-nous pas heureux au sein de cette merveilleuse contrée, où tout respire la santé, la force et la gloire de la nature?...

—C'est vrai, approuva Micheline sincèrement impressionnée, ce paysage est merveilleux. Chaque jour, grâce à vous, j'y découvre de nouvelles beautés!

—Allons les voir de plus près, conclut le marquis en commençant de descendre les degrés du perron.

Micheline déposa de suite sa gerbe de fleurs au hasard, et suivit son protecteur.

Au bas du perron, un domestique tenait en main deux beaux chevaux de selle, harnachés avec soin.

Le marquis et Micheline sautèrent en selle, en écuyers consommés, puis ils prirent aussitôt le trot, s'éloignant sous les épaisses frondaisons du parc, toutes parfumées d'émanations sylvestres.

M. du Bosc aimait à parcourir fréquemment ses vastes domaines, en compagnie de sa chère pupille.

Non seulement, il s'intéressait à tout, et à tous ceux qui vivaient sur

ses terres, mais il profitait de ces excursions pour meubler le cerveau de la jeune fille de véritables et profitables leçons de choses.

Songeait-il à laisser plus tard ses immenses propriétés, ou du moins partie de celles-ci à cette belle créature, si jeune encore?

Voulait-il, en sa profonde sagesse, lui inculquer à l'avance le savoir et le goût indispensables pour lui permettre de les administrer, dans un avenir plus ou moins proche?...

C'était là le secret de son esprit prévoyant. Secret jalousement et prudemment gardé, en tout cas. Jamais il n'y avait fait la moindre allusion.

Comme les deux cavaliers venaient d'atteindre, tout en devisant gaiement le grand étang du château, le marquis arrêta sa monture tout à coup.

Un jeune pêcheur venait de relever à l'épuisette tout un lot de poissons frétilants, dont les écailles argentées rutilaient sous les rayons de l'astro-roi.

En apercevant le marquis et Micheline, il les salua respectueusement.

—Eh bien, Gantois, demanda le gentilhomme, tu es content de ta pêche?

—Ah! bien sûr, monsieur le marquis. Le poisson donne extraordinairement cette année.

—Mais vous ne mangerez pas tout cela chez vous? interrogea Micheline riieuse.

—Ah! non, non, mademoiselle. Il y en a pour les voisins.

—A la bonne heure, tu partages, approuva le marquis en rendant la main à sa monture, c'est très bien. L'égoïsme est un vilain défaut.

Puis les cavaliers traversèrent des pâturages, circulèrent doucement à

travers un troupeau de bovins en parfait état.

Et, toujours au trot, ils poursuivirent leur longue promenade.

Deux heures plus tard, ils revenaient au château, faisaient halte devant le perron et descendaient de cheval. Un domestique les attendait. Il prit les chevaux en main, puis remit une lettre au marquis.

Surpris, M. du Bosc décacheta sans attendre et parcourut la lettre d'un regard prompt. Sa physionomie exprima tout à la fois l'étonnement et une sorte de contrariété non dissimulée. Il lisait ceci :

“Mon cher oncle,

“Quand vous recevrez cette lettre, “nous ne serons pas loin d'arriver, “Henri et moi, à notre petit château, “pour y passer l'été. Nous vous ver- “rons en passant et serons très heu- “reux de revoir votre gentille protégée.”

“Votre nièce affectueusement dé- “vouée,

“Lucie d'Estaque.”

Le marquis se tourna vers Micheline, dont le regard semblait l'interroger curieusement.

Nous allons, dit-il, recevoir bientôt la visite de la baronne d'Estaque et de son jeune frère Henri: ce sont nos voisins d'ailleurs, et tu connais déjà ma nièce Lucie.

Cette nouvelle ne parut pas impressionner Micheline. Elle connaissait un peu la baronne, mais pas du tout le jeune homme qui, retenu à Paris par ses études, n'était encore jamais venu chez le marquis.

Elle rentra au château sur les pas de son grand ami, sans faire la moindre réflexion.

Or, si M. du Bosc n'avait pas accueilli la nouvelle avec un plaisir marqué, c'est que la baronne d'Estaque ne lui était pas des plus sympathiques. Une sorte de divination, basée sans doute sur des observations répétées, sur ce qu'il savait des démêlés conjugaux de sa nièce, l'avertissait intérieurement du peu de loyauté foncière de cette parente.

Il la pressentait cupide, ambitieuse, à peu près dépourvue de tous scrupules, et capable pour satisfaire cette ambition cupide, ce désir immodéré de luxe, de recourir à des moyens extrêmes; fussent-ils inavouables.

Jusqu'alors, il avait dissimulé soigneusement cette mauvaise opinion, ne croyant pas avoir à souffrir jamais très sérieusement du caractère ou des secrets desseins de la baronne.

Mais les façons insinuantes de celle-ci sa joliesse même et ses grâces, presque trop affectées, incitaient de plus en plus le gentilhomme à se tenir sur une réserve prudente.

En effet, son secret instinct ne le trompait point, bien qu'il ignorât cependant d'autre part, de quel redoutable pouvoir magnétique la baronne Lucie d'Estaque était douée.

Pouvoir dangereux pour les caractères faibles et dont la jolie baronne se promettait d'user bientôt, sur la personne même de son frère Henri.

Cette femme ambitieuse, dont la fortune s'était trouvée notablement diminuée, par suite de la séparation de biens que lui avait imposée le baron, avant de s'expatrier; cette femme, disons-nous, rêvait de reconstituer et d'augmenter considérablement cette fortune, aux dépens de son oncle du Bosc.

Et ce n'était seulement pour elle qu'elle souhaitait cet accroissement

de richesses, mais aussi pour son jeune frère dont elle voulait assurer l'avenir brillant. Ce jeune homme était, en effet, sa seule affection, le seul être dont l'existence pût l'émouvoir.

En résumé, mais sans avoir pourtant suffisamment mûri certains projets préconçus, elle voulait accaparer à son profit le splendide héritage du marquis.

Y parviendrait-elle jamais?... Et à l'aide de quels moyens illicites ou même criminels?...

C'était là le secret de l'avenir et des ressources qu'elle mettrait en oeuvre.

En ce moment même, dans l'automobile de luxe qui l'emportait en compagnie de son frère, vers son modeste château, elle ruminait d'astucieuses combinaisons.

Elle se tourna soudain vers le jeune homme:

— Mon cher Henri, lui dit-elle, nous verrons bientôt le marquis du Bosc, mon oncle.

Du même coup, vous ferez connaissance avec la jeune fille dont je vous ai parlé déjà.

— Mlle Micheline? fit le jeune homme.

— Oui. Cette petite cousine, à la mode de Bretagne, que le marquis eut la sottise de recueillir jadis.

— Pourquoi dites-vous: la sottise, ma chère Lucie?

— Vous comprendrez plus tard.

Pour le moment, souvenez-vous que nous avons un puissant intérêt à nous montrer très empressés auprès de cette orpheline. Elle peut avoir une influence énorme pour votre avenir.

En disant cela, la baronne appuya longuement le regard profond et métallique de ses prunelles brunes sur les yeux du jeune homme.

Il courba la tête, comme suggestionné par une sorte de fluide étrange. Il sentait peser sur lui ce regard puissant, fascinateur.

—Je ferai tout ce que vous désirez, déclara-t-il, docile.

Et pour essayer de se soustraire au pouvoir qui s'emparait de son esprit, le jeune homme se détourna brusquement, admirant le paysage.

D'ailleurs, l'auto touchait au château du marquis. Le chauffeur stoppa devant le perron.

M. du Bosc et Micheline vinrent aussitôt saluer les arrivants.

Des poignées de mains, très amicales en apparence, s'échangèrent.

Henri, frappé par la joliesse de Micheline, la considéra longuement. Puis il sourit. Il la trouvait charmante !

—C'est gentil de vous être arrêtés ici, en passant, dit le marquis à la baronne.

—N'était-ce pas notre devoir, mon bon oncle, repartit cette dernière, avec un sourire presque attendri.

—Un peu, je l'avoue. N'importe, votre empressement me fait grand plaisir. Et, pour ne pas être en reste, nous allons, ma chère Lucie, vous accompagner jusqu'à votre propriété. Nous causerons en route.

—Accepté, mon oncle.

Aussitôt le marquis prit place dans l'auto, en compagnie de sa nièce et d'Henri, Micheline monta la dernière.

La puissante voiture repartit en vitesse et, bientôt, déposa ses voyageurs au seuil de la propriété de Mme d'Estaque.

Un domestique s'occupa de décharger les bagages, tandis que la baronne guidait ses hôtes vers le château, par **une sorte de chemin de ronde**, d'où

l'on découvrait un panorama splendide sur la vallée de la Romanche.

L'astucieuse femme, résolue à gagner au plus vite toute la confiance du marquis multipliait ses avances affectueuses.

Son frère Henri flirtait déjà très gentiment avec Micheline, fort amusée de cette compagnie nouvelle, et sans pouvoir se douter de la surveillance secrète exercée sur elle par la baronne.

Enfin, celle-ci disparut un instant avec son jeune frère, laissant le marquis et sa jolie pupille examiner à loisir la propriété.

Cependant, le gentilhomme s'étonnait quelque peu de l'extraordinaire sans-façons de sa nièce.

—Drôle de femme! bougonna-t-il, entre haut et bas. Elle ne fait rien comme les autres et semble se moquer de tout et de tous!

Il n'eut pas le loisir de développer ce thème d'amertume.

La baronne reparaisait avec son frère. Tous deux étaient souriants.

Le jeune homme pressé de s'amuser sans doute, ou obéissant aux suggestions de sa soeur, était allé chercher des raquettes de tennis.

Il n'eut aucune peine à décider Micheline de le suivre. Tous deux s'éloignèrent et furent bientôt en plein jeu. Micheline, sans défiance, riait de toutes ses jolies dents, très heureuse de cette partie, tout à fait imprévue. Henri se montrait, d'ailleurs, enjoué, fort attentionné.

De la terrasse du château, la baronne et le marquis les considéraient avec une complaisance bienveillante.

Mme d'Estaque fit à son oncle cette remarque:

—Tiens, tiens... Ne trouvez-vous pas, cher oncle, que le charme de Mi-

cheline opère fort agréablement sur mon frère?

—C'est bien naturel, reparti le gentilhomme. Attraction de jeunesse, ma chère. Et l'air indulgent, il sourit.

Au même instant, Henri et Micheline se baissaient ensemble pour ramasser une balle. Leurs mains se rencontrèrent, se joignirent.

Et le jeune homme garda celle de Micheline un instant dans la sienne.

Ils échangèrent un regard un peu long, ponctué d'un sourire empreint d'une sorte de confiance mutuelle et de sympathie. Puis ils s'assirent pour bavarder de choses puériles et charmantes tout à la fois, caquetant comme oiseaux au soleil.

Une idylle allait-elle s'ébaucher déjà ?...

Le voix du marquis rappelant Micheline, rompit le charme de cet entretien.

—J'espère, ma jolie cousine, vous revoir souvent, fit Henri.

—Peut-être? jeta Micheline, en riant malicieusement.

Cinq minutes plus tard, M. du Bosc et sa pupille repartaient pour Vizille, reconduits dans l'auto de Mme d'Estaque.

Le surlendemain, comme la baronne et son frère venaient rendre visite au marquis, celui-ci tendit à sa nièce une lettre reçue le matin même.

La baronne lut ceci, sans que sa physionomie laissât rien transparaître de ses impressions:

“Mon cher oncle,

“Comme l'année dernière, et suivant votre offre si affectueuse, je viendrai bientôt passer quelques semaines chez vous avec ma petite Simone.

“Votre nièce,

“**Madeleine de Sauve.**”

—Parfait, mon cher oncle, fit la baronne, en rendant la lettre. Vous êtes décidément le meilleur homme que je connaisse; votre bonté n'a point de bornes. Et tout le monde en use!

Puis elle ajouta quelques paroles d'hypocrite sollicitude pitoyable pour sa cousine, très affectionnée: la comtesse de Sauve.

Deux jours plus tard, cette dernière et sa fille arrivaient au château de Vizille, et s'y installaient rapidement.

La baronne d'Estaque n'avait pas vu sans secret dépit, cette sorte d'intrusion de la comtesse, dont la présence allait, sans aucun doute, déranger ses plans primitifs. Elle ne constatait pas sans une colère intérieure, habilement dissimulée, combien le marquis semblait affectionner déjà la petite Simone, si adorablement espiègle. Quant à l'amitié professée par le gentilhomme pour Mme de Sauve, elle ne paraissait pas trop s'en soucier, pour le moment du moins.

Elle dut, par la suite assister impuissante à la conquête du cœur du marquis par Simone. Charmante et pure innocente, dont l'existence semblait devoir compromettre gravement ses criminelles espérances.

Dès lors, elle vint plus fréquemment encore au château de Vizille, où se tenaient à présent d'agréables réunions familiales.

Un après-midi, comme tous se tenaient sur la terrasse, on entendit soudain retentir le son de plusieurs instruments de cuivre, jouant tant bien que mal une marche connue.

Chacun se leva, regarda sur la route qui longeait le pied de la terrasse. Des forains passaient, vêtus d'oripeaux de théâtre. Ils annonçaient à grand renfort de trombonne et de piston une représentation pour le lende-

main, en leur fameux théâtre "Antonelli", installé sur la grande place de la ville.

Le marquis, très amusé, promit à tous de les emmener à cette représentation extraordinaire...

Vers trois heures de l'après-midi, sur l'estrade extérieure du théâtre "Antonelli", les principaux acteurs de la troupe, peu nombreuse d'ailleurs, émettaient leurs boniments habituels, pour la grande joie des enfants du pays, littéralement ébahis.

Deux artistes surtout se faisaient remarquer.

Le plus jeune, Guynot, par ses grimaces et ses drôleries.

L'autre, plus âgé, nommé Mauglas, par sa façon, son verbe sonore et ses gestes grandiloquents.

Le marquis parut bientôt, suivi de Micheline et de Simone. Ils s'installèrent de leur mieux à l'intérieur du théâtre de toile, au premier rang, prêts à l'avance à s'amuser d'une parodie de "La Tour de Nesle", bruyamment annoncée...

La baronne d'Estaque manquait à cette fête. Retenue chez elle au dernier moment, elle était en retard et, tout en causant avec animation à son frère Henri, qu'elle amenait en auto, elle pressait son chauffeur.

Enfin celui-ci stoppa sur la place.

La baronne ne descendit point, mais elle fit quelques recommandations à son frère, au moment où il allait mettre pied à terre. Puis, rivant sur lui son regard pénétrant, elle le laissa partir.

Le jeune homme retrouva sans peine dans l'intérieur du théâtre forain, le marquis et sa famille. Il vint s'installer près d'eux gaiement.

Une agréable surprise l'attendait, d'ailleurs. Il venait de retrouver, là,

l'un de ses amis du quartier latin, plus âgé que lui d'une huitaine d'années, et qui, possesseur d'une fortune suffisante, habitait Vizille en été.

Ce M. de Montmaur cachait sous des apparences très simples une intelligence large, un esprit d'observation fort aiguisé et en même temps une volonté tenace, un courage remarquable.

C'était en somme une véritable nature d'élite qui affectait souvent des allures originales.

Lié depuis plusieurs années avec le marquis et Micheline, il avait su gagner rapidement aussi l'estime particulière de Mme de Sauve, puis l'affection de la petite Simone.

Il connaissait un peu la baronne d'Estaque, rencontrée dans le monde, à Paris; mais il semblait éprouver pour elle, non seulement peu de sympathie, mais une certaine méfiance. Peut-être avait-il deviné en cette femme étrange la créature de perversité qu'elle était réellement... Peut-être même présentait-il déjà ses projets ténébreux, l'avidité de ses désirs de fortune?...

En son for intérieur, il s'était promis de surveiller ses agissements et de veiller sur le repos de Micheline, de la comtesse de Sauve et de l'adorable Simone.

Lorsque la représentation foraine fut terminée, il disparut subitement.

Quant au marquis et aux siens, ils furent très surpris, en apercevant la baronne d'Estaque qui les attendait dans son auto, stationné sur la place.

—Comment, ma chère Lucie, vous avez manqué volontairement cette amusante représentation? s'étonna le marquis.

—Oui, mon cher oncle, je me sentais la tête un peu lourde. Mais c'est passé, maintenant. Et je suis restée

pour vous reconduire et vous proposer une pittoresque promenade, par les gorges du Furon.

—J'accepte volontiers. Et vous, mes enfants?

Tous acquiescèrent à leur tour, puis s'installèrent dans la limousine. Henri arrivait en courant; il monta le dernier.

L'auto partit à bonne allure, puis stoppa, quelques instants plus tard, à l'entrée d'un agreste sentier, accidenté de rocs.

—Si vous le voulez bien, proposa la baronne, nous grimperons jusqu'en haut? Du sommet de la montagne, le coup d'œil est superbe!

L'assentiment fut unanime. Tous s'engagèrent dans le sentier escarpé, en marchant à la file indienne. Tout en montant, ils admiraient, en se penchant parfois imprudemment, le torrent dont les eaux tumultueuses roulaient en écumant au pied du mont.

Aucun d'eux n'aperçut un homme dissimulé dans les taillis et les ronces, et dont le regard aigu suivait leur marche, avec une extrême attention.

En ce moment même, la baronne d'Estaque semblait concentrer toute la puissance de son regard magnétique sur son frère, comme pour lui imposer sa volonté secrète.

Tout à coup, Henri, qui tenait la petite Simone par la main, et qui se penchait vers le ravin, fit un faux pas. Ses pieds s'embarrassèrent dans une ronce, il tomba entraînant dans sa chute terrible la malheureuse petite fille. violemment séparés l'un de l'autre, par le choc, ils roulèrent vers l'abîme.

Un instant de stupeur et d'indicible épouvante cloua sur place les assistants.

—Oh! la pauvre petite! s'exclama la baronne, en pâliissant.

Pourtant, le jeune homme en tombant, avait eu cette chance miraculeuse de pouvoir s'agripper à un buisson.

Ceci le sauva. Il put se relever, se dégager et s'éloigner pour chercher à remonter sur le sentier.

Quant à Simone, lancée comme un boulet, elle venait de tomber lourdement dans les eaux écumantes du torrent impétueux.

Mais un homme inconnu bondit entre les roches, se précipita au secours de l'enfant et la prit dans ses bras. Puis, l'enveloppant de son manteau, il l'emporta comme une proie.

Pendant ce temps, le marquis, la baronne et Micheline s'efforçaient de descendre parmi les broussailles et les taillis.

Cependant l'inconnu qui venait de sauver Simone avait enfin trouvé un endroit propice pour s'arrêter. Il déposa l'enfant sur un roc, écarta ses cheveux ruisselants, l'examina, très anxieux.

—Vivante! murmura-t-il enfin, rassuré.

Au même instant, M. du Bosc, Micheline et la baronne s'approchaient. Ils allaient rejoindre le mystérieux sauveteur.

L'inconnu disparut aussitôt dans une anfractuosité de roches, les laissant à leur joie d'avoir retrouvé la mignonne petite fille.

Henri prit l'enfant inanimée dans ses bras, le marquis très ému mit un baiser sur le front pâle de sa petite protégée, puis ils l'emportèrent au plus vite, afin de pouvoir lui prodiguer des soins urgents.

Mais Simone survivrait-elle à cet accident terrible?

N'avait-elle subi aucune fracture des membres, aucune lésion intérieure, capable de mettre ses jours en danger? La baronne se le demandait avec une sorte d'inquiétude cruelle.

Puis sa pensée évolua, tout à coup, vers le sauveur providentiel de l'enfant.

Qui était cet homme mystérieux?... Pourquoi s'était-il enfui à leur approche?...

II

La nuit rouge

Quelques jours plus tard, sous les ombrages rafraîchissants de l'immense parc du château de Vizille, le marquis du Bosc, la comtesse de Sauve et le docteur Glaizoat se tenaient réunis autour d'une chaise longue, sur laquelle reposait Simone, encore pâlotte, mais dont la convalescence s'achevait rapidement.

Le docteur ayant terminé son examen se retira bientôt, accompagné par le marquis, Mme de Sauve, dont toute la tendre inquiétude maternelle se trouvait maintenant dissipée, couvrait son enfant adorée de caresses, de baisers ardents.

Après avoir fait quelques pas en causant, le docteur et le marquis s'arrêtèrent un instant.

Le praticien put assurer son riche client du complet rétablissement de la petite fille.

—N'ayez plus aucune crainte, monsieur le marquis, conclut-il, l'enfant est sauvée maintenant. Vous pouvez la laisser s'ébattre et jouer à son aise.

D'ailleurs, elle est robuste, parfaitement constituée. Ce sera certainement plus tard une belle créature!

Pleinement rassuré, le marquis revint tout joyeux vers la comtesse de Sauve.

Mais si l'excellent gentilhomme se réjouissait sincèrement de la guérison de Simone, la baronne d'Estaque, au contraire, paraissait secrètement très affectée de ce résultat.

En ce moment même, accoudée à l'une des fenêtres de son château, elle fixait un regard mauvais dans la direction de Vizille, ruminant de nouvelles combinaisons ténébreuses, destinées à provoquer la perte de l'innocente Simone.

Plus elle y réfléchissait, plus s'affermisssaient en soi ses résolutions criminelles et machiavéliques.

Peut-être, puisque son but secret était de capter l'important héritage de son oncle, eût-elle dû s'attaquer d'abord à la comtesse de Sauve, héritière plus directe que l'enfant?...

Peut-être aussi, eût-elle pu songer d'abord à faire disparaître Micheline, en faveur de qui M. du Bosc avait dû, par testament, instituer une importante donation?...

Mais son âme tortueuse n'allait jamais droit au but. Elle voulait y parvenir par des moyens subtils et détournés, propres à mieux égarer des soupçons toujours possibles.

Et si, avant tout, elle visait l'existence de Simone, c'est qu'il lui semblait plus facile de briser la frêle existence de ce petit être sans résistance, bien résolue à sacrifier ensuite la comtesse de Sauve et Micheline.

Habilité perverse, retorse et terriblement dangereuse pour ceux qu'elle visait de si loin.

Son frère Henri, survenant au moment où elle ressassait ses sombres desseins, interrompit ses réflexions.

Elle riva son regard aigu, tout chargé d'effluves magnétiques, sur les yeux du jeune homme. Elle lui prit la

main, lui imposa bientôt sa volonté secrète.

Puis, de sa voix étrange au timbre métallique, empreinte d'un accent dominateur, elle dit :

— Vous m'obéirez, Henri. Je veux que vous écartiez de ma route les obstacles qui s'opposent à mes projets.

Le jeune homme essaya vainement de résister à cette suggestion. La baronne ne lui en laissa pas le temps.

— Nous dîners ce soir chez le marquis, poursuivit-elle. J'exécuterai le plan que j'ai conçu; vous surveillerez tout.

Définitivement dompté, le malheureux Henri s'inclina. Son caractère faible ne pouvait résister à un tel pouvoir mystérieux.

Le dîner, au château de Vizille, eut lieu, ce soir-là, sur la terrasse.

Le repas touchait à sa fin, le marquis et ses convives semblaient heureux.

— Mes enfants, dit le gentilhomme, je veux boire à vos chères santés! Au honneur futur de notre petit ange, acheva-t-il, en désignant Simone d'un regard attendri.

Et tandis que chacun élevait sa coupe, en considérant joyeusement l'enfant, la baronne perfide laissa tomber, du chaton de sa bague, une poudre blanche, dans le verre de la comtesse de Sauve, sans que personne soupçonnât ce geste coupable. Puis le marquis se leva, invitant ses hôtes à une courte promenade.

Madeleine de Sauve, un peu fatiguée, laissa partir le gentilhomme, la baronne, Micheline et Henri.

Elle demeura seule avec sa fille, tandis que les domestiques desservaient la table.

Bientôt vaincue par une lassitude inexplicable, elle s'endormit. L'enfant,

elle aussi semblait prête à s'assoupir.

A ce moment, le marquis et Henri reparurent. Ils se penchèrent vers la mère et l'enfant, les contemplant.

Simone apercevant, tout à coup, sur le gilet du marquis un cachet suspendu à une courte chaîne, tira sur l'objet et, sans que le gentilhomme s'en aperçut, elle brisa l'un des anneaux. Le cachet se détacha, demeura dans la main de la fillette. Elle s'endormit, le bijou pendu à son poignet.

Pendant ce temps, la baronne d'Estaque s'était approchée sans bruit. Très doucement, elle prit sur un siège une écharpe laissée là par Micheline, puis s'enfuit.

Le marquis et Henri, respectueux du sommeil de la comtesse se retirèrent.

Quelques instants plus tard, comme le crépuscule commençait à voiler la lumière du jour, une femme, enveloppée d'une écharpe s'approcha, en prenant des précautions infinies. Elle avança les mains vers Simone, comme si elle allait étrangler la pauvre innocente, mais elle hésita, puis s'empara de l'enfant tout à coup, et l'emporta en courant vers une porte basse du parc, comme un fauve emporte sa proie...

En cette même soirée, le théâtre Antonelli, dont le séjour à Vizille était terminé achevait ses préparatifs de départ.

Installé dans un bois proche du château, les forains l'abandonnèrent bientôt, laissant imprudemment se consumer les derniers tisons de leur feu de campement.

Cette insouciance, dont les exemples sont trop fréquents, devait provoquer bientôt de graves conséquences.

Quelques minutes après leur départ, un cavalier mystérieux arrivait à cheval, prenait pied à terre, attachait sa monture à un arbre, puis se cachait dans les taillis voisins. A quel mobile secret ou à quel pressentiment obéissait-il? On le comprendra bientôt.

A ce moment précis, une femme voilée, portant un enfant dans ses bras, s'arrêta terrifiée devant l'effrayant spectacle qui s'offrait à sa vue.

Par suite de l'extrême sécheresse, le feu mourant des forains venait d'allumer un incendie dans le bois.

Déjà les flammes se propageaient avec rapidité, le bois craquait en gémissements lugubres, des serpents de feu montaient aux branches avec des sifflements sinistres, une fumée intense s'épandait de toutes parts.

En proie à un indicible effroi, la femme voilée se mit à courir en tous sens, affolée, cherchant vainement une issue pour sortir de cette fournaise, sans cesse grandissante.

Allait-elle mourir là, asphyxiée, carbonisée peut-être victime elle-même de son infamie?

Elle réagit pourtant et, soucieuse avant tout de sa propre existence, elle posa son fardeau vivant sur le sol, puis s'enfuit éperdue.

Elle venait à peine de disparaître, lorsqu'un homme, se précipitant courageusement à travers l'incendie, se rua vers l'enfant et l'emporta en courant...

Cependant, la femme voilée ayant échappé au terrible danger, marchait maintenant vers le parc du château, d'une allure plus calme.

Elle atteignit bientôt la porte basse et rentra. Puis elle s'arrêta un instant, réfléchit profondément, et parut adopter une décision ferme.

De son côté, l'inconnu qui venait de sauver Simone, l'adorable innocente vouée à une mort affreuse, l'inconnu, disons-nous, venait de rejoindre son cheval attaché.

Il plaça l'enfant devant lui, sur sa selle, et s'éloigna au galop, du côté de l'Isère, scintillante aux derniers rayons du soleil couchant. Vers quelle retraite mystérieuse la conduisait-il?

Mais il dut franchir un cours d'eau sur un pont en flammes.

Enfin, il traversa la rivière à gué, puis s'arrêta bientôt devant une grange abandonnée.

Là, il déposa Simone sur un lit de vieille paille et, durant un instant, la contempla, songeur, apitoyé et comme hésitant à prendre un parti décisif.

Soudain, il aperçut le cachet du marquis dont la chaîne s'était enroulée au poignet de l'enfant. Il le détacha, puis, sortant de son gilet un boîtier de montre contenant un tampon imbibé d'une encre indélébile, il y appuya le cachet, puis appliqua l'empreinte sur le haut du bras de Simone.

La petite fille venait d'être marquée pour toute sa vie.

Ensuite, le mystérieux cavalier tira de sa poche un porte-billets, contenant quelques coupures de la Banque de France, il le plaça bien en évidence sur la poitrine de la fillette endormie.

Enfin, après un dernier regard de profonde compassion, il s'éloigna.

Qu'allait devenir la malheureuse petite fille de la comtesse de Sauve? A quelle destinée obscure et misérable, peut-être, était-elle vouée, désormais? C'était le secret de l'avenir, toujours redoutable.

Cependant, la baronne d'Estaque, son odieux forfait accompli, venait de rentrer au château. Elle courut aussi-

tôt vers la grosse cloche suspendue près des cuisines et sonna vigoureusement à toute volée. Ensuite, elle se hâta vers la terrasse, où dormait encore la comtesse de Sauve terrassée par un soporifique.

Les appels de la cloche amenèrent en quelques minutes tous les hôtes du château, effarés de ce vacarme inusité.

Comme ils arrivaient sur la terrasse, ils considérèrent avec étonnement la comtesse de Sauve, qui venait de se réveiller.

La malheureuse femme, en proie à une indicible émotion, cherchait son enfant disparu.

Le marquis allait l'interroger, lorsque la baronne, surveillant tout à coup, crut devoir lui donner l'explication suivante, tout en affectant un air bouleversé :

—C'est moi qui ai sonné, mon cher oncle, afin de donner l'alarme au plus vite.

—À propos de quoi?

—Comme je revenais vers la terrasse, j'ai aperçu une femme voilée qui emportait en courant notre chère petite Simone.

Au moment où la baronne fournissait cette brève explication, Micheline parut. La jeune fille s'élança tout de suite de retrouver son écharpe sur un siège. Et comme elle le remarquait à haute voix, chacun la regarda, surpris de son trouble passager.

Quant au marquis, il donna immédiatement à ses domestiques l'ordre de l'aider à commencer des recherches, en s'adjoignant un chien. Lui-même, secondé par la baronne et Henri Dubreuil, se mit à leur tête, tandis que Micheline s'efforçait en vain de rassurer et de consoler la malheureu-

se comtesse de Sauve, dont la douleur était navrante.

Mais les recherches entreprises dans les bois où, fort heureusement, l'incendie décroissait rapidement, ne donnèrent aucun résultat.

Le marquis, désespéré, dut y mettre fin.

—Hélas! gémit-il angoissé, la pauvre petite semble bien perdue!

Mais pourquoi ce rapt inexplicable?

Et comment allons-nous apprendre cette fatale nouvelle à sa pauvre mère?... Que lui dire?...

—La vérité, répliqua seulement la baronne, d'une voix sèche.

—Retournons au château, conclut le marquis tristement.

Lorsqu'ils y parvinrent, ils trouvèrent Mme de Sauve en proie à la plus déchirante des incertitudes.

Près d'elle se tenait Micheline éplorée.

En apercevant le marquis, les deux femmes levèrent la tête en même temps, l'interrogeant de regards angoissés.

—Ma pauvre Madeleine, déclara M. du Bose, d'une voix tremblante d'émotion et de chagrin profond, nous n'avons rien découvert; aucune trace, aucun indice; rien; rien!...

Puis il s'efforça, de nouveau, de consoler la malheureuse mère.

—Demain, au jour, reprit-il, nous fouillerons les environs. Au surplus, je préviendrai la Justice.

Attendons encore; tout espoir n'est pas perdu! Un pareil crime ne peut rester impuni.

—Certes! articula froidement la baronne d'Estaque, demeurant impassible, tout en rivant sur sa cousine de Sauve le regard acéré de ses prunelles métalliques...

Et devant la douleur poignante de la malheureuse mère, la misérable femme n'eut pas un tressaillement de pitié. Rien ne s'émut en son âme perfide et cruelle, inaccessible à tout sentiment généreux. C'était un véritable monstre!

111

Sans asile ! sans travail !

Or, pendant que se déroulaient au château ces événements tragiques, la caravane des forains contournait lentement les bois qui s'étendaient jusqu'à la route de Grenoble.

La nuit était superbe; du ciel pur et profond, tout constellé d'étoiles, descendait une clarté vaporeuse qui rendait la marche difficile.

Le modeste convoi du théâtre Antonelli avançait sans trop de peine.

Les artistes de la troupe s'entretenaient gaiement de leurs récents succès et des recettes agréables qui en résultaient. Mauglas et Guynot, marchant les derniers, causaient avec animation. Tout à coup, ce dernier sursauta, saisit le bras de son camarade:

—Entends-tu, lui dit-il, on dirait un enfant qui appelle?

—Où?

—Là, du côté de cette grange.

—Allons voir, fit simplement Mauglas, généreux par nature.

Les deux hommes s'élancèrent aussitôt dans la direction indiquée.

Ils ne se trompaient pas.

La petite Simone venait de s'éveiller et de trouver le portefeuille placé sur elle par l'inconnu.

Profondément effrayée de se trouver seule, dans un endroit qu'elle ne connaissait point, elle prit l'objet dans ses mains, puis se leva précipitamment.

Enfin, elle jeta, dans le silence lourd qui pesait sur elle, des appels éperdus:

—Maman! Maman!...

C'est ainsi que Mauglas et Guynot la découvrirent.

Les deux forains, profondément troublés par cette singulière trouvaille, s'empressèrent d'interroger l'enfant.

Mais la pauvre petite ne put leur fournir aucun renseignement utile. Elle parvint à dire seulement:

—Je m'appelle Simone.

—Tout de même, remarqua Mauglas apitoyé, on ne peut pas laisser là cette pauvre gosse abandonnée.

—Bien sûr, riposta Guynot, en prenant Simone dans ses bras.

—Oh! s'écria de nouveau Mauglas, très surpris, un portefeuille!

Des fafiots de la Banque de France! Ça n'est pas clair. Alors, tu veux emporter cette petite?

—Faut bien, mon vieux, on ne peut pas la laisser là, exposée à tous les dangers. Sauvons-la d'abord. On s'occupera ensuite à lui faire retrouver sa famille. Si toutefois elle en a une?

—Oui, répartit Mauglas perplexé, ou si cette famille veut la reprendre... Il doit y avoir là-dessous un terrible drame?... Enfin, nous verrons cela. Si la pauvre gosse n'a plus personne; nous l'adopterons, mon fils.

Sur cette conclusion simpliste, les deux forains emportèrent l'enfant abandonnée...

Mauglas ne se trompait point, en prévoyant que l'abandon de l'enfant qu'il venait de recueillir cachait un terrible drame.

* Cependant, contrairement à ses présomptions, le drame n'était pas achevé; il commençait à peine.

En effet, si l'inconnu qui avait sauvé Simone présumait que la fillette arrachée par lui, à l'incendie de la forêt, pouvait être la fille de la comtesse de Sauve, son action héroïque ne devait malheureusement pas amener les résultats heureux qu'il en espérait.

Tout en emportant l'enfant sur son cheval, il avait combiné rapidement un plan assez ingénieux. Ce plan avait pour but de préserver, dans l'avenir, les jours menacés de l'adorable petite Simone des entreprises criminelles dont, sans connaître les exécuteurs, il devinait presque la tête directrice.

En déposant l'enfant dans la grange, il comptait d'ailleurs l'y laisser fort peu de temps. Il voulait rentrer à Vizille, mettre rapidement son cheval à l'écurie et, sous un déguisement quelconque, se glisser au château du marquis du Bosc.

Il se rendait pourtant bien compte combien il était imprudent de laisser une si jeune enfant, à la merci du moindre événement pouvant se produire en son absence.

Et c'était pour parer autant que possible à cet aléa redoutable que, dans l'incapacité de trouver une solution meilleure, il avait à tout hasard déposé sur la poitrine de la fillette un portefeuille, contenant une assez forte somme d'argent.

Pour cette même raison suprême, il avait marqué l'enfant, bien certain de la reconnaître toujours ensuite.

Certes, il aurait pu rapporter immédiatement la fillette chez lui, où elle eut été en sûreté.

Mais, résolu à égarer tous les soupçons et toutes nouvelles recherches criminelles, il s'était méfié de sa vieille domestique. Celle-ci était une femme âgée, parfaitement honnête, mais extrêmement bavarde, et dont les in-

tempérances de langage, trop souvent imprudentes, lui avaient causé déjà de nombreux désagréments.

Il la savait en relations avec les domestiques du château de Vizille, à qui, certainement, elle n'eut pas manqué, le cas échéant, de révéler la trouvaille de son maître.

Il avait donc projeté de s'introduire subrepticement dans le château, et de trouver un moyen habile de glisser, secrètement quelques mots décisifs à la comtesse de Sauve.

Il l'inciterait à quitter au plus tôt la demeure de son oncle, à repartir pour Paris, après qu'il lui aurait rendu, à l'insu de tous, l'adorable petite fille dont elle pleurait déjà la perte cruelle.

Afin de mettre rapidement à exécution ce projet, trop hâtivement conçu, il lança son cheval au galop, dans la direction de Vizille.

Il touchait à la petite ville, lorsque l'animal, effrayé par la trompe d'une auto passant à toute vitesse, fit un écart prodigieux, se cabra, et désarçonna brusquement son cavalier.

Celui-ci tomba lourdement sur la tête et demeura inanimé sur le sol, assommé par la violence de la commotion.

Ce fut la rentrée de l'animal démonté, à son écurie, qui donna l'alarme à la domestique. Celle-ci, stupéfaite, et prévoyant un malheur, alla de suite prévenir des voisins. Les braves gens commencèrent aussitôt d'actives recherches.

Un quart d'heure plus tard, ils ramenaient chez lui le malheureux cavalier, toujours privé de sentiment. On le coucha immédiatement, on lui prodigua les soins les plus pressés.

Enfin, après quelques instants, il revint à lui. Et comme sa domestique

parlait de courir chez le médecin, il l'en dissuada, avec une sorte d'énergie farouche.

—Non, non, dit-il, c'est inutile. Je n'ai que des contusions sans gravité; quelques jours de lit suffiront à me remettre. Laissez-moi reposer un peu, d'abord.

Sur cette injonction, les voisins et la domestique sortirent sans bruit.

Mais à peine ses sauveteurs s'étaient-ils éloignés que la physionomie de l'inconnu exprima le plus triste désappointement.

Le plan qu'il avait conçu ne pouvait plus être mis à exécution.

Qu'allait devenir la malheureuse fillette de la comtesse de Sauve?...

Pendant ce temps, de nouvelles scènes s'étaient produites au château de Vizille. La baronne semblait avoir réussi, par des insinuations adroites, à faire pénétrer dans l'esprit perturbé du marquis de vagues soupçons contre Micheline.

Cette orpheline n'était-elle pas devenue jalouse de l'affection témoignée par le gentilhomme à la petite Simone?... Avait-elle craint que, dans l'avenir, son protecteur se détachât d'elle, pour donner le meilleur de son cœur à l'enfant de sa nièce?

Et, d'autre part, d'obscur mobiles d'intérêt personnel ne l'avaient-ils pas incitée à commettre l'odieuse action qui devait supprimer l'enfant, déjà trop aimée.

Ces cruelles réflexions plongèrent le marquis dans une douloureuse perplexité. La baronne eut tout lieu de se réjouir secrètement. Ainsi, son plan infernal semblait devoir se dérouler, suivant les conséquences prévues.

D'ailleurs, toutes les recherches entreprises, les jours suivants, demeurèrent absolument vaines. Fut-ce l'i-

nexorable fatalité, ou tout au contraire la Providence qui voulut préserver des embûches de l'infâme baronne, et par des voies mystérieuses, la précieuse existence de Simone?...

Seuls, le temps et le hasard, ces maîtres incontestés du sort, pourraient résoudre cette énigme cruelle.

Douze années s'étaient écoulées depuis que Simone de Sauve avait été charitablement sauvée et recueillie par Mauglas et Guynot.

Protégée par ces deux excellents cœurs qui, d'ailleurs, l'aimaient chacun à leur façon; Mauglas comme un père et Guynot fraternellement, l'enfant, partageant la vie nomade de ses compagnons, était devenue jeune fille.

Assez grande, robuste et bien faite, avec des traits délicats auréolés d'une superbe chevelure blonde, elle faisait toute la joie des deux hommes, dont elle emplissait la vie par le charme puissant de son admirable jeunesse.

Depuis longtemps, ils avaient quitté la troupe du théâtre Antonelli, dont ils faisaient partie à Vizille. Et, bien qu'ils fussent engagés, depuis peu, au service d'un autre forain, ils vivaient un peu à l'écart des autres artistes de la troupe.

Tous trois se complaisaient ensemble et se suffisaient.

Ce jour-là, Mauglas et Guynot, assis sur l'herbe, contemplaient avec un attendrissement affectueux celle qu'ils dénommaient leur fille adoptive.

Le hasard des courses errantes les avait ramenés dans les environs de Sassenage.

Et leur retour en ces superbes contrées où, jadis, ils avaient recueilli Simone, les incitait à évoquer de lointains souvenirs.

Ils échangeaient leurs impressions, tandis que la belle Simone, accroupie

devant le feu, préparait avec soin le repas du midi.

Elle semblait cependant un peu énervée. Le bois vert dont elle se servait brûlait mal, Guynot s'en aperçut bientôt :

—Relève-toi, Simone, lui cria-t-il, je vais te le faire brûler, moi, ton bois de campêche!

En même temps, il se leva, puis vint prendre la place de la belle fille.

Celle-ci, très heureuse d'être délivrée de l'ennuyeuse corvée, se recula un peu, toute souriante de reconnaissance.

Et lentement, elle sortit de sa poche une petite glace à main, contempla un instant son joli visage, aux grands yeux si expressifs.

Enfin, elle arrangea quelque peu ses cheveux flottants sur ses épaules, échançra d'un geste pudique son corsage, puis sourit à sa radieuse image.

De loin, Mauglas remarquait cet innocent manège de coquetterie.

—Toutes les mêmes! murmura-t-il, avec une indulgence d'homme blasé déjà.

Puis il appela :

—Simone, viens ici, ma fille?

La jeune fille se retourna, enfouit rapidement son miroir dans sa poche, et vint docilement s'asseoir près de son protecteur.

—Comme te voilà grande et belle, ma Simone, commença le forain, avec un regard de sincère admiration.

Dis-moi, chérie, te souviens-tu du temps passé?

—Oui, Mauglas, un peu.

—Te rappelles-tu lorsque je t'apprenais à lire?...

—Non, pas beaucoup.

—Comment, tu as oublié ce jour fameux où, pour te faire honte de n'avoir pas su, ce fut cet excellent Guy-

not qui se mit un bonnet d'âne sur la tête?

—"Il y a des jours qui ne s'oublient pas, mademoiselle, fit-il d'un accent comiquement solennel."

—Ah! oui, oui, je me souviens.

—Et pour t'apprendre à demander pardon, il s'était mis à genoux. Il avait un air piteux, si comique!... Ah! je m'en souviendrai longtemps!

—C'est vrai, mon bon Mauglas, je n'étais pas toujours très sage, avoua Simone, un peu confuse et rougissante.

—Oh! je ne te le reproche pas, ma mignonne; tu étais comme tous les enfants! Cet âge est sans pitié!

Et plus tard, tu avais alors dix ans, quand Guynot t'apprenait à crever les cerceaux de papier, à faire des cabrioles.

—Oui, ça m'amusait beaucoup ces choses-là.

—Je crois bien; tu riais aux éclats comme une petite folle. Ah! c'était le bon temps!... Celui qui ne reviendra plus!

—Eh! les enfants! cria Guynot tout à coup, préparez-vous à vous mettre à table. Le fricot est à point.

Mauglas interrompant le récit de ses souvenirs, s'approcha songeur.

Simone prit une cruche, s'en fut la remplir à une source voisine et l'apporta.

Mais Mauglas, ressaisi de nouveau par l'évocation de leurs souvenirs communs, venait de reprendre son récit.

Il le ponctuait parfois de gestes grandiloquents, d'exclamations théâtrales surannées.

Simone, un peu émue, le regardait avec une attention soutenue. Comme pour mieux graver en sa mémoire les bienfaits dont elle était redevable aux

deux compagnons, si simples et si bons.

Guynot, toujours gai, lançait parfois une remarque drôle.

Et Simone souriait heureuse, tandis que Mauglas, de plus en plus attendri, l'admirait franchement.

Enfin, il émit à nouveau cette réflexion :

— Maintenant, te voilà devenue grande et belle. Tu es une femme et, comme telle, ton cœur parlera certainement un jour.

— Dommage qu'il ne soit pas muet? émit Guynot malicieusement.

— Hélas! reprit Mauglas, c'est fatal! L'amour, ce maître tout puissant et cruel, la touchera quelque jour de sa flèche. Eros la guette, comme les autres, cette belle créature. Et les adorateurs ne lui manqueront pas!...

Alors, alors, poursuivit-il d'une voix empreinte de tendres regrets anticipés; alors, elle aimera quelqu'un, un étranger, un fat peut-être; puis... elle partira sans tourner la tête...

— Oh! Mauglas! protesta Simone, ai-je dit que je voulais vous quitter?

— Certes, non, mon enfant. Mais c'est l'inéluctable loi. Tu suivras l'homme que tu aimeras. Et nous! nous, les deux vieux compagnons de ton enfance et de ta belle jeunesse, tu nous oublieras!

Tandis que Mauglas s'attendrissait ainsi, presque jusqu'aux larmes, Guynot, très troublé, s'était écarté sans bruit.

Aux derniers mots prononcés avec un chagrin contenu par le vieux forain, Simone se redressa tout à coup.

D'un élan spontané, où se révélait toute la puissance de sa reconnaissance affective, elle se jeta éperdument au cou de Mauglas, l'embrassa tendrement sur les deux joues.

— Je ne vous oublierai jamais! déclara-t-elle presque solennelle.

— Très bien, très bien, approuva Guynot qui se rapprochait une cuillère pleine de sauce à la main, en se pourléchant les lèvres.

“Et maintenant, s'écria-t-il, exagérant à dessein sa gaieté factice, assez de boniments à l'amour!

“Allons bouffer...”

Cependant Simone devait continuer à partager les durs travaux de la vie errante de ses dévoués compagnons : Mauglas et Guynot.

Les deux amis s'occupaient, quelques jours plus tard, de placer les montants du théâtre de toile, secondés par Simone, dans toute la mesure de ses moyens.

Par l'étroite fenêtre de la roulotte proche, le patron de l'entreprise les surveillait tous, d'un regard empreint de méfiance, et d'une sorte d'animosité sourde.

Il était trop évident pour lui que si Guynot travaillait avec une louable activité, Mauglas, au contraire, ne se donnait aucune peine, comme s'il eût jugé que ces occupations manuelles fussent indignes de lui.

Le vieil artiste était en effet un fourvoyé. Il était devenu forain, par suite d'une série de fâcheuses circonstances accumulées.

Son caractère dénué de la souplesse et de l'esprit d'intrigue nécessaire pour “arriver”, d'ailleurs trop épris de justice et de vérité, lui avait valu de nombreux déboires.

Il avait jadis étudié sa carrière au Conservatoire de Paris, et même tenu, au début, certains emplois fort honorables, dans plusieurs théâtres cotés. Il ne manquait pas d'instruction, aussi d'un certain talent, et il

affectionnait, tout particulièrement, le genre romantique.

Son rêve eut été de jouer : "Ruy Blas".

Mais la malchance l'avait implacablement poursuivi. Et, de chute en chute, il en était arrivé à l'infime condition de bateleur, rongé intérieurement son dépit, et dissimulant mal son mépris pour la plupart de ceux qu'il côtoyait à présent.

Cependant, depuis qu'il avait pour ainsi dire adopté Simone, de concert avec Guynot, pour qui son estime et son affection étaient sincères et profondes, il se sentait moins malheureux. Ces deux-là savaient ce qu'il valait et ils l'aimaient avec une sorte de respect.

Il songeait à tout cela, en ce moment, sans se douter de la surveillance dont il était l'objet. Il ne voyait pas son patron : un bellâtre, d'habitudes brutales et autoritaires, fixer aussi sur sa jolie pupille des regards luisants de convoitise.

Simone ne soupçonnait pas davantage de quels désirs elle était l'objet, depuis quelques jours.

Elle vaquait simplement aux occupations qui lui étaient dévolues, presque inconsciente de son charme et de sa joliesse.

Bientôt elle prit une cruche, afin d'aller quérir de l'eau à une fontaine voisine.

Au même instant, le patron, qui la guettait, descendit de la roulotte, parut vouloir surveiller de plus près ses employés.

En réalité, il attendait le retour de sa jolie pensionnaire, résolu à entreprendre sa conquête, sans tarder, malgré la présence de Mauglas et de Guynot.

Lorsqu'elle revint, la physionomie bestiale de l'homme s'illumina. Il s'avança vers Simone, souriant. A brûle-pourpoint, il lui lança un compliment déplacé, tout en cherchant à lui prendre les mains.

La jeune fille, surprise et froissée, se recula vivement.

—Ma petite, lui dit-il, tu as tort de t'effaroucher si vite.

"Si tu voulais, tu n'aurais qu'un seul mot à dire, et tu n'aurais plus rien à faire ici, qu'à te laisser aimer."

—Par vous? demanda Simone malicieuse, d'abord, et riant de cette proposition imprévue.

—Parbleu! Tu ne vois donc pas que je raffole de toi; que je te veux de toutes mes forces, petite coquine!...

"Tu es une belle fille, tu m'as ensorcelé, j'ai une envie folle de tes charmes!..."

"Allons, la gosse, un premier baiser; veux-tu?"

Tout en parlant, il s'efforçait cauteleusement de saisir la jeune fille par la taille.

Elle lui échappa prestement, mais surexcité par ses désirs, il la rejoignit vite, essaya de la lutiner.

Cette fois, Simone se révolta sous l'insultante tentative. Elle leva la main, un souffle retentit sur la joue du misérable galant. Il recula instinctivement.

En même temps, la jeune fille criait : —Mauglas... Guynot, à moi?

Les deux forains bondirent en même temps. L'attitude de leur patron ne pouvant laisser aucun doute sur ses intentions, Guynot se jeta sur l'homme, parvint à le maîtriser après une courte lutte, puis à l'aide d'un croc-en-jambe, l'étendit sur le sol.

Mauglas intervint à son tour, un peu effrayé, d'abord, des conséquen-

ces probables de cette victoire trop facile. Il voulut pallier les choses. Simone, à l'écart, riait nerveusement.

Le trop entreprenant patron se releva furieux, les traits crispés par la colère et le dépit.

—Je vous flanque tous les trois à la porte! hurla-t-il hors de lui. Vous êtes des rosses; des canailles!...

“Allez, partez tout de suite; allez crever de faim où vous voudrez!”

—C'est bon, c'est bon, répliqua Guynot très crâne, pas tant de chichis ni de potin, l'homme! Et surtout pas d'insultes, hein, sans ça je vais te corriger comme tu le mérites!

—Règle-nous nos comptes, et tais-toi, appuya Mauglas, en fronçant les sourcils. Nous n'avons pas besoin de toi pour manger; misérable!

“Nous sommes heureux de te plaquer, idiot!”

Le patron, lâche comme tous ses pareils, n'osa pas répliquer à ces deux hommes résolus.

Cinq minutes plus tard, les trois amis quittaient la troupe, très dignement, sans se soucier des murmures dont s'accompagnait leur départ.

Après avoir marché silencieusement, durant un quart d'heure environ, Mauglas s'arrêta tout à coup:

— Mes enfants, dit-il gravement, nous avons agi tout à l'heure comme nous le devons à nos consciences; et pour l'honneur et le repos de Simone. Ne nous reprochons rien.

“Cependant, à présent, il faut penser à nos moyens d'existence. Nous ne pouvons à nous trois monter aucune entreprise. Les capitaux, le matériel, tout nous fait défaut.

—C'est trop exact, approuva Guynot, perplexe. Alors quoi?

—Eh bien, à mon avis, la seule façon de nous tirer d'affaire, en atten-

dant mieux, c'est d'essayer de nous faire embaucher dans une ferme.

C'est la saison du plein travail à la campagne. Nous trouverons peut-être bien à nous employer?

—Bonne idée, approuva Simone.

—Alors, en route! conclut Guynot, sans discuter. Cherchons la ferme en question.

Ils repartirent, leurs appréhensions un peu calmées par suite de cette résolution, commune.

En route, Guynot et Simone, avec l'insouciance de leur belle jeunesse, se mirent à chanter. Quant à Mauglas, il déclama avec de grands gestes, comme s'il prenait le ciel à témoin de ses malheurs.

Soudain, il s'immobilisa, montrant une ferme, puis s'écria gaiement, paradant un air célèbre du “Chalet”.

—Arrêtons-nous ici!... L'aspect de cette ferme, d'ivresse et de plaisir fait tressaillir...ir...ir... mon coeur!

Puis ils se dirigèrent hardiment vers les bâtiments ruraux.

Les attelages en sortaient, suivis de près par le fermier.

Mauglas arrêta celui-ci, et lui exposa leur requête si chaleureusement que le brave homme, touché, décida sur-le-champ d'employer les trois pauvres bateleurs.

C'était une chance inespérée.

Mauglas, prompt à s'enthousiasmer, eut l'intuition fugace que la déveine dont il était victime, depuis sa jeunesse, prendrait fin dans un avenir proche. Peut-être, sa vieillesse s'écoulerait-elle doucement, au sein d'une aisance relative?

En tout cas, il allait vivre sainement, en pleine nature, et sans se séparer de ses deux seules affections...

IV

Le médecin myope

Or, à cette époque, l'astucieuse baronne d'Estaque élaborait de nouvelles et louches manoeuvres, destinées à lui assurer un jour prochain la plus grande partie de l'héritage de son oncle: le marquis du Bosc.

Son audace, vraiment incroyable, s'appuyait, d'ailleurs, sur la certitude que, jamais, le marquis n'oserait la chasser de chez lui; encore moins agir de rigueur.

Le gentilhomme s'était lié, jadis, par un serment solennel autant qu'imprudent, à la suite d'un événement tragique, dont la responsabilité et les conséquences funestes devaient peser désormais sur sa vie entière.

Vingt ans auparavant, il avait tué, en accident de chasse, le riche industriel: Pierre Dubreuil, mari de l'une de ses soeurs et père de l'actuelle baronne d'Estaque et d'Henri.

La mère de la baronne était morte de chagrin, six mois après son mari.

Et M. du Bosc, très profondément affecté par ces deux décès dont il était cause, bourré de remords et de regrets avait juré au lit de mort de sa soeur que jamais il n'abandonnerait sa nièce devenant orpheline par sa faute.

Malgré le caractère fantasque, volontaire, et déjà fourbe de cette dernière, il avait engagé sa parole d'honneur et de gentilhomme, de supporter dans l'avenir toutes les difficultés, tous les mécomptes, et même les avanies ou les cruautés que pourrait lui infliger la jeune femme.

Engagement imprudent; point d'honneur exagéré, dont il devait être bientôt victime.

Mais le marquis, esclave de sa parole, n'y voulait point faillir, pour quelque cause que ce fût. L'honneur ne transige point.

Ceci expliquait son indulgence extrême, la longanimité de sa patience.

Or, ce matin-là, il venait de recevoir une lettre dont le contenu l'attristait infiniment, bien qu'il s'efforçât de dissimuler cette impression.

— Pourquoi voulez-vous me cacher la mauvaise nouvelle que vous avez reçue? lui demanda Lucie d'Estaque, dont le regard sournois l'observait en dessous.

C'est bien inutile, allez mon oncle; j'ai reçu hier une lettre toute semblable à la vôtre. Voyez: si je mens?

Et le marquis put lire en effet ceci:

“Agence Milliod.

“Madame,

“Comme nous l'avions prévu, les “recherches de nos agents n'ont pu “donner aucun résultat appréciable.

“Sans aucun doute, vous serez obligée de renoncer, comme nous, d'ailleurs, à retrouver la jeune fille qui “vous intéresse.”

— Hélas! soupira tristement le marquis, nous ne reverrons jamais notre pauvre Simone.

Qu'est-elle devenue, la malheureuse enfant?...

Puis, sous l'empire d'une réflexion subite, il releva la tête, considéra soudain la baronne d'un regard scrutateur et reprit:

— Quel intérêt personnel pouvez-vous avoir, Lucie, à des recherches identiques aux miennes?

— Un seul, mon bon oncle. Le souci de votre tranquillité, de votre santé même. Cette perte cruelle vous a très

sérieusement affecté, je m'en suis aperçu tout à l'heure.

—C'est vrai. Mais peut-être aussi nourriessiez-vous l'espoir qu'en présence de la certitude de cette perte, je déchirerais un jour le testament, dans lequel j'avais voulu avantager, très largement, l'enfant si malheureusement disparue?

—Oh! mon oncle, quel soupçon indigne de vous et de moi! se récria l'astucieuse baronne, d'un accent de dignité froissée.

Et, par des protestations habiles, elle essaya de se disculper, sans pourtant réussir à convaincre pleinement le marquis.

Sur ces entrefaites, Mme de Sauve et Micheline parurent.

Aussitôt l'odieuse femme voulut les prendre à témoin de sa sincérité, s'assurer leur concours moral.

Mais un domestique, venant chercher le marquis, interrompit brusquement cet entretien pénible.

Comme les trois femmes demeureraient seules, la baronne insinua, s'adressant à la comtesse de Sauve:

—N'avez-vous pas remarqué, Madeleine, combien notre oncle devient irritable?

“D'autre part il néglige beaucoup l'administration de ses biens...”

“Ceci m'inquiète beaucoup. Peut-être serait-il nécessaire, dans son propre intérêt, de le protéger à son insu, contre lui-même?”

Mme de Sauve et Micheline ne parurent pas comprendre le sens véritable de cette insinuation.

Elles étaient loin de soupçonner les sombres desseins de leur parente.

Elles n'eurent pas, d'ailleurs, le loisir de s'appesantir sur leurs réflexions; le marquis rentrait en com-

pagnie du docteur Delmouy, l'un de ses médecins.

—Mes enfants, fit aussitôt le gentilhomme, en frappant joyeusement sur l'épaule du praticien, je vous annonce que le docteur et moi-même venons de résoudre, à l'amiable, un procès de chasse pendant entre nous, depuis longtemps.

—C'est trop exact, maugréa le docteur. Avouez, d'ailleurs, mon cher marquis, que vous m'avez adroitement roulé!

—Bast! Vous vous rattraperez sur mon gibier, répartit M. du Bosc. Nous ferons l'ouverture ensemble. Ainsi, vous n'aurez plus besoin de braconner sur mes terres!

Le docteur Delmouy, intérieurement froissé de cette plaisanterie un peu rude, dissimula pourtant son dépit: cependant, il accepta l'invitation. Puis il se retira cérémonieusement.

Le lendemain, la baronne d'Estaque, enfermée dans son boudoir et assise devant un fort joli secrétaire, achevait d'écrire une courte lettre, à laquelle elle joignit un chèque.

Puis ayant cacheté l'enveloppe, elle sonna sa femme de chambre.

—Faites porter de suite cette lettre au docteur Delmouy, ordonna-t-elle.

Tranquillisée par cet envoi, elle se plongea dans une profonde méditation...

Quand le médecin reçut le billet de la baronne, il eut un sursaut de surprise:

Mme d'Estaque lui écrivait:

“Cher Docteur,

“Selon ma promesse, je vous adresse un chèque de dix mille francs, afin de participer aux premiers frais d'installation de votre clinique gratuite.

“D’autre part, je vous serais reconnaissante de vouloir bien examiner très prochainement mon bon oncle “du Bose, dont l’état mental menace de devenir inquiétant pour son entourage, et pour le soin de sa fortune”.

—Tiens, tiens, murmura le praticien, cette baronne, va-t-elle me procurer l’occasion d’une revanche?

“Parfait: j’examinerai le marquis en compagnie de mon confrère Glaizoat. Ainsi, je partagerai prudemment certaines responsabilités possibles.

“Attendons en tout cas un appel plus pressant de la baronne, afin de m’assurer une retraite honorable, si des complications survenaient...”

Sur cette conclusion habile, le praticien rancunier s’en fut voir son confrère...

Ils devaient bientôt s’entendre!...

Cependant l’époque des vendanges était venue.

Le marquis, désireux de faire assister ses nièces à la cueillette du raisin, avait projeté de les emmener aux vignobles, dans son break.

Lui-même, nourrissant l’intention de tuer quelque gibier, ce jour-là, s’était armé de l’un de ses fusils et tenait en laisse son chien favori.

La baronne d’Estaque et Micheline prirent bientôt place dans le véhicule, aux côtés du marquis.

La comtesse de Sauve, toujours inconsolable, malgré le recul des années, voulut demeurer seule au château. Elle se complaisait dans sa douleur maternelle, évoquant sans cesse l’image adorée de sa chère Simone.

A la même heure, le docteur Glaizoat partait à la chasse de son côté.

Le praticien, bien qu’il fût très myope et, par suite, très maladroit,

s’acharnait pourtant à poursuivre d’improbables exploits cynégétiques, en dépit des railleries dont il se savait l’objet.

Il fouillait les bois et les plaines en conscience; mais, le plus souvent, sans aucun succès.

Maintenant, le break du marquis venait de stopper à un carrefour. Le gentilhomme en descendit avec son chien.

—Allez aux vignes, mes amies, dit-il à la baronne et à Micheline. J’ai affaire à la ferme des Bruyères; je vous rejoindrai là-bas, un peu plus tard.

La voiture repartit au trot, croisant au passage la jolie Simone qui revenait d’une course à la ferme.

La jeune fille s’arrêta un instant pour voir passer ces femmes élégantes et rieuses.

—Comme elles sont heureuses, ces femmes riches!... soupira-t-elle, hantée de vagues regrets latents, qui remontaient tout à coup du fond de sa mémoire.

Puis l’insouciance de sa belle jeunesse reprit vite le dessus. Elle continua sa route plus gaiement, sans apercevoir le docteur Glaizoat, qui chassait non loin de la lisière du bois.

Bientôt elle fut au vignoble, où Mauglas et Guynot s’employaient de leur mieux à la vendange, tout en goûtant parfois aux grappes vermeilles. Gunot, surtout, faisait une véritable cure de raisin.

Quelques minutes plus tard, elle vit venir dans les vignes les deux femmes élégantes aperçues en voiture. Celles-s’entretenaient assez familièrement avec les vendangeurs.

Elles semblaient heureuses de se trouver parmi ces braves gens, si sim-

plés, échangeaient volontiers quelques propos familiers.

Pendant ce temps le docteur Glaizoat marchait toujours à la recherche difficile d'un gibier problématique.

Enfin, il crut voir un lapin. Il l'ajusta de son mieux et tira sans entendre le gémissement douloureux qui ci la baronne d'Estaque et Micheline, suivit immédiatement la détonation.

Puis il se mit à fouiller le bois, le nez à terre, espérant trouver bientôt la pièce abattue, sans aucun doute.

Or, le malheureux praticien venait de blesser malencontreusement le chien du marquis du Bosc. La pauvre bête précédait son maître de quelques pas seulement.

Ce dernier, survenant aussitôt, se pencha charitablement sur le malheureux animal blessé à la patte. Il l'examina tristement.

Fort heureusement, la blessure était légère; seuls, quelques plombs avaient éraflé la chair, cependant la pauvre bête saignait un peu.

— Quel est l'imbécile? jeta le marquis furieux, le butor?...

Au même instant, le docteur Glaizoat surgit devant lui, le fusil à la main, l'air pénaud.

— Ah! c'est vous! lui jeta le gentilhomme, d'une voix vibrante d'indignation.

Eh bien, vous êtes un fichu maladroit!

Quand on ne voit pas à dix pas devant soi, quand on n'est pas capable de distinguer entre un chien et un lapin, on ne chasse pas, monsieur!

Le médecin essaya vainement de s'excuser.

Le marquis l'avait empoigné rudement; le secouait d'une main robuste, tout en continuant à l'apostropher sévèrement.

L'altercation fut courte. Après un essai d'inutile résistance, le docteur prit le meilleur parti: il s'enfuit en maugréant des menaces.

M. du Bosc releva son chien, le caressa, le plaignit tendrement, puis enfin l'emporta, comme un enfant malade.

La baronne d'Estaque et Micheline ne voyant pas arriver le gentilhomme au vignoble, comme il l'avait promis, s'en retournèrent vers le break, décidées à rentrer seules au château, où des invités devaient attendre.

De son côté le docteur Glaizoat, furieux et vexé, venait de déboucher sur la route en courant, de peur d'être poursuivi par l'irascible marquis.

Il s'arrêta net, en voyant venir un tilbury de campagne, conduit par son confrère, le docteur Delmouy.

Sur un geste, celui-ci arrêta son cheval, écoutant avec une extrême attention le récit mouvementé de Glaizoat.

— Ma parole, lança ce dernier d'un accent haineux, le marquis m'a produit l'effet d'un véritable fou furieux!

— Tiens, tiens, fit seulement le docteur Delmouy, rendu songeur par cette appréciation exagérée.

— D'ailleurs, reprit Glaizoat, allez au château, mon cher. Vous en jugerez par vous-même.

Ces derniers mots frappèrent Delmouy. Dans son esprit subtil, un rapprochement s'opérait entre cette constatation médicale et la lettre de la baronne d'Estaque.

Il se promit d'étudier de près le gentilhomme, contre qui sa rancune du procès avorté subsistait tenace.

Le marquis revenait lentement par les bois, très attentif à ne point faire souffrir son malheureux chien.

Près d'un ruisseau, il s'arrêta, lava soigneusement la blessure, rafraîchit le museau du cher animal, puis se remit en route sans se presser. Il ne songeait plus à ceux qui l'attendaient.

Au château, en effet, où la baronne et Micheline étaient rentrées, une réception offerte par le marquis à ses voisins, pour fêter l'ouverture des vendanges, venait de commencer sans lui, sur l'ordre de Mme d'Estaque.

Bien qu'une sourde inquiétude étreignit les invités, la baronne, dont la présence d'esprit se démentait rarement, faisait les honneurs en s'efforçant d'excuser l'absence du maître de la maison.

Parmi les invités, se trouvait M. de Montmaur, dont les aimables attentions semblaient s'adresser presque toutes, à la charmante Micheline d'Avor, dont le clair regard rayonnait de plaisir.

Mme d'Estaque le remarqua bientôt, non sans une certaine pointe de jalousie, pourtant injustifiée. Sa vanité féminine se cabrait devant l'indifférence de son convive.

Elle fit une remarque assez acrimonieuse. M. de Montmaur se contenta de sourire, sans paraître y attacher la moindre importance.

Mais un domestique vint dire quelques mots à l'oreille de Mme d'Estaque; un mystérieux sourire dérida sa physionomie.

Elle se leva, s'excusa d'être obligée de quitter la table pour une cause très urgente puis sortit intriguée.

Dans le large vestibule du château, elle trouva le docteur Delmouy. Celui-ci venait d'arriver avec son confrère Glaizoat. Mais ce dernier n'était pas entré. Redoutant à l'avance la colère du marquis, il avait résolu de se tenir prudemment à l'écart et dans l'ombre.

Interrogé par la baronne, sur le motif qui l'amenait à cette heure, le médecin avoua sans détours à quelle impulsion il avait obéi.

—Il s'agit de la lettre que vous m'avez adressée, il y a quelques jours, dit-il.

—Relativement à mon oncle?

—C'est cela même.

—Mais il n'est pas là, nous l'attendons encore.

—Je le sais. Je viens de rencontrer mon confrère Glaizoat qui eut à subir tout à l'heure en plein bois, la rudesse et les façons incompréhensibles du marquis.

Au moment où le docteur achevait, la porte s'ouvrit violemment. M. du Bosc fit une irruption brusque, suivi d'un domestique portant le chien blessé.

La vue du praticien réveilla toute la colère du gentilhomme.

Il l'apostropha rudement:

—Encore un médecin?... Que faites-vous là?... A qui en avez-vous?... Allez-vous-en!

Ma parole, on ne voit plus ici que des médocastres!

Et comme Delmouy s'efforçait de s'expliquer et de raisonner, tout en résistant, le marquis irrité, menaçait tout à coup le praticien du fouet du chien qu'il tenait encore à la main.

Le docteur, effrayé, prit la fuite, sans plus attendre. Mais sa conviction était faite maintenant. Son riche client était certainement atteint de troubles cérébraux.

Cet incident violent, pourtant sans importance réelle, devait causer bientôt au marquis du Bosc de graves et pénibles difficultés.

Quant à la baronne d'Estaque, elle eut un sourire énigmatique, ses pru-

nelles étranges s'illuminèrent d'une flamme de triomphe.

Décidément le sort était pour elle. Tout concourait à servir ses sombres desseins.

— Allons, allons, murmura-t-elle en retournant vers la salle à manger, et sans plus s'occuper du marquis ; allons, l'affaire s'engage à merveille ! Mes projets réussiront.

Ah ! le proverbe est toujours vrai : La fortune sourit aux audacieux.

V

Vers la séquestration

Quelques jours s'étaient écoulés dans un calme relatif. La baronne d'Estaque venait moins souvent au château du marquis.

Celui-ci pût croire, durant cette accalmie trompeuse, que sa terrible nièce allait renoncer aux louches combinaisons qu'elle semblait ourdir contre son repos.

Cependant il n'avait pas été sans apprendre que l'astucieuse femme s'était rendue plusieurs fois à Grenoble. Et ces voyages mystérieux l'incitèrent de nouveau à se méfier.

Il avait raison, et ne devait pas tarder à s'en rendre compte.

En effet, Mme d'Estaque avait enfin réussi à trouver un avoué trop complaisant, ou habilement trompé par ses assertions odieuses.

Cet officier ministériel se déclara prêt à entamer l'action nécessaire à faire interdire le marquis, sur lequel des rapports mensongers, ou, au moins fort exagérés, avaient été fournis par Glaizoat et Delmouy.

En ce moment même, cet avoué achevait de dicter à son secrétaire une lettre destinée à la baronne. Dans cette épître, il conseillait à sa cliente de

prendre en mains, dès maintenant, l'administration des biens du marquis du Bose ; certain, disait-il, que le jugement à intervenir plus tard justifierait cette mesure préventive.

Mme d'Estaque, revenue chez son oncle, reçut cette lettre avec une satisfaction qu'elle ne put dissimuler, malgré son empire sur elle-même.

Et ceci, juste à l'instant où le marquis venait d'entrer.

Le gentilhomme fixa sur sa nièce un regard scrutateur et profond, comme s'il voulait fouiller les moindres replis secrets de cette âme tortueuse, de cette conscience vile.

— Ah ! Lucie, fit-il d'un accent empreint d'amertume, si je n'avais juré à votre père mourant de toujours vous aimer comme ma fille, malgré votre perversité qui l'inquiétait déjà, je vous ordonnerais de rester chez vous désormais. Je ne vous verrais plus jamais !

Mais la baronne dérouta un moment son oncle par une affectation de douceur, et même d'inexplicable coquetterie féminine.

On eut dit qu'elle voulait à la fois le préparer à recevoir un coup douloureux, et en amortir le choc par une sorte de compassion anticipée.

— Mon pauvre bon oncle, dit-elle d'un accent empreint d'affectueuse commisération, combien je voudrais vous voir mieux portant.

— Mais je me porte très bien. Jamais je ne me suis senti plus solide, plus vaillant. Que voulez-vous dire, Lucie ?

Tout en parlant, le marquis allait à un râtelier d'armes et commençait d'examiner avec soin, un à un, des fusils de chasse.

La baronne, soit qu'elle redoutât vraiment une imprudence, soit pour

mieux souligner ce qu'elle allait apprendre au vieux gentilhomme, lui enleva doucement l'arme des mains la posa loin d'elle.

Puis, d'un accent mielleux et apitoyé, elle reprit :

— Mon cher oncle, un douloureux devoir m'incombe ; mais je ne saurais ni ne voudrais pourtant m'y soustraire, si pénible que ce soit :

Je viens de recevoir la lettre que voici.

Puis, sans ajouter autre chose, elle tendit au marquis le billet de l'avoué.

A mesure que M. du Bosc lisait, la stupéfaction la plus intense se reflétait sur sa physionomie.

Et la colère, l'indignation succédèrent à cette impression première.

— Comment ! s'écria-t-il, révolté, vous voudriez me faire interdire ? De quel droit... et pour quelles raisons ?

Sans répondre, la baronne riva sur lui un long regard indéfinissable, très aigu.

— Mais, mais, bégaya-t-il troublé, tout en crispant les poings, c'est fou... c'est fou !

Et soudain terrassé par l'intensité de sa légitime colère, il s'affaissa dans un fauteuil proche, et demeura un instant privé de lucidité, presque de sentiment.

La baronne réprima vite un méchant sourire de triomphe. Feignant un effroi, pourtant loin de sa pensée, elle appela d'une voix tremblante.

La comtesse de Sauve et Micheline parurent bientôt.

En apercevant le gentilhomme, inerte dans le fauteuil, elles s'empresèrent autour de lui, s'efforçant de le ranimer.

En même temps, Madeleine de Sauve interrogeait avidement sa cousine.

— Hélas ! répondit hypocritement celle-ci, en montrant la lettre de l'avoué, cette malheureuse nouvelle l'a terrassé !

Micheline s'empara de la lettre, la lut très attentivement.

Et sa physionomie, fort expressive, dut exprimer certains soupçons concernant la baronne, car celle-ci lui lança un mauvais regard, signifiant qu'elle devinait aussi son arrière-pensée et son hostilité secrète.

Pendant l'astucieuse comédienne continuant à jouer le rôle qu'elle s'était assigné, dit doucement.

— Le docteur Delmouy recommande, pour le marquis, une cure d'isolement. Il faudrait décider notre malade à un repos absolu.

En même temps elle s'empressait auprès du malheureux gentilhomme qui, revenu à lui, mais profondément atteint par ce qui lui arrivait, demeurait encore atterré, le regard perdu dans le vague sans aucune expression.

Micheline tressaillit, elle eut peur !

Était-il possible que l'intelligence si lucide du marquis sombrât tout à coup ?... Elle se promit d'observer de très près son grand ami...

Durant que l'implacable baronne poursuivait ainsi l'exécution de ses plans criminels, Mauglas, Simone et Guynot continuaient à vivre sans soucis, de leur existence champêtre.

Les deux hommes travaillaient à l'aise dans les vignes. Simone menait parfois des moutons au pâturage, et se plaisait au milieu de ces doux animaux.

Souvent aussi, elle secondait Mauglas et Guynot dans leurs besognes, elle leur apportait le goûter. Ils s'installaient tous les trois dans un coin ombreux, prenant ensemble leur fru-

gal repas et bavardant en pleine confiance.

Ils étaient heureux simplement, sans autre désir que celui de vivre toujours près les uns des autres, en s'appuyant sur leurs affections mutuelles et profondes. Quels sagesse en cette simplicité!...

Après la scène pénible causée par la lecture de la lettre de l'avoué, M. du Bosc s'était retiré dans sa chambre, il s'y était enfermé.

Jusqu'au soir, il s'était absorbé en de profondes méditations sur les agissements étranges et malfaisants de son abominable nièce, la baronne d'Estaque.

Et, peu à peu, toute la claire lucidité coutumière de son esprit lui était revenue.

Mais, bien qu'il fût secrètement effrayé de la perversité de sa misérable nièce, il ne voulait pas employer contre elle les moyens radicaux, dont il eut usé certainement envers toute autre personne, afin de se soustraire à des desseins infâmes, trop évidents.

C'eût été fort simple, cependant.

Il lui aurait suffi de chasser de sa demeure la misérable femme qui s'y était installée, presque malgré lui, et dont l'ingérence en ses affaires ne reposait sur aucun droit légal.

Mais il se souvenait du serment fait au lit de mort de sa soeur: la malheureuse Mme Dubreuil.

Pour rien au monde, il ne voulait faillir. Le tragique accident dont il avait été la cause lui laissait trop d'incurables remords.

Il considérait comme une sorte d'expiation méritée, de supporter toutes les vilénies que commettait à son égard celle dont il avait tué le père, puis fait mourir la mère, par suite d'une imprudence fatale.

D'autre part, une série de réflexions nouvelles surgissait maintenant en son esprit surexcité.

Il voulait voir jusqu'où pourraient aller la fourberie, l'ambition et la cupidité de sa nièce, dont le masque joli dissimulait tant d'infamie secrète, tant de déloyauté criminelle.

Il savait bien, qu'à toute extrémité, il pourrait arrêter, par des mesures décisives, les ténébreuses menées de cette damnée baronne.

Donc, pour l'amener à se démasquer complètement un jour, et se trahir elle-même, il allait, lui aussi, jouer un rôle dont la difficulté, loin de le rebuter, devait au contraire surexciter ses facultés de patience, d'observation et de finesse.

Et ce rôle il ne le révélerait à personne, afin de n'avoir point à craindre d'affectueuses oppositions, ou d'imprudentes révélations.

Puisque sa misérable nièce entamait avec lui une lutte de ruse, de combinaisons ténébreuses et d'audace, il l'acceptait résolument à présent.

Quand il jugerait la coupe d'amertume suffisamment pleine, il la briserait, d'un seul et terrible coup!

Il choisirait l'heure d'un châtiment qui dès maintenant, et malgré le respect de son serment, lui paraissait devoir atteindre, inéluctablement, la créature mauvaise qui convoitait si âprement sa fortune, en dépit de toutes les bontés qu'il avait eues pour elle.

Cette résolution fermement arrêtée, le vieux gentilhomme s'occupait, dès le lendemain, de savoir à quoi s'en tenir, exactement, sur la portée de certaines mesures vexatoires dont il était déjà victime.

Après son déjeuner, il se rendit dans sa bibliothèque, y choisit un ex-

emblaire du Code civil, puis s'installant à son bureau, il commença de lire avec une extrême attention, différents articles traitant de l'interdiction.

Ensuite, il consulta ceux qui régissaient la matière intitulée : Internement.

Parfois un sourire fin, empreint de pitoyable ironie, passait, fugace, sur sa physionomie, ses yeux flambaient de malice dissimulée.

Il s'arrêta plus longtemps sur certaines particularités, notamment celle-ci, en substance :

“Pour provoquer l'internement d'une personne atteinte d'aliénation mentale, un simple rapport de médecin peut suffire.”

—Ah! ceci doit me concerner, murmura-t-il. Cette vipère (il qualifiait ainsi sa misérable nièce) a dû certainement penser à cette éventualité. Eh bien, je verrai, j'irai jusqu'au bout!...

Certes, maintenant mon existence va devenir mouvementée, mais intéressante au plus haut point.

Comme il pensait ainsi, la baronne d'Estaque pénétra dans la pièce, presque sans bruit, glissant sur les tapis, de son allure féline habituelle.

Bien qu'elle touchât maintenant à la quarantaine, les années semblaient avoir peu de prise sur elle. Son masque joli se marquait à peine; l'éclat magnétique de son regard demeurait aussi intense, aussi jeune, pourrait-on dire.

Son corps, bien fait, restait mince et souple.

En la voyant entrer et le saluer avec une apparence de respect, le marquis ne s'émut point.

Il se contenta de fermer tranquillement son livre, attendant l'attaque

prévue. Tassé dans son fauteuil, il affectait l'indifférence la plus complète.

Un peu déroutée, d'abord, par cette attitude calme, en dépit de toute son audace, Lucie d'Estaque comprit, ou devina plutôt, que toutes ses tentatives morales pourraient demeurer inutiles, ce jour-là.

Elle vit son oncle se lever, sans paraître se soucier de sa présence, puis mettre son livre sous son bras et sortir enfin, d'un pas mesuré, comme un homme en pleine possession de soi-même.

—Il sera dur à abattre!... songea-t-elle.

Demeurée seule, elle réfléchit longuement aux multiples difficultés d'exécution de son plan.

Mais elle dut interrompre ses réflexions, en voyant entrer la comtesse de Sauve.

Celle-ci, frappée de la physionomie tendue de sa cousine, ne put se retenir de la questionner.

—Vous avez l'air très préoccupée, Lucie, qu'arrive-t-il encore?

—Des choses graves... très graves.

Ainsi que je l'ai dit à Micheline, hier, le docteur Delmouy conclut à la nécessité d'une cure d'isolement pour le marquis. Mais le difficile est de décider notre bon oncle à l'acceptation d'une telle mesure.

—En effet.

—Qui sait même si, plus tard, nous ne serons pas obligées de recourir à l'internement?

Mme de Sauve ne put retenir un haut-le-corps de stupéfaction douloureuse.

—Oh! s'écria-t-elle, ceci serait odieux et cruel!

—Mais peut-être inévitable, répartit sèchement la baronne en sortant impassible et hautaine.

Cette réponse implacable atterra Madeleine de Sauve.

Une profonde tristesse l'envahit. C'était une excellente femme, et son affection pour son oncle était presque filiale.

Cependant la baronne d'Estaque réfléchit de nouveau, durant deux ou trois jours, à l'exécution difficile de ses infâmes combinaisons.

Et le résultat de ses longues réflexions fut une sorte de recul momentané.

Faire interner le marquis dans un établissement spécial lui apparut comme à peu près impossible, contrairement à ses prévisions premières.

Elle eut peur de se heurter à des obstacles imprévues, aux légitimes récriminations de l'entourage du gentilhomme.

Elle risquerait gros, peut-être, en voulant, du premier coup, aborder de front ces obstacles moraux.

Elle résolut donc de s'en tenir à l'isolement préconisé par le docteur Delmouy. Ce serait une sorte d'acheminement progressif vers de plus rigoureuses mesures.

—La ferme des Ruines?... murmura-t-elle. C'est peut-être ce qu'il nous faut?

Peut-être espérait-elle, par une série de contrariétés répétées et de vexations, arriver à provoquer chez son oncle de véritables perturbations mentales. Ceci, plus tard, faciliterait singulièrement son odieuse besogne.

Pour le moment, il lui suffirait de trouver une retraite dans laquelle le gentilhomme serait vraiment isolé, loin de toutes ses affections, de toutes ses habitudes de confort.

Accompagnée de son frère, Henri Dubreuil, elle courut les routes, en

auto, ayant toujours en vue l'ancienne ferme des Ruines, située dans les bois, assez loin de la ville et de tous les hameaux environnants.

Avant d'y arriver, elle aperçut les bâtiments de la ferme des Bruyères. Désireuse d'y recueillir quelques renseignements, elle fit arrêter sa voiture à l'entrée de la cour, tout près d'une batteuse en plein travail.

Dans cette ferme, Mauglas, Guynot et Simone étaient employés, les deux premiers comme tâcherons, la jeune fille en qualité de servante.

Cette dernière, attirée par le bruit particulier de l'automobile, parut à la porte, regarda curieusement les deux touristes durant un instant, puis s'en fut reprendre une besogne commencée.

La baronne d'Estaque, à peine entrée venait de remarquer de son oeil fureteur la belle servante.

D'un geste et d'un mot, elle la désigna de suite à l'attention de son frère:

—Regarde, dit-elle, cette jolie fille!

—Oui, pas mal, repartit le jeune homme en s'approchant.

Puis il fit à Simone un banal compliment dont elle sourit, amusée.

En cet instant, son peigne tomba, ses beaux cheveux blonds roulés en simple chignon se dénouèrent, ruissellèrent en cascades soyeuses sur ses épaules et sur ses bras presque nus.

D'un geste gracieux, elle leva les mains, afin de se recoiffer prestement.

Ce mouvement découvrit presque entièrement son bras rond et blanc, dont l'épiderme fin et satiné eut fait honneur à la plus élégante, à la plus raffinée des coquettes.

Soudain il tressaillit en apercevant sur ce bras, d'un si merveilleux modelé, une sorte de cachet imprimé dans la peau.

La baronne d'Estaque, dont le regard pénétrant suivait avec attention cette courte scène, avait saisi tout de suite l'impression bizarre ressentie par son frère.

Elle parut à son tour frappée d'étonnement, considéra curieusement les traits de Simone.

Et se penchant à l'oreille de son frère, elle lui glissa dans un souffle :

—C'est étrange, Henri. Regardez bien cette servante. Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble extraordinairement à la comtesse de Sauve?... Avec pas mal d'années en moins, naturellement.

—En effet, ce sont les mêmes traits, les mêmes yeux, approuva le jeune homme, un peu troublé par cette constatation.

Mais son attention fut à ce moment détournée par l'apparition de la fermière qui s'informait avec une déférence respectueuse auprès de la baronne.

Celle-ci, plus impressionnée qu'elle ne voulait le laisser paraître, par ce qu'elle venait de découvrir, interrogea de suite la fermière sur la personnalité de sa jolie servante.

—Ma foi, madame la comtesse, répondit simplement la paysanne, je ne peux point vous en dire bien long sur son compte. C'est une pauvre fille errante. Je ne la connais ni d'Eve ni d'Adam; elle est venue chez nous, avec deux pauvres gars, pour être employés tous les trois à la moisson, et après aux vendanges.

—Comment se nomme-t-elle?

—Simone, à ce qu'elle prétend.

Ce nom provoqua chez la baronne un sursaut de surprise intense.

—Simone? répéta-t-elle, songeuse.

Cependant elle se ressaisit très vite.

—Joli prénom, fit-elle. Et son nom de famille?

—Je crois bien qu'elle n'en a point.

—Ah!... Eh bien, dites-moi, ma brave femme, je voudrais bien vous entretenir en particulier de cette fille?

—C'est ben facile, madame la baronne. Entrez donc à la maison. C'est point luxueux comme chez vous, mais c'est propre!

Les deux femmes pénétrèrent aussitôt dans la grande salle de la ferme, fort bien tenue d'ailleurs, en laissant Henri Dubreuil et Simone seuls en présence.

Une conversation plaisante s'établit entre la servante et le jeune homme.

—Voudriez-vous venir chez ma soeur? proposa hardiment Henri Dubreuil, ne trouvant pas d'autre entrée en matière. Vous y seriez très bien, je vous assure. Le travail y serait beaucoup moins dur que dans cette ferme. Vous n'êtes pas faite pour ces grosses besognes.

Et comme Simone ne répondait pas de suite, un peu interloqué de cette proposition, il ajouta :

—Et puis, je pourrais vous y voir souvent.

—Ça vous ferait donc plaisir?

—Oui, beaucoup!

—Vraiment! Pourquoi donc?

—Parce que vous êtes charmante, et vraiment trop jolie, je vous le répète, pour rester dans une ferme. Vous pourriez devenir femme de chambre.

—Vous êtes bien aimable, monsieur, repartit Simone, en riant de cette nouvelle proposition galante et insidieuse, mais je ne suis ni libre ni seule.

—Ah!

—Je suis très sincèrement attachée aux deux braves compagnons avec qui je suis venue ici. Je ne puis ni ne veux

les quitter; nous vivons ensemble depuis si longtemps!

—Tiens, tiens?...

—Or, vous ne pourriez pas nous engager tous les trois, n'est-ce pas?

—Ça serait difficile, je l'avoue... Mais c'est grand dommage, vous êtes si gentille!

Tout en parlant, le jeune homme s'enhardissait de plus en plus. Il venait de porter doucement la main sur la tête de Simone.

—Vos beaux cheveux sont un peu dérangés, fit-il, tout en caressant la soyeuse toison blonde.

A ce moment précis, Guynot parut dans la cour. La vue de ce jeune fat élégant, lutinant Simone, le révolta tout aussitôt.

—Eh dites donc, mon garçon, lança-t-il d'une voix rude, qu'est-ce qui vous prend?

En même temps il saisit violemment Henri Dubreuil par le bras, l'obligeant à reculer.

Pendant ce temps, à l'intérieur de la ferme, un entretien à voix contenues se poursuivait entre la baronne d'Estaque et la fermière.

—Oui, je serais très désireuse d'avoir cette fille, à mon service, affirmait la baronne. Si vous consentiez à me la laisser emmener, dès aujourd'hui, je vous indemniserai volontiers des petits inconvénients qui pourraient en résulter pour votre travail.

—Ouais! répliqua la paysanne madrée, c'est bientôt dit, ces choses-là.

En soi, la brave femme devinait sans peine que son interlocutrice devait avoir un intérêt pressant et particulier à lui enlever cette servante.

—Vous savez, madame, reprit-elle d'un ton doucereux, c'est une fille travailleuse, honnête, dont je n'ai point à me plaindre. Elle me rend beaucoup

de services, en vérité... Je me suis habituée à elle et, dame, si vous me l'enlevez ça me causera tout de même bien de l'embarras.

—A combien estimez-vous ces embarras?

—Je ne sais point, ma bonne dame. Peut-être ben que je serai des semaines et des mois sans en retrouver une pareille!... Les bonnes servantes ne courent point les routes!

—Voulez-vous cent francs?

—Oh! dame, non; c'est pas suffisant, rétorqua la paysanne dont les petits yeux brillèrent pourtant d'une ardente convoitise.

—Cent cinquante! J'irai jusque-là.

—Non, non, c'est point payé pour une fille comme celle-ci.

—Eh bien, mettons deux cents?... Ça vous va-t-il?

—Ben, on va voir ça... Vous comprenez bien, madame la baronne, nous causons là entre nous, n'est-ce pas? Mais il faut tout de même savoir si la Simone consentirait à s'en aller avec vous? Je peux pas vous la vendre; j'en ai point le droit, vous comprenez ben.

—C'est juste, mais je lui ferai des offres tellement séduisantes. Elle les acceptera, vous verrez.

—Je veux ben vous croire. Et même je peux ben vous dire que je vous aiderai à l'emmener, puisque nous sommes d'accord, nous deux.

—Eh bien, allons la trouver, décida la baronne en se levant.

—Attendez, répliqua la fermière un peu gênée, mais sans quitter sa chaise.

—Alors, reprit-elle, c'est donnant donnant, pas vrai?

La baronne comprit sans peine l'invité si peu déguisée.

Elle sortit d'un mignon portefeuille deux billets de banque, les glissa sous le nez de la paysanne.

Celle-ci, d'un geste avide, agrippa les précieuses coupures, puis les fit disparaître rapidement dans ses poches.

Ensuite elle se leva, en disant d'un accent pénétré :

—Grand merci, madame la baronne, vous êtes généreuse. Allons voir la fille, à c't'heure!

Elles sortirent ensemble.

Or, tandis que se concluait ce marché honteux, Guynot et Henri Dubreuil continuaient à se disputer violemment.

En vain, ce dernier, effrayé de l'attitude de son interlocuteur, et redoutant de se colleter avec lui, s'efforçait-il de produire des arguments apaisants.

Guynot ne voulait rien entendre. Il ne décolérait pas et continuait de menacer l'imprudent touriste, beaucoup trop galant à son gré.

La fermière survenant avec la baronne crut trouver dans cette altercation, un excellent prétexte de se défaire de Simone, en renvoyant Guynot.

Son calcul était plutôt simpliste :

Simone, alors sans place, accepterait sans nul doute, et avec empressement, les offres de la baronne.

Ainsi elle aurait honnêtement gagné les deux précieux billets que la grande dame venait de lui remettre.

—Vous, dit-elle, en s'adressant à Guynot d'un ton sévère, vous êtes un mauvais coucheur ! Et vous n'êtes point poli, par-dessus le marché ! Je peux pas vous garder plus longtemps ici, à cause des scandales... Faut déguerpir, mon garçon; je vas vous régler votre compte.

En même temps Henri Dubreuil demandait à Simone :

—C'est donc votre amoureux qu'il vous défend ainsi?

Guynot avait entendu.

—Je ne suis pas son amoureux, répliqua-t-il gravement. Je suis son père adoptif, et je la défends comme ma fille.

A ce moment précis, Mauglas pénétrait dans la cour de la ferme. Il entendit les dernières paroles jetées par la fermière d'un ton acerbe, puis la réplique de Guynot.

D'un bond, il s'approcha :

—Oui, affirma-t-il, nous sommes ses pères ! Et puis, dites donc, vous, la patronne, clama-t-elle ensuite, en s'adressant à la fermière, tâchez d'être polie à votre tour, hein ? Nous ne sommes pas mariés ensemble, la vieille. Et quant à nous renvoyer, vous n'aurez pas ce plaisir-là. D'abord, sachez que lorsqu'on chasse l'un de nous, on nous chasse tous les trois ! Je venais justement vous dire que nous allions partir.

—Comment, vous aussi ? s'exclama la paysanne, stupéfaite de cette solution inattendue.

De son côté, la baronne parut un peu dépitée.

—Oui, on vous plaque, répartit insolemment Mauglas, dont la colère s'allumait. J'en ai assez de votre boîte !... Et mon ami Guynot aussi... Et Simone encore plus.

Puis il se retourna vers Simone, stupéfaite de ce qu'elle entendait. Plus doucement il ajouta :

—Va, mon enfant, fais ton petit paquet. Dans cinq minutes nous aurons quitté cette mauvaise maison !...

Et, très digne, il s'éloigna sans ajouter autre chose, suivi de Guynot et de Simone qui ne comprenaient pas très bien, mais s'en rapportaient à la sagesse de leur aîné.

La baronne, Henri Dubreuil et la fermière demeurèrent un moment interdits et confus.

Ils ne s'attendaient certes pas à un pareil dénouement.

La fermière en eût pleuré de regrets.

Allait-elle se voir contrainte de rendre les deux cents francs à son élégante visiteuse? Q'eût été bien dur pour son âme cupide.

Elle eut l'habile prudence de n'en point souffler mot.

Et la baronne d'Estaque, profondément troublée, et surtout vexée, ne pensa point, sur-le-champ, à lui réclamer le prix du marché, si promptement annulé par les circonstances.

Elle se dirigea rapidement vers son auto, suivie de près par son frère, dont l'attitude révélait aussi la confusion et l'embarras.

Tous deux remontèrent en voiture, sans parler.

Cependant, avant de quitter la ferme, la baronne inspecta les environs d'un oeil scrutateur, espérant sans doute apercevoir Simone et ses compagnons.

Une arrière-pensée venait de surgir, tout à coup, en son esprit subtil: Peut-être pourrait-elle, malgré l'incident, entrer en pourparlers avec les trois amis, puis obtenir l'assentiment de Simone à entrer à son service?...

Certes, elle n'avait pu reconnaître expressément la jeune fille.

Mais le prénom de celle-ci, sa ressemblance extraordinaire avec la comtesse de Sauve lui donnaient beaucoup à penser.

Une sorte de pressentiment secret l'avertissait qu'elle tenait une piste précieuse. Elle aurait donné gros pour qu'il lui fût permis de la suivre. Que

signifiait cette empreinte bizarre sur le bras de la servante?...

Mais elle ne vit personne, et dut se résigner à partir.

Pendant ce temps, le docteur Delmouy, enfermé dans son cabinet de travail, achevait d'écrire une lettre dont la rédaction, à en juger par la physionomie contractée de l'écrivain, devait être plutôt difficile.

Cette lettre, adressée au docteur Glaizoat, formulait entre autres choses cette appréciation risquée:

"C'est en toute conviction, vous le savez, mon cher collègue, que j'ai certifié la folie du marquis du Bosc."

Après avoir laborieusement libellé cette phrase mensongère, dont l'importance pouvait devenir terrible par ses conséquences futures, le praticien s'interrompt.

Bien qu'il éprouvât pour le marquis une véritable rancune tenace, depuis certaines paroles regrettables prononcées par le gentilhomme il hésitait à se venger aussi cruellement.

Au fond, le docteur était encore un honnête homme. Sa conscience troublée se révoltait à l'idée de commettre une véritable lâcheté, un abus scientifique des plus graves.

Et puis, il faut bien dire aussi que le praticien n'était pas sans nourrir certaines appréhensions justifiées, sur les suites possibles de cette lâcheté si, comme il le prévoyait trop facilement, elle devait provoquer des mesures de coercition contre l'infortuné marquis.

Certainement le gentilhomme se défendrait énergiquement. Il n'accepterait pas un internement absolu. Et son entourage le seconderait, sans doute, dans cette résistance. Il pourrait s'ouvrir une enquête sévère. On recueillerait des témoignages qui,

tous, ne seraient pas en faveur des deux médecins impliqués dans l'affaire.

Et si l'on parvenait à faire établir sans conteste, que lui, Delmouy, avait exercé bassement une vengeance, ou agi dans un but de lucre, en secondant les desseins secrets de la baronne d'Estaque, il pourrait lui en cuire?... Il risquerait, le cas échéant, sa réputation, sa situation même.

—Non, non, décidément, c'est impossible! maugréa-t-il. Il n'existe aucune preuve décisive. Je ne peux pas me compromettre à ce point!

Et d'un geste nerveux, il saisit la lettre commencée, la déchira en morceaux, et la jeta au panier.

Pendant ce temps, l'auto de l'infamale baronne roulait doucement sur la route, sans que Simone et ses compagnons fussent en vue.

En effet, après l'altercation qui venait de provoquer leur départ de la ferme, les deux hommes étaient allés attendre Simone derrière les bâtiments, assez loin de la porte d'entrée pour n'être pas aperçus.

Simone les rejoignit bientôt. Tous trois, courageusement, s'engagèrent sur la grande route, munis de leurs légers bagages.

Où allaient-ils échouer maintenant?... Où le hasard, ce maître incontesté, allait-il conduire leurs pas errants?...

VI

L'hérissé

La baronne d'Estaque, par des démarches répétées, à Grenoble (démarches habilement secondées, d'ailleurs, par les soins de son avoué, assisté d'un avocat grassement payé),

avait enfin réussi à faire prononcer l'interdiction du marquis, pour cause de faiblesse d'esprit.

Celui-ci, fidèle au plan qu'il s'était tracé, affectait de vouloir se débattre contre les machinations de sa terrible nièce.

En réalité, il en acceptait momentanément les conséquences.

Mais jusqu'où l'astucieuse femme le poursuivrait-elle pour satisfaire son insatiable cupidité et son ambition?...

Oserait-elle aller jusqu'à vouloir provoquer un jour son internement?

Il l'en croyait fort capable et se tenait secrètement sur la défensive, sans rien laisser paraître, pourtant, de ses conceptions intimes.

Ce jour-là, il se tenait assis dans la salle des gardes, entre la comtesse de Sauve, absorbée dans la lecture d'un roman fort attrayant, et Micheline d'Avor, très attentive à poursuivre un charmant travail de broderie.

La baronne, placée à quelque distance, considérait Micheline avec une attention particulière, s'efforçant de deviner les arrière-pensées de la jeune fille. Elle pressentait d'instinct son hostilité.

Bientôt Micheline se leva, sortit sans mot dire.

La baronne, de plus en plus intriguée, interpella le marquis:

—Eh bien, mon oncle, avez-vous toujours l'intention de vous rendre à Paris?

—Je ne sais pas, je verrai, répartit évāsivement le gentilhomme.

—Vous auriez tort; ce voyage vous fatiguerait beaucoup. Il vous faut du repos. Et rien ne pourrait mieux calmer vos nerfs surmenés qu'une cure de tranquillité absolue, d'isolement même, au domaine des Ruines.

—Peut-être... c'est possible.

Le marquis n'en dit pas davantage. Il parut vouloir s'absorber dans ses réflexions.

Mme d'Estaque, gênée par cette attitude, trop calme à son gré pour être sincère, se retira sans insister.

Elle allait se rendre chez le docteur Delmouy, pénétrée de la nécessité de conférer avec lui sur de nouvelles dispositions à prendre.

M. du Bosc, demeuré seul avec sa nièce, Madeleine de Sauve, émit tout à coup cette pensée :

—Seuls, les grands aliénistes de Paris pourraient faire annuler le dangereux rapport de Delmouy.

“C'est un tissu de mensonges, plutôt stupides! Et, vraiment, il a fallu que le tribunal poussât la crédulité jusqu'à l'inconscience, pour conclure dans le sens de l'affirmative.

“D'autre part, je suis bien convaincu que ma chère et cruelle nièce a fait jouer de hautes influences pour obtenir ce honteux succès. Mais je ne supporterai pas qu'elle poussât plus loin l'imprudence.”

—Mon bon oncle, émit Mme de Sauve, ne vous alarmez pas outre mesure, je vous en conjure? Ces tracasseries ne peuvent durer bien longtemps encore. Défendez-vous énergiquement contre cette damnée Lucie. Pourquoi supportez-vous ici sa présence continue, son inexplicable ingérence dans vos affaires personnelles?

—Eh! pardieu! parce que... parce que j'ai prononcé jadis un serment imbécile!... J'ai engagé sottement ma parole d'honneur. Or, je dois la respecter, quoi qu'il m'en coûte. Et dire, poursuivit le marquis avec amertume, que cette vilaine créature, ce démon, m'a mis à elle seule dans cette fâcheuse situation!

Puis il se leva tout à coup, se mit à marcher avec agitation.

—Comment sortir de là?... En sortir sans causer un scandale énorme, sans poursuivre cette malheureuse devant la justice?...

Au moment où M. du Bosc jetait cette interrogation, qu'il ne pouvait résoudre utilement, puisqu'il ne voulait exercer encore aucunes représailles, si justifiées qu'elles fussent, Micheline reparut.

Elle joignit aussitôt ses instances respectueuses et ses témoignages d'affection à ceux de la comtesse de Sauve.

Mais le gentilhomme parut insensible, pour le moment, à ces démonstrations. Il sortit en coup de vent, laissant les deux femmes véritablement interdites.

—Il est vraiment troublé, remarqua Mme de Sauve.

—Et surtout très énervé, appuya Micheline. Mais cela s'apaiserait certainement, si Mme d'Estaque ne le tourmentait pas à plaisir... Cette femme est cruelle!

Or, au moment où Micheline d'Avor émettait cette opinion simpliste, mais juste, la cupide baronne songeait justement à exécuter son dessein d'arracher définitivement le marquis à son milieu familial et à ses affections.

Elle venait de monter dans une petite charrette anglaise. Son frère, Henri Dubreuil, complètement gagné à sa misérable cause, par l'étrange influence hypnotique qu'elle exerçait sur son faible esprit devait la rejoindre bientôt.

Elle se rendit tout droit chez le docteur Delmouy, dont l'attitude plutôt gênée la frappa, dès l'abord.

—Mon cher docteur, lui dit-elle, je vais aller visiter aujourd'hui même le domaine des Ruines, où doit s'édifier le sanatorium projeté par vous. Ne pensez-vous pas que ce serait un excellent lieu de repos pour le marquis?

—Evidemment, acquiesça le praticien, sans rien ajouter de compromettant.

Au même instant, un domestique vint prévenir la baronne que M. Henri Dubreuil l'attendait.

Le docteur, intérieurement satisfait de cette prompte diversion, s'empres- sa de reconduire l'astucieuse femme.

Celle-ci reprit place dans sa voiture, aux côtés de son frère. Puis le cheval partit au trot, guidé par la main ferme d'un domestique qui, maintenant, accompagnait partout la baronne. Ce domestique, nommé Mélique, était un homme sans scrupules, prêt à toutes les complicités, pourvu qu'il réalisât son rêve de posséder un jour une forte somme.

Après une course assez longue, la charrette atteignit les "Ruines".

La baronne renvoya de suite Mélique et le véhicule. Et, suivie de son frère, elle commença d'explorer ce lieu devenu très sauvage, depuis qu'un incendie avait anéanti—il y avait 20 ans de cela—les bâtiments d'exploitation qui s'y dressaient jadis, à côté d'un vieux donjon dont les vestiges étaient encore remarquables.

Or, à peu de distance de là, un des plus dangereux braconniers de la région, affublé du surnom caractéristique: l'Hérissé, fouillait les buissons, son fusil sous le bras. C'était une sorte de brute sauvage, capable de tout, pourvu qu'il fût bien payé.

Il aperçut bientôt la baronne et son frère. Sur un signe autoritaire de l'ambitieuse femme, il se leva.

Un cours d'eau torrentueux lui barrait la route, traversée par une passerelle en planches.

L'Hérissé s'y engagea, mais le bois, pourri sans doute par le temps, céda tout à coup sous son poids. L'homme tomba dans le torrent et prit un bain forcé, sans grand émoi, d'ailleurs.

Il arriva ruisselant d'eau près la baronne et d'Henri Dubreuil, en maugréant de grossières paroles de mécontentement.

Mme d'Estaque, sans écouter ses doléances, l'interrogea tout bas sur une mission particulière, dont elle l'avait secrètement chargé. Il s'agissait de retrouver la piste de Simone et de ses deux amis, devenus introuvables depuis leur départ de la ferme des Bruyères.

—Eh ben, oui, je crois les avoir aperçus, répondit le braconnier. Pour moi, la fille que vous cherchez et ses deux compagnons sont restés dans le pays.

"Mais ce sont des roublards; je n'ai pu découvrir leur terrier."

L'Hérissé ne savait pas si bien dire.

En effet, Mauglas, Simone et Guynot s'étaient installés secrètement, en attendant mieux, dans un souterrain du vieux donjon. Ils y vivaient tant bien que mal, du produit de leur pêche ou de la chasse au collet, et des quelques économies amassées durant leur séjour aux Bruyères.

En cet instant même, Simone et Guynot, occupés dans le bois, venaient de s'immobiliser soudain, au bruit des voix entendues.

Dissimulés derrière des buissons, ils assistaient stupéfaits à l'entretien de la baronne et de son frère avec le misérable braconnier dont ils avaient entendu parler, déjà, comme d'un mauvais sujet assez dangereux.

La baronne semblait liée à ce louche personnage: elle lui donnait des ordres. Il y avait là de quoi surprendre et intéresser les braves compagnons.

Guynot, désireux de mieux entendre, voulut se rapprocher. Il fit malheureusement un mouvement imprudent.

Mme d'Estaque tressaillit vivement à ce bruit inusité. Mais, sans rien révéler de son émoi, elle entraîna plus loin son frère et l'Hérissé.

Elle descendit vers le cours d'eau, prête à le traverser.

Le braconnier la retint vivement par le bras:

—Non, non, fit-il vivement, ne passez pas là; cette passerelle s'est rompue sous moi tout à l'heure. Vous voyez que je suis trempé comme un canard!

La baronne recula, légèrement apeurée.

L'Hérissé, d'un geste, lui indiquait un autre passage.

A ce moment, Mauglas venait de rejoindre Simone et Guynot.

Mis rapidement au courant de la singulière aventure, il ordonna tout bas:

—Suis-les de près, Guynot. Il faut absolument savoir ce qu'ils vont dire.

Guynot se glissa sans bruit, comme une couleuvre, dans l'enchevêtrement des taillis et des buissons.

La baronne s'était arrêtée. Elle continuait à sonder pour ainsi dire, par d'insidieuses questions, l'esprit et les dispositions du terrible braconnier.

Elle avait momentanément éloigné son frère. Et l'Hérissé lui expliquait que les bords escarpés du ruisseau étaient en réalité fort dangereux, coupés de fondrières, couverts de brous-

sailles et, le plus souvent, absolument déserts.

Mme d'Estaque parut frappée de ces détails.

Une pensée infernale jaillit tout à coup en son esprit ténébreux.

—L'Hérissé, dit-elle à l'oreille du braconnier, si vous trouviez le moyen de faire habilement passer le marquis sur cette passerelle, vous seriez largement récompensé.

La physionomie du malfaiteur s'illumina d'une expression d'ardente convoitise.

Ses yeux de braise se rivèrent ardents sur ceux de la baronne. Elle soutint ce regard expressif sans broncher.

Les deux misérables s'étaient vite compris...

En quelques mots, prononcés à voix basse, la terrible femme compléta sa pensée criminelle.

Puis, comme son frère venait de les rejoindre, elle entraîna plus loin son nouveau complice, tout en continuant à voix basse ses mystérieuses explications.

Guynot, frappé de stupeur et d'indignation, n'eut aucune peine à deviner qu'il venait de se tramer en cet entretien de sombres projets.

Il en eût été plus certain encore s'il avait pu entendre la baronne murmurer:

—Après tout si le marquis disparaissait, je saurais bien faire disparaître aussi le testament!... Quant aux autres héritiers, eh bien, je... je m'arrangerais!...

Mais Guynot en savait assez. Il rejoignit en toute hâte Mauglas et Simone.

—Eh bien, mon fils, que se passe-t-il? interrogea le vieil artiste, un peu anxieux à l'avance de ce qu'il allait apprendre.

—Des choses très graves, mon vieux. Un attentat, un crime, peut-être, sera sûrement commis ici bientôt. Il faudrait empêcher ça, si nous le pouvons.

—Un crime? répéta Simone épouvantée.

—Oui, un guet-apens odieux.

—Contre qui?

—Ah! voilà, je ne sais pas encore.

—Dis-nous tout ce que tu as entendu? demanda Mauglas d'un accent impérieux.

Guynot s'empressa de révéler, non seulement ce qu'il venait d'entendre, mais aussi ce qu'il avait cru deviner, aux expressions et aux gestes très significatifs de ceux qu'il venait d'épier.

—C'est bien, fit Mauglas d'un ton résolu, nous allons prendre des mesures pour jouer le rôle de la Providence.

Mais après cela, il faudra sans doute déguerpir; la place ne serait plus assez sûre pour nous.

Hélas! mes enfants, finie la bonne vie de Robinson!...

Nous irons traîner nos guêtres ailleurs.

—Nous étions si tranquilles ici, soupira Guynot, si heureux, si libres! De vrais propres, quoi!... Et sans contributions!

—Oui, approuva Simone, c'était l'existence rêvée, sans tracas, sans soucis.

Puis d'une voix douce et prenante, un peu attendrie par des regrets anticipés, elle évoqua les belles journées de flâneries au soleil, les heures délicieuses où elle regardait Guynot, plongé jusqu'aux genoux dans l'eau d'un torrent pêcher des truites au trident.

D'autres fois, sur une herbe épaisse, Mauglas lui donnait d'élémentaires leçons de danse, corrigées, d'ail-

leurs, par Guynot qui s'y entendait fort bien.

Tout cela, sans contrainte, en pleine liberté d'allures; au sein d'une nature pittoresque et jolie, où ils régnaient en maîtres.

Ah! comme c'était simple et charmant!...

—Trop pour durer longtemps, soupira Simone.

—Oui, approuva Mauglas, déclamant d'un air sombre:

*La roche Tarpéienne est près du Capitot !...
Le malheur est près de la joie!...*

—C'est la guigne, quoi! conclut Guynot.

Nous redeviendrons des chemineaux, en attendant que la "Fortune", cette capricieuse, nous fasse signe.

Ah! malheur! on n'est jamais sûr de rien dans cette satanée vie!

—Qui sait où nous serons demain?

VII

Des vagabonds protègent un marquis

Cependant, la baronne venait de rentrer au château du Bosc et d'y retrouver le marquis.

Après une courte conversation amicale, en apparence, elle lui posa tout à coup cette question insidieuse:

—Eh bien, mon oncle, êtes-vous enfin revenu de vos préventions? Puis-je faire remettre en état le domaine des Ruines?

—Je verrai, j'y penserai, répartit le gentilhomme en considérant finement sa nièce, sous ses paupières mi-closes.

En soi, il pensa tout aussitôt:

—Elle tient ferme à son idée. Sans aucun doute, ce démon a manigancé quelque nouvelle combinaison scélérate...

“C'est bien, j'ouvrirai l'oeil... Décidément, cette lutte m'amuse ! On s'habitue à tout et j'y prends goût...”

Puis il sortit, l'air indifférent, laissant la baronne véritablement interdite de son calme imperturbable.

Trois quarts d'heure plus tard, et comme la nuit venait, le marquis s'esquiva subrepticement du château, par la porte basse du parc, et se dirigeait d'un bon pas vers les “Ruines”.

Il voulait juger par lui-même de l'état exact de cette retraite, si obstinément préconisée par l'astucieuse baronne.

Parvenu dans les fourrés, il s'avança prudemment, scrutant avec une extrême attention le terrain et les environs immédiats.

Non loin de là, l'Hérissé guettait, accroupi dans les broussailles, son fusil à la main.

Il aperçut bientôt le marquis. Afin de l'attirer de son côté, il tira un coup de fusil en l'air.

La détonation fit sursauter le gentilhomme.

—Oh ! Oh ! s'écria-t-il, un braconnier sur mes terres?...

“Attends un peu, mon ami... A nous deux?...”

Puis il s'élança dans la direction du coup de feu.

Pendant ce temps, l'Hérissé se glissait sans trop de hâte dans les fourrés. Il arriva bientôt près du ruisseau torrentueux, profondément encaissé en cet endroit, et descendit avec précautions la rive très escarpée.

Ensuite, il se baissa vivement, déplaça la mauvaise passerelle en planches qui traversait le cours d'eau et remonta le talus.

Enfin, il tira un second coup de fusil, puis s'éloigna, sans se soucier du

bruit de son passage dans les buissons.

Mais en ce moment même, Guynot et Mauglas épiaient ses moindres mouvements. Ils avaient deviné sa manoeuvre.

Dès que le dangereux braconnier fut hors de vue, Guynot dit rapidement quelques mots à l'oreille de Mauglas, puis s'élança vers le torrent.

Parvenu à l'endroit précis où il fallait descendre pour franchir la passerelle dangereuse, il se jeta contre terre et s'y tint couché, l'oreille au guet.

Le marquis arrivait assez vite, sûrement guidé par le second coup de feu de l'Hérissé.

Il allait s'engager sur la pente fatale, lorsqu'il buta tout à coup contre un corps humain. Il faillit tomber en avant.

Tout d'abord, il apostropha rudement Guynot, qui se relevait en souriant, l'air malicieux.

Le brave garçon, en reconnaissant soudain le gentilhomme qu'il avait vu deux ou trois fois à la ferme des Bruyères, lui déclara :

—Ne vous fâchez pas, monsieur le marquis. Le pont est rompu, j'ai voulu vous empêcher de vous noyer!... Je n'avais guère le choix des moyens, mais l'important est que j'aie réussi.

—Ah ! mon ami, je comprends maintenant. Excusez donc mes reproches ; et veuillez accepter l'expression de ma vive gratitude. Je suis confus d'avoir été si vif.

Et comme Mauglas et Simone venaient de rejoindre Guynot, le châtelain demanda, plus surpris encore :

—Qui sont ceux-là.

—Mes amis, monsieur. Celui-ci : c'est Mauglas, presque mon vieux frère, un vrai homme. Un artiste qui n'a pas eu de chance !

—Elle, c'est Simone, notre fille adoptive à tous deux!

—Simone ! s'écria le marquis en considérant attentivement la jeune fille. Quel âge avez-vous mon enfant, lui demanda-t-il d'un acent teinté d'une secrète émotion.

—Dix-sept ans, monsieur.

—Dix-sept ans!... Hélas, j'ai connu jadis, une Simone qui aurait à peu près votre âge... Elle serait grande aussi, et gentille comme vous; si toutefois elle avait vécu, la pauvre enfant ! Mais, depuis longtemps, tout espoir est perdu!...

—“A quoi bon penser encore à ce chagrin? acheva le gentilhomme, en secouant ses épaules, comme pour se débarrasser d'un fardeau lourd et douloureux.”

Puis, il posa quelques questions à Mauglas, concernant l'existence bizarre des trois compagnons, dans le vieux donjon ruiné.

Vite convaincu qu'il avait affaire à de très braves gens, il conclut:

—C'est bien, mes amis; demeurez ici si vous le voulez, je vous y autorise. Vous m'avez tout à l'heure sauvé la vie, je ne l'oublierai pas, soyez en sûrs.

Continuez à veiller secrètement sur moi; je vous récompenserai largement un jour.

En achevant, le gentilhomme offrit à Mauglas une coupure de cinquante francs.

Et comme le vieil artiste faisait mine de refuser, il insista:

—Pas de flerté, dit-il, c'est un petit acompte sur ce que je vous dois! Puis il s'éloigna très vite, laissant les trois errants se féliciter des conséquences heureuses de leur généreuse intervention.

Guynot considérait la précieuse coupure avec des yeux agrandis de plaisir.

—Tout de même, c'est bath, ces fafiots-là! fit-il. Il y a longtemps que je n'en avais vu de près.

Simone et Mauglas partageaient sa joie.

Désormais, ils pourraient compter sur un protecteur riche, et très probablement assez puissant pour leur créer un jour des situations suffisantes.

Donc, ils n'avaient plus rien à craindre. Ils disparurent dans le vieux donjon, au moment où un homme enveloppé d'une cape, sortait mystérieusement du bois.

C'était le même personnage inconnu qui, douze ans plus tôt, avait sauvé Simone de l'incendie et de sa chute dans le Furon.

La baronne d'Estaque et son frère, Henri Dubreuil, avaient aperçu deux fois déjà, mais de loin, la silhouette fugace de ce personnage énigmatique et se perdaient en conjectures sur sa personnalité. Sans se douter du rôle important qu'il devait jouer en leurs ténébreux desseins, ils l'avaient surnommé plaisamment M. Mystère!

Après que l'inconnu eut disparu dans les taillis, l'Hérissé émergea lentement des buissons. Il examina le terrain autour de lui, le trouva foulé, sourit d'un air entendu, puis ramassa sous ses pieds une canne d'un certain prix et la considéra curieusement.

Sans aucun doute, cet objet devait appartenir au marquis.

Il avait dû lui échapper au moment de sa chute mortelle?

Le braconnier crut trouver, là, une preuve de la sinistre réussite de son stratagème. Un sourire féroce entr'ouvrit ses lèvres lippues.

Il s'éloigna dans la direction du château de Vizille.

La baronne venait d'y rentrer et de retrouver Micheline d'Avor, en compagnie de la comtesse de Sauve.

Mme d'Estaque parut s'étonner de ne point voir là son "bon oncle", comme elle disait hypocritement.

—Nous ne devrions plus le laisser aller seul, déclara-t-elle; c'est imprudent!

—En effet, appuya Madeleine de Sauve, dupe de la sollicitude apparente de sa cousine. Il pourrait être victime d'un accident quelconque.

—Mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé?... s'exclama la baronne, jouant à merveille l'inquiétude affectueuse. J'en serais véritablement désolée!...

Et comme un domestique venait lui dire quelques mots à l'oreille, elle sortit, laissant la comtesse et Micheline de plus en plus anxieuses sur le sort du marquis.

Mme d'Estaque pénétra bientôt dans le large vestibule du château, où l'Hérissé l'attendait un sourire satisfait aux lèvres.

Après s'être assurée, d'un long regard circulaire, qu'aucun domestique ne pouvait l'entendre, la baronne interrogea le braconnier, d'une voix assourdie:

—Et bien, est-ce fait?...

—Madame, répartit l'ignoble personnage, l'affaire est terminée!

En même temps, il lui tendit la canne du marquis, en ajoutant:

—Voilà tout ce qu'il en reste! Peu de chose, comme vous voyez!

La baronne réprima difficilement un sourire de triomphe. Puis elle tira vite de sa poche une bourse, préparée à l'avance, la tendit à l'homme.

Le misérable braconnier l'empocha d'un geste brutal, avide, puis s'en fut vers la porte, sans même saluer.

A ce moment précis, le marquis du Bosc apparut aux regards terrifiés du malfaiteur et de la baronne.

Celle-ci se recula vivement, dans un sursaut de frayeur, tandis que l'Hérissé, stupéfait et l'air stupide, semblait cloué sur place par un invincible crainte.

Le marquis ne parut pas attacher d'importance à ces impressions. Mais brusquement il saisit le fusil du dangereux braconnier, s'assura que l'arme avait servi tout récemment.

—Il sent la poudre, ton flingot, dit-il, affectant un ton de bonhomie malicieuse, tout en scrutant d'un regard aigu la physionomie bouleversée de l'Hérissé.

C'était peut-être toi qui tirais tout à l'heure dans mes bois?... Allons, avoue, brigand?...

En même temps, il tâta le carnier vide du braconnier.

Enfin, il se retourna vers la baronne qui malgré son sang-froid habituel, ne parvenait point à se ressaisir complètement.

—Ah! ah! fit-il d'un ton ironique, malgré votre rabatteur, je crois que, pour cette fois, vous êtes bredouille, ma nièce.

"C'est une chose qui arrive aux meilleurs chasseurs! Le gibier, a parfois du flair; heureusement pour lui."

Puis changeant subitement d'attitude, il chassa rudement l'Hérissé. Le braconnier, surpris et confondu, partit la tête basse, sans oser proférer une seule parole.

Entre le marquis et sa nièce, deux regards expressifs se croisèrent aigus comme des lames d'épées.

L'astucieuse femme se sentait devinée. Cependant elle se ressaisit et soutint avec une audace incroyable l'acuité du regard rivé sur elle.

Elle comprenait pourtant que, maintenant, son oncle était tout à fait averti. La lutte allait devenir plus difficile, plus âpre; plus dangereuse aussi... Mais elle n'était pas femme à reculer...

VIII

Pour aller à Paris

Quelques jours plus tard, la terrible baronne, enfermée dans son boudoir, relisait un court billet, destiné au docteur Delmouy.

Elle venait d'écrire:

"Mon cher Delmouy,

"Je serais très désireuse de vous voir le plus tôt possible.

"Je compte sur vous."

Satisfaite sans doute de ce lachisme peu compromettant, elle sonna, remit la lettre à sa femme de chambre, et partit pour le château de Vizille.

Lorsqu'elle y parvint, le marquis installé dans sa bibliothèque lisait avec une extrême attention un livre de médecine, au chapitre intitulé:

"De la simulation des maladies!"

Il referma bientôt le livre, puis s'absorba dans de laborieuses réflexions. Enfin, il parut avoir pris une décision.

Il allait replacer le bouquin dans la bibliothèque, lorsqu'il perçut tout à coup un bruit léger.

Il se leva sans tourner la tête, ouvrit la fenêtre, tout en glissant pourtant un coup d'oeil prompt derrière lui.

Il aperçut la baronne près de la porte, aux aguets.

Rapidement, alors, il déchira l'une des pages du livre, marquée d'avance et l'enfouit dans sa poche.

Puis, d'un geste brusque, il lança le bouquin par la fenêtre qui donnait sur l'étang.

Cette action, tout à fait imprévue, fit pénétrer rapidement Mme d'Estaque dans la pièce.

Elle regarda son oncle d'un air de défi.

—Je sais ce que vous souhaitez, dit-elle, en essayant de l'intimider par l'acuité de son regard magnétique. Vous ne pouvez pas me tromper.

Vous voudriez aller à Paris; vous cherchez un moyen.

—Peut-être, riposta M. du Bosc, sans se troubler.

—Eh bien, je vous le déclare, il serait très mauvais pour vous de vous rendre dans la capitale. D'ailleurs, je saurai bien vous en empêcher; dans votre intérêt même.

A ce moment, le docteur Delmouy, annoncé, pénétra dans la pièce.

Le marquis lui posa ses deux mains sur les épaules, le regardant droit dans les yeux.

Le praticien parut gêné par cette sorte de brutale inquisition.

—Voyons, lui dit le gentilhomme, vous êtes un honnête homme, Delmouy? Reconnaissez donc que votre rapport sur moi est une erreur?

—Je vous assure, monsieur, de toute ma bonne foi. Je crois avoir agi selon ma conscience et mon savoir; si pénibles que me fussent ces constatations.

Ces paroles amenèrent un sourire de triomphe prématuré sur les lèvres de la baronne. Elle se redressa, hautaine.

Mais le marquis lui réservait une nouvelle surprise; ainsi d'ailleurs qu'au docteur Delmouy.

Il releva soudain sa manche, découvrit son avant-bras au regard, tout de suite effaré, du praticien.

—Regardez, dit-il.

Le médecin, tout en examinant avec une extrême attention, certaines taches rouges, d'un aspect particulier, semblait véritablement effrayé.

Mme d'Estaque, anxieusement intriguée, s'approcha:

—Que voyez-vous donc de si extraordinaire, docteur? demanda-t-elle.

—Madame, ceci est la tache rouge du purpura. Il y a là un symptôme très grave. Mais je ne puis me prononcer seul, le cas est véritablement dangereux.

Puis, se retournant vers le marquis, dont l'étonnement était fort bien joué, bien qu'il fût intérieurement ravi, Delmouy poursuivit:

—Ne tardez pas à faire soigner cela.

Glaizoat eut à s'occuper d'un cas semblable: il connaît le nom d'un spécialiste de Paris. Je vais le prier de venir vous l'indiquer de suite. Il n'y a pas de temps à perdre!

Mme d'Estaque sursauta.

—Aller à Paris! s'écria-t-elle furieuse, mais vous n'y pensez pas, docteur? Mon oncle n'est pas en état de voyager.

—Si madame; et c'est très urgent.

Sur cette déclaration nette, le docteur Delmouy se retira, laissant la baronne tout à fait désappointée.

Que signifiait cet inexplicable changement d'attitude du praticien? Avait-il peur, redoutait-il de trop graves responsabilités? S'était-il entendu secrètement avec le marquis?...

Autant de questions inquiétantes, impossibles à résoudre en ce moment.

Elle s'éloigna songeuse, désorientée.

M. du Bosc, demeuré seul, sourit finement, reprit la page arrachée du livre et lut ceci:

“Comment on put simuler le purpura:

“Le purpura est une éruption d'un type particulier; il peut relever de causes multiples:

“Pour simuler une atteinte de cette grave affection, il faut:

—Ce que j'ai fait, murmura tout bas le marquis d'un accent malicieux. Et comme j'ai réussi, j'ai bien le droit de me féliciter.

Pendant que cette scène se déroulait à l'intérieur du château, Guynot et Simone, fidèles à la promesse faite au châtelain, surveillaient toutes les allées et venues de son entourage, en se livrant aux innocents plaisirs de la pêche, dans l'étang voisin.

Un peu plus loin, Mauglas veillait aussi, tout en raccommoquant un vieux panier.

Lorsque le marquis jeta son livre par la fenêtre, Guynot très surpris s'élança afin de repêcher au plus vite, à l'aide d'une épuisette, l'objet dont il ne soupçonnait pas la nature.

—Un livre! s'écria-t-il, profondément étonné.

En même temps, il se défendait contre Simone, acharnée à saisir le bouquin.

Puis il s'éloigna pour aller montrer sa bizarre trouvaille à Mauglas. Peut-être le vieil artiste aurait-il une idée qui ne lui venait pas?...

Cependant le voyage du marquis à Paris avait été décidé malgré l'opposition de la baronne d'Estaque. Et celle-ci, grâce à la complicité de son

frère Henri Dubreuil, avait réussi à éloigner momentanément du château la comtesse de Sauve et Micheline, afin de leur dissimuler le départ du châtelain.

Désireuse, comme toujours, d'employer des moyens subtils, l'astucieuse femme s'était résolue, non seulement à partir avec son oncle, mais aussi à lui faire prendre un chemin détourné pour se rendre à la gare.

Si étrange que cela lui parût, le gentilhomme avait accepté de traverser l'étang en bateau, afin de rejoindre son auto stationné de l'autre côté.

Mme d'Estaque ne se doutait pas de la surveillance étroite dont elle était l'objet. Mais Guynot, Mauglas et Simone veillaient attentivement sur ses moindres faits et gestes.

Lorsque le marquis, la baronne, le docteur Glaizoat et le domestique chargé de porter les menus bagages parurent au bord de l'étang, ils furent aperçus aussitôt par Simone et Guynot.

Les deux amis se dissimulèrent de leur mieux, derrière un buisson proche de la rive.

M. du Bosc, d'un regard prompt, venait de scruter les alentours. Il découvrit aussitôt ses humbles protecteurs, mais il demeura un instant dépité de ne pouvoir les prévenir de son départ.

Cependant, une idée ingénieuse surgit tout à coup en son esprit.

Il traça rapidement quelques mots au crayon, sur un papier quelconque, puis se détournant, sans attirer l'attention, il réussit à cacher cet avertissement secret sous une pierre.

Ensuite, il s'embarqua souriant, près du docteur Glaizoat.

Celui-ci, durant la courte traversée de la pièce d'eau, lui fournissait les

dernières indications, relatives au spécialiste parisien dont la consultation semblait s'imposer d'urgence.

Simone et Guynot, toujours cachés, attendirent que l'embarcation fût au large de l'étang.

Alors, ils s'élançèrent sur le bord, regardant attentivement ce qui, croyaient-ils, allait se passer. Ils s'attendaient sans doute à un attentat, lorsque la barque atteindrait le milieu de la pièce d'eau. Guynot roula machinalement une cigarette, l'alluma, laissant tomber son allumette au hasard.

Une petite fumée s'élevant lentement du sol, attira tout à coup l'attention de Simone.

Elle vit un papier qui commençait à prendre feu. Elle se baissa très vite, tout en interpellant son compagnon :

—Guynot, regarde donc ce papier qui brûle!... à tes pieds.

Le brave garçon se baissa vivement, se hâta d'éteindre la combustion, puis ramassa soigneusement ce qui restait.

Il put déchiffrer sans difficultés les quatre mots suivants: "Je suis... route... Paris..."

—Paris, maugréa Guynot stupéfait et déconcerté, c'est bigrement loin!!

Pourtant, je devine qu'il serait nécessaire de pouvoir escorter ce brave marquis. Son avertissement prouve qu'il pressent un danger... Il faudrait le sauver.

La grande femme mince, là-bas, c'est la canaille des Ruines. Elle a de mauvais yeux, cette femelle-là!... Je ne peux pas la digérer!... D'ailleurs, Mauglas a recueilli dernièrement sur elle des renseignements plutôt mauvais. On dit que c'est une aventurière qui en voudrait à la fortune de M. du Bosc. Cependant elle est sa parente, et même un peu son héritière. Alors,

je ne m'explique pas très bien ces petites saletés!

Ah! l'argent, ce sale argent, ça en fait commettre des lâchetés et des canailleries!

Mais comment faire pour suivre ce brave marquis?...

C'est bien difficile, émit Simone. Nous n'avons pas assez d'argent pour un pareil voyage?

—Malheureusement, repartit Guynot, les sourcils froncés par une contention d'esprit.

Tout de même, reprit-il tout à coup, t'en fais pas, ma belle Simone! Je viens de dégoter une idée; une bath!

Nous irons à Paris quand même, je t'en fiche mon billet; c'est le cas de le dire.

Allez, viens, enfant chérie, viens vite?

Aussitôt, il entraîna Simone, en hâte, afin d'aller retrouver Mauglas qu'ils avaient laissé embusqué, non loin de là.

Au même moment, l'embarcation atteignait la rive opposée de l'étang.

Les voyageurs allaient monter dans l'auto.

D'autre part, Henri Dubreuil, la comtesse de Sauve et Micheline revenaient au château, dans la voiture de la baronne.

Dès leur arrivée, un domestique les prévint que Mme d'Estaque et son oncle venaient de partir pour Paris.

Henri Dubreuil, d'abord très surpris, et secrètement froissé de l'inexplicable procédé de sa soeur, se ressaisit vite.

Il se tourna vers Mme de Sauve:

—Pourquoi n'irions-nous pas aussi là-bas, ma cousine?

—Mais nous ne sommes pas du tout préparées à ce départ.

—Bast! En dix minutes, on peut faire une valise.

—Ce serait amusant, intervint Micheline, de partir ainsi à l'improvvisu. Et la baronne serait bien surprise.

—Justement.

La comtesse de Sauve, après quelques observations des plus sensées, finit cependant par consentir au voyage.

En moins de dix minutes, les préparatifs sommaires furent terminés.

Puis tous trois remontèrent dans l'auto qui partit vers la gare.

Comme le véhicule ralentissait à un tournant de la route, Mauglas le croisa. Il remarqua l'extraordinaire animation des voyageurs, pressentit un événement extraordinaire, et prit une audacieuse décision.

Il s'élança derrière l'auto et, d'un bond, s'installa fort adroitement sur l'arrière, écoutant de toutes ses oreilles.

Tout à coup, il aperçut Guynot et Simone se hâtant sur la route, dans un sens opposé.

Guynot lui fit un signe impérieux.

Au risque de se blesser, Mauglas abandonna son dangereux poste d'écoute, et rejoignit aussitôt ses compagnons.

—Tu ne sais pas ce qui arrive? commença Guynot.

—Si, je viens de l'apprendre. Il s'agit de Paris. Ils filent tous là-bas. C'est extraordinaire!

—Oui, c'est bien ça, mon vieux. Et moi j'ai dans l'idée de les filer aussi, parce que ça n'est pas clair ce voyage-là.

—Pas facile, ronchonna Mauglas, très embarrassé.

—Écoute, je vais t'expliquer une combinaison.

Aussitôt, en quelques phrases brèves, et tout en cheminant, Guynot exposa son plan, bien qu'il doutât peu de la réussite.

Mauglas l'accepta pourtant.

Ils se mirent d'accord sur la conduite à tenir, puis, rebroussant chemin, ils filèrent eux aussi sur la gare.

Un quart d'heure plus tard, le marquis et la baronne d'Estaque, suivie de Mélique, son étrange domestique, débouchaient sur le quai de départ.

Un train arrivait à ce moment même.

Le marquis, impatient de partir, interrogea l'un des employés, afin de savoir combien de temps ils devraient attendre.

—Monsieur, dit le fonctionnaire, le train qui arrive vient de Paris. Il passe généralement vingt minutes avant celui qui doit vous conduire dans la capitale.

—Vous avez donc un bon moment encore.

Or, cinq minutes plus tard, Henri Dubreuil, la comtesse de Sauve et Micheline descendaient à leur tour de leur voiture, devant l'entrée de la gare.

M. de Montmaur se promenait là, attendant, comme chaque jour, l'arrivée des journaux parisiens.

En apercevant la jolie pupille du marquis, il vint à elle avec un empressement marqué.

—Vous partez en voyage? s'étonna-t-il.

—Oui, cher ami, nous allons à Paris.

—A Paris? C'est donc une petite escapade?

—Peut-être... je ne sais pas au juste, repartit Micheline suriante. On m'entraîne, je vais sans questionner.

—En tout cas, je vous souhaite de vous y amuser. Les distractions ne manquent pas, là-bas.

—Oh! ce n'est pas précisément pour cela que nous partons. Nous suivons simplement M. du Bose et Mme d'Estaque qui, tout à coup, se sont décidés à se rendre dans la capitale.

—Tiens, tiens, fit M. de Montmaur surpris et intrigué.

—Vous auriez dû nous accompagner, reprit Micheline d'Avor avec un sourire engageant.

—Je n'aurais pas demandé mieux, si j'avais été prévenu et... invité.

—Mais avouez, ma chère amie, que je ne puis m'embarquer comme cela, sans préparatifs, sans bagages.

—Si je partais pour Paris, ce serait pour y rester maintenant, car la belle saison s'avance et sera bientôt achevée.

—Pour vous, ce voyage est une sorte de promenade, puisque vous devez revenir ici. Pour moi, je vous le répète, ce serait tout différent."

—C'est un peu vrai, fit Micheline embarrassée, je me suis laissé entraîner à la légère, peut-être? Mais, j'ai une excuse.

—Laquelle?

—La curiosité. Je voudrais savoir pourquoi Mme d'Estaque conduit à Paris mon cher protecteur.

—Ceci, en effet, est un motif plutôt louable.

—Ce voyage inopiné du marquis paraît assez bizarre. Et peut-être ma curiosité, presque égale à la vôtre, me fera-t-elle réintégrer très prochainement la Cité-Lumière."

—Je le souhaite vivement, cher ami. Et j'espère, en ce cas, vous y rencontrer souvent.

—Merci pour ce souhait flatteur. J'y vois une nouvelle preuve de votre bonne amitié.

—Elle vous est toute acquise depuis longtemps, vous le savez bien?

—Certes! Je n'en doutais pas. Et je partage votre sentiment.

—A mon tour merci; et peut-être à bientôt, là-bas!

—Oui, peut-être; presque sûrement même.

—Au revoir, chère amie, faites un bon voyage.

Et, sur une sincère pression de mains, les deux interlocuteurs se séparèrent.

Micheline d'Avor, un peu plus rose que de coutume, pénétra dans la gare et, songeuse, rejoignit ses compagnons.

En réalité, elle aimait M. de Montmaur depuis plus de deux années déjà.

Mais, retenue par des considérations morales et d'intérêts, très importantes, elle n'avait rien laissé transparaître jusqu'alors de ce sentiment intime.

Orpheline, recueillie par le marquis du Bosc, dès l'âge de huit ans, la jolie fille n'était pas riche.

Ses revenus personnels étaient des plus modestes.

En effet, son avoir ne représentait guère plus d'une cinquantaine de mille francs.

Avec une si maigre dot, elle ne pouvait espérer contracter un mariage avantageux.

Elle ne s'était jamais préoccupée de savoir quelles pourraient être les dispositions prises par le marquis à son égard, et n'escomptait pas une fortune sur laquelle ses droits n'existaient point.

Elle se considérait donc comme une fille pauvre, et n'osait concevoir

de brillants espoirs, si doux qu'ils eussent été pour son cœur épris.

Elle croyait en effet M. de Montmaur passablement riche.

Elle se trompait.

La fortune de ce dernier était peu considérable, mais il l'employait fort sagement, avec un esprit d'ordre et de méthode des plus remarquables.

Et s'il eût tenté de songer à Micheline, il eût redouté, lui aussi, que M. du Bosc dotât largement sa jolie pupille.

Par suite, sa délicatesse, le souci de sa dignité lui auraient imposé la plus complète retenue.

Au surplus, il n'éprouvait point pour la gracieuse pupille du marquis des sentiments amoureux.

Elle était simplement, pour lui, une camarade charmante, grandie presque à ses côtés. Son amitié pour elle était toute fraternelle.

Micheline, malheureusement, n'avait pu saisir, en son ingénuité, cette nuance importante.

Et de cette erreur devait naître bientôt, pour la belle enfant, de sévères souffrances, sans grand espoir de guérison.

Lorsqu'elle fut entrée dans la gare, M. de Montmaur demeura un instant songeur. Puis il s'éloigna la tête basse de cet air mystérieux dont il était coutumier.

En soi, il débattait l'opportunité de se rendre à Paris, lui aussi. Son affection pour le marquis et son antipathie pour la baronne l'y incitaient vivement. Il pressentait d'importants événements.

Pendant ce temps, Mauglas, Simone et Guynot pénétraient audacieusement sur les quais de la gare, après avoir franchi en fraude une palissade treillagée, en assez mauvais état.

Ils abordèrent bientôt un employé.

Mauglas lui déclara sans ambages, mais d'un air piteux, tout en désignant ses deux compagnons :

— Mon bon monsieur, nous arrivons de Paris tous les trois. Malheureusement, nous avons perdu nos billets en route. Que faut-il faire ?

— Payer, parbleu ! C'est très simple, répliqua l'employé d'un ton rogue.

— Nous n'avons plus d'argent !

— Oh ! ça, mon garçon, c'est de la blague ! Je la connais, on me l'a déjà faite !

— Que voulez-vous ; pauvreté n'est pas vice !

— Qui, oui, je connais le proverbe. Mais, je vous le répète, ça ne prend pas !

— C'est pourtant la vérité, affirma Guynot. Nous n'avons pas cent sous à nous trois. C'est la purée noire !

— Ça ne me regarde pas... et je m'en f...iche ! jeta l'employé agacé.

— Si vous ne voulez pas acquitter le prix de vos voyages, vous ne sortirez pas de la gare.

— Alors, vous nous offrirez à déjeuner ? railla Mauglas.

— Farceur, va ! Et puis, assez de boniments, je n'ai pas le temps de vous écouter, je ne peux pas trancher la question... Je vais vous conduire au chef de gare. Vous vous expliquerez, et il décidera de votre sort. Moi, je m'en lave les mains !

En achevant, le fonctionnaire entraîna les trois amis dans le cabinet de son supérieur.

Là, il expliqua le cas des délinquants.

Le chef de gare, avant de parler, considéra les arrivants d'un regard un peu méprisant, les toisa de haut en bas, à plusieurs reprises.

— D'abord, jeta-t-il, sévère, que venez-vous faire ici ?

— Nous venons chercher du travail, déclara Mauglas, très crâne.

— Le fait est que vous n'avez pas l'air bien calés !

— Dame, on n'est pas des princes ! affirma Guynot. On est des pauvres ouvriers dont les doublures se touchent. Sûr qu'on ne bouffe pas des ortolans tous les jours.

— Ce n'est pas un crime, émit doucement Simone ; c'est un malheur !

— Possible, répliqua durement le chef de gare. Mais vous avez commis sciemment un délit. On n'a pas le droit de voyager sans billets.

— Ça, c'est juste, railla Guynot. Mais, d'abord, on les a perdus !

Et puis, que voulez-vous, quand on n'a pas le sou, on fait comme on peut, n'est-ce pas ?

— Comment, pas le sou ? Allons donc ! Vous espériez tout simplement rouler la compagnie, voyager à l'oeil. Mais ça ne passera pas.

— Avez-vous un répondant ici ?

— Nous n'y connaissons personne, affirma Mauglas.

— Alors, qu'est-ce que vous venez f...aire, chez nous ? Il y a bien assez de trainards dans la ville. Et puisque vous venez de Paris ; eh bien, vous allez y retourner de suite.

En achevant, le chef s'adressa d'un ton autoritaire à son employé :

— Embarquez-moi ces lascars-là, tout de suite, ordonna-t-il. Ils se débrouilleront en arrivant. Moi, je m'en f...iche !

Il maugréa, entre haut et bas :

— Assez, assez de besogneux, de bons à rien. Surtout de ce genre-là ! Tas de fainéants !

— Mauglas, Simone et Guynot, intérieurement ravis de la tournure pri-

se par l'événement, riaient sous cape, tout en suivant docilement l'employé sur le quai.

Il était temps; le train allait repartir.

En passant devant les wagons, Mauglas aperçut tout à coup Mélique, le domestique de la baronne.

Il tressaillit vivement; il avait connu jadis le personnage et le tenait pour un individu peu recommandable.

Mais il garda pour lui son impression.

L'employé qui conduisait les trois compagnons ouvrit un wagon, les fit grimper lestement, puis les envoya au diable!"

—Ça y est! clama Guynot d'un accent triomphant, au moment où le train démarrait. On se ballade à l'œil!

—Oui, c'est tout à fait réussi, approuva Mauglas.

Il ajouta d'un ton emphatique, avec un grand geste:

Nos pareils à deux fois ne se font pas connaître!

Et satisfait de cette citation classique, il sourit à Simone.

—Vive Paris, vive la capitale! jeta celle-ci gaiement.

Elle se réjouissait à la pensée de connaître enfin l'immense ville qu'elle n'avait jamais vue encore, et dont Mauglas lui avait vanté si souvent, en termes grandiloquents les beautés et les plaisirs.

Pendant ce temps, le marquis et la baronne, confortablement installés dans un compartiment de première classe, demeuraient silencieux, à côté l'un de l'autre.

Mme d'Estaque lançait à son oncle de longs regards de défi.

Le gentilhomme souriait finement.

Plus loin, la comtesse de Sauve, Micheline et Henri Dubreuil causaient amicalement, emportés dans le lourd convoi qui filait inlassablement rapide, sur les rails luisants.

De merveilleux paysages, illuminés par les rayons d'un radieux soleil d'automne, défilaient à leurs regards intéressés et charmés...

Le lendemain même, M. de Montmaur prenait à son tour la route de Paris, comme irrésistiblement attiré par d'impétueux pressentiments.

IX

vers Paris

Le train venait de stopper en gare de Paris. M. du Bassot et son ambitieuse nièce, la baronne d'Estaque, suivis de Mélique, s'acheminèrent vers les guichets de sortie.

A quelques pas en arrière, apparurent Henri Dubreuil, la comtesse de Sauve et Micheline. Ils s'efforçaient de rejoindre le marquis parmi la cohue des voyageurs.

Enfin Simone, Mauglas et Guynot suivaient d'assez près, sans se douter qu'ils avaient été aperçus déjà par Mme d'Estaque.

La comtesse de Sauve, fort occupée à chercher un objet dans son sac de voyage, ne soupçonna point qu'elle venait de laisser tomber sa bourse sur le quai.

Elle avançait lentement, lorsqu'elle s'entendit interpeller par une voix féminine:

—Madame, madame, vous venez de perdre votre porte-monnaie.

Stupéfaite, la comtesse se retourna.

Derrière elle, une jeune fille jolie, mais de mise pauvre, lui tendait sa bourse qu'elle venait de ramasser.

—Oh! mon enfant, tous mes remerciements! fit Mme de Sauve touchée par cet acte de probité.

—Où donc l'avais-je perdue?

—Sur le quai; il y a un instant à peine.

—Encore merci, mademoiselle.

En disant cela, Mme de Sauve ouvrit sa bourse, prit deux louis et les plaça dans la main de Simone.

Celle-ci interdite et confuse allait refuser, pourtant, sous l'impulsion de sa fierté native. Mais la comtesse, pressée de rejoindre les siens s'était éloignée déjà, et ne pouvait plus l'entendre.

Et comme Mauglas et Guynot, curieux de l'incident, questionnaient leur jeune compagne, celle-ci les mit rapidement au courant, tout en leur montrant les deux pièces d'or.

—Nous voilà pourvus pour le moment, dit-elle, joyeuse.

—Nom d'une pipe! s'écria Guynot souriant, ça tombe à pic! Ça, c'est la veine! On pourra toujours se caler les joues tout à l'heure; quand on sera sorti d'ici. Et ça ne sera pas du luxe!

—Oui, mais ne perdons pas de vue nos gens, observa Mauglas, très sagement. Et, surtout, ouvrons l'oeil à la sortie, les enfants. Il s'agit de passer sans se faire pincer.

Pendant ce temps, le marquis et la baronne sortis de l'intérieur de la gare, venaient à leur profonde stupéfaction d'être rejoints par Micheline, la comtesse de Sauve et Henri Dubreuil.

Mme d'Estaque, désagréablement surprise, reçut avec humeur les brèves explications de son frère.

Quant au marquis, il se réjouit au contraire de cette sorte de poursuite imprévue. Il félicita sincèrement Mme de Sauve et Micheline de leur prompt décision.

—Quelle bonne idée, vous avez eue, dit-il.

La baronne s'écarta un instant, sous prétexte de donner à Mélique, son fidèle domestique, quelques ordres indispensables.

Elle parlait très bas, elle lui glissa rapidement cette interrogation:

—Eh bien, avez-vous revu ceux que je vous ai signalés?

—Non, répartit Mélique, je les ai perdus de vue dans la foule.

—Il faudrait absolument les retrouver. La jeune fille surtout. Vous m'avez bien compris?

—Parfaitement, madame.

Et Mélique s'inclina respectueusement devant la baronne, comme il le faisait toujours lorsqu'ils se trouvaient tous deux en présence d'autres personnes.

Mme d'Estaque rejoignit aussitôt le marquis et les siens.

Ils s'installèrent déjà dans un taxi-auto, appelé par Henri Dubreuil. Mme d'Estaque et son frère montèrent à leur tour. Puis le véhicule partit en vitesse, les emmenant tous dans un grand hôtel des Champs-Élysées.

A ce moment même, Guynot apparut sur le péristyle de la gare. Ses regards fureteurs cherchaient vainement parmi les voyageurs récemment débarqués. Le marquis et la baronne avaient disparu. Le brave garçon arrivait trop tard!...

Mauglas et Simone rejoignirent bientôt leur compagne.

Tous trois avaient réussi, non sans difficulté à sortir habilement de la gare, bien que dépourvus de billets.

—Eh bien, interrogea Mauglas, astu pisté le marquis?

—Impossible, répartit Guynot, l'air dépité. Je suis certainement arrivé trop tard; tout le monde a filé.

—Dommage, émit Simone.

—Pour sûr, ma fille chérie. Ce ne sera pas commode de retrouver ce brave M. du Bosc dans l'immense Paris. Autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin!

—Bast! jeta Mauglas en philosophe. Ne nous faisons pas trop de bile, mon petit. Avec l'aide du hasard, et un peu de veine nous retrouverons notre homme.

Souviens-toi que le hasard est un grand maître.

—Oui, oui, je le sais. Mais, n'importe, j'aurais préféré de beaucoup surprendre une indication quelconque.

Enfin, puisque c'est raté, allons d'abord nous caler l'estomac, aux frais de Simone et de la bonne dame. J'ai une faim de chacal! Après on se débrouillera!

Sur cette invitation pressante, les trois compagnons s'éloignèrent et pénétrèrent, peu après, dans un restaurant modeste.

D'autre part, le marquis et sa famille descendus dans le grand hôtel indiqué s'y installaient rapidement. Ils prenaient leurs dispositions pour y séjourner durant plusieurs jours.

Maintenant, Mme d'Estaque, toujours acharnée à la réalisation de ses plans ténébreux, sortait fréquemment seule. Elle laissait aux autres, et même à son oncle, toute liberté d'allures.

Le plus souvent, elle emmenait dans ses courses son fameux domestique : Mélique, qui semblait être entre ses mains un instrument docile de ses basses oeuvres.

Elle devait certainement tenir cet homme par quelque secret infamant de son louche passé; aussi, par des promesses importantes.

Un matin, comme elle se disposait à sortir Mélique lui remit deux ou trois lettres.

L'une d'elles, dont l'écriture lui était totalement inconnue, parut l'intriguer tout de suite.

Elle l'ouvrit avant les autres et, profondément étonnée, lut ceci :

“Vos poursuites criminelles contre une jeune fille pauvre, récemment arrivée à Paris, sont inutiles et demeureront sans effets. Vous êtes instamment invitée à cesser ces projets de persécution. La personne en question a de puissants protecteurs. Et ceux-ci sont fermement résolus à la défendre par tous les moyens possibles, même violents.

“A bon entendeur, salut!

“**Baron Mystère.**”

—Que veut dire ceci? maugréa l'astucieuse baronne assez émue en réalité de ces menaces anonymes.

Qui voudrait entraver mon action? Serait-ce, par hasard, ces deux miséreux dont la petite est toujours accompagnée?

Leurs moyens doivent pourtant être bien faibles?...

En tout cas, s'ils ont espéré m'effrayer par ce billet truqué, ils se trompent étrangement. Je suis de taille à lutter, même contre le mystère!...

Puis se retournant vers son domestique, elle poursuivit d'un accent résolu :

—Loin de m'épouvanter, ceci au contraire me pousse davantage à retrouver cette petite. Il faudra chercher avec plus d'apreté ces trois individus, les retrouver à tout prix!

—J'espère y parvenir, sans trop de difficulté, répartit Mélique d'un accent assuré. Il y en a un surtout que

je connais bien et qui, sans doute voudra se mettre en vue!

“Tranquillisez-vous donc, madame. Je pars immédiatement en chasse et je débusquerai le gibier je vous le jure!”

Il s'éloigna sur ces mots, laissant l'infamale baronne achever le dépouillement de son courrier.

Cependant, Simone, Mauglas et Guynot s'étaient logés très modestement, dans une vieille rue de Montmartre. Et, tout en recherchant les traces du marquis, ils s'efforçaient ingénieusement à subvenir aux besoins de leur existence difficile.

Simon, assez proprement vêtu maintenant, lisait fréquemment les petites annonces apposées sur les murs de la capitale, et sur lesquelles les ouvrières trouvent souvent des indications utiles à leur procurer du travail.

Guynot vendait des journaux du soir; Mauglas cherchait avec ténacité un engagement théâtral, plutôt problématique.

Quant à M. du Bosc, il avait accompli déjà certaines démarches préliminaires, dans le but de faire annuler au plus tôt le jugement qui avait prononcé son interdiction.

Par des lettres instantes, il réussit en même temps à faire changer les dispositions du docteur Delmouy à son égard, et même à modifier très largement l'opinion première de celui-ci.

Enfin, il parvint à convaincre le praticien, un moment égaré par sa rancune, de venir le trouver à Paris. Il l'assurait à l'avance d'une reconnaissance effective, dont le docteur, homme de calcul fort intéressé, sentit facilement toute la valeur.

Aussi rejoignit-il sans retard son riche client dans la capitale, malgré

ce qu'en pourrait penser ensuite la redoutable baronne.

Et, ce matin-là, comme Mme d'Estaque venait de sortir, laissant le marquis en conversation avec Michelin et Mme de Sauve, le praticien parut à l'hôtel. Il fut bientôt entraîné au dehors par M. du Bosc.

Mais à quelques pas en arrière, Mélique se détacha d'une encoignure, puis se mit à suivre les deux hommes.

De son côté, la baronne descendait l'avenue des Champs-Élysées, d'un pas alerte. En se retournant, elle aperçut assez loin derrière elle le marquis et le médecin.

Aussitôt, elle fit signe à un chauffeur d'auto, monta lestement dans le véhicule, puis le fit arrêter sur la place de la Concorde et descendit.

Mais elle pouvait être encore suivie, épiée par son oncle, ou par des gens à son service?...

Or, bien résolue à dépister toute filature possible, elle fit quelques pas, héla un fiacre puis s'y engouffra, en jetant d'abord au cocher l'adresse d'un grand magasin. Elle traversa rapidement les galeries, remonta dans son fiacre et se fit enfin conduire à Montmartre.

Elle possédait là, depuis de longues années déjà, une petite propriété fort ancienne, et à peu près abandonnée, faute d'avoir pu trouver un locataire sérieux. Aussi l'avait-elle fait aménager, à l'intérieur, d'une façon toute spéciale, comme si, longtemps à l'avance, elle avait prévu quel parti elle en pourrait tirer un jour pour ses ténébreuses entreprises.

Pendant ce temps, le marquis et le docteur Delmouy arrivaient au quai Bourbon et pénétrait bientôt dans un ancien hôtel seigneurial, transformé en maison de rapport. Dans cette vieil-

le demeure, d'aspect imposant, habitait le docteur Razel, le spécialiste indiqué par Glaizoat.

Mélique, toujours à la piste du marquis, y vit entrer les deux hommes. Il nota le numéro, le nom du médecin sur la plaque, de cuivre apposée sous le porche, puis se dirigea, lui aussi, vers Montmartre. Il savait devoir y retrouver Mme d'Estaque.

Celle-ci avait fait arrêter son fiacre dans l'avenue Junot, à quelques mètres de la rue Girardon.

Après avoir exploré les alentours d'un long regard scrutateur, elle marcha d'un pas alerte vers l'extrémité de l'avenue, parvint à une sorte de place près de laquelle s'érige le "Moulin de la Galette", si fameux jadis, et où vient aboutir la rue Norvins.

Après une nouvelle investigation rapide, elle tourna brusquement à gauche, puis s'engagea dans un chemin étroit qui surplombe en remblai, l'avenue Junot.

Cette voie est le plus souvent déserte. On y aperçoit quelques vieilles habitations délabrées par le temps, cet impitoyable démolisseur.

La baronne marchait pourtant d'un pas très sûr; en femme qui sait bien où elle va.

Elle longea une ancienne palissade, composée de planches un peu disjointes et de treillages peu serrés, puis s'arrêta devant une vieille grille.

Enfin, elle se retourna, jeta un dernier et prompt coup d'oeil inquisiteur, poussa brusquement la grille, et traversa rapidement un terrain étroit, couvert de débris et d'herbes folles.

Elle s'arrêta devant la porte d'un antique pavillon d'aspect abandonné, et, d'un geste mystérieux, ouvrit le vantail.

En pénétrant dans l'intérieur de cette curieuse habitation, la baronne traversa d'abord une pièce assez grande, aménagée en salle d'armes par ses soins, puis elle disparut un instant dans une chambre voisine.

Mme d'Estaque, en effet, était une femme de sport, fort habile à certains exercices, et notamment à l'escrime qu'elle pratiquait depuis longtemps, afin d'entretenir la souplesse de son corps félin.

Elle reparue bientôt en tenue d'armes, dans la première pièce. Elle s'assura d'abord que le ressort secret de la porte fonctionnait sans difficultés, puis elle fit glisser le panneau d'une trappe habilement dissimulée dans le parquet, jeta un prompt coup d'oeil au-dessous d'elle et ramena le vantail.

Satisfaite de son examen, elle se mit alors à marcher de long en large dans la pièce, comme pour tromper une impatience secrète.

A ce moment même, Mélique arrivait dans le chemin désert, en vue de la propriété abandonnée.

Il s'arrêta un instant, inspecta de son regard surnois et scrutateur les alentours, poussa vivement la vieille grille et entra.

Trois minutes plus tard, il paraissait devant la baronne.

—Eh bien? fit seulement celle-ci.

—Madame, M. du Bosc et le médecin Delmouy sont entrés à onze heures dans un hôtel du quai Bourbon, où habite le docteur Razel.

—Ah ! s'exclama Mme d'Estaque avec un geste de colère, Delmouy me trahit donc décidément?...

"C'est bien; si je réussis, je lui ferai payer cher cette défection."

Puis, désireuse de dissimuler aux yeux du domestique la sourde inquiétude qui l'étreignait, elle reprit :

—Travaillons.

En même temps, elle se dirigea vers une panoplie, afin d'y prendre un masque, tandis que Mélique se préparait de son côté.

En décrochant le masque, la baronne tressaillit tout à coup. Elle venait de trouver un papier plié en quatre, sur lequel, d'une large écriture, on avait tracé les mots suivants :

"Toutes vos intentions méchantes nous sont connues.

"Mais, nous veillons de près.

"Baron Mystère."

—Ah! c'est trop fort! rugit la misérable femme. Quel est donc ce baron; ce mystérieux ennemi? Par quels moyens peut-il surprendre ainsi mes secrets, connaître toutes mes démarches.

Regarde, Mélique; et prends note. Il y a là un véritable danger, d'autant plus redoutable qu'il demeure inconnu.

En même temps, elle lui tendit le menaçant avertissement.

Le domestique, ou pour dire plus juste, le complice de Mme d'Estaque, lut d'un coup d'oeil prompt.

—Oui, oui, nous verrons bien, dit-il, les dents serrées. Nous aussi, nous veillerons de près! Nous avons là un ennemi puissant, mais nous le vaincrons.

Puis froissant le papier d'un geste de colère, il le jeta loin de lui.

Ensuite, imitant son infernale maîtresse, il se mit en garde pour l'assaut projeté. Les fers s'engagèrent, la lutte fut intéressante. A plusieurs reprises, la redoutable baronne boutonna son

adversaire, visiblement impressionné par son jeu savant.

—Si je n'avais pas été plastronné, fit-il dépité de son infériorité, vous m'auriez tué sûrement!

La baronne sourit, orgueilleusement flattée de cet éloge mérité.

Ils s'arrêtèrent, remirent les fleurets et les masques en place, puis s'apprêtèrent à quitter l'étrange maison, l'un après l'autre.

En ce moment, un homme vêtu d'une cape déboucha de la rue Girardon, s'engagea dans le chemin et vint examiner curieusement l'entrée de la maison abandonnée, puis il disparut.

Enfin, Mme d'Estaque reparut en tenue de ville, dans la salle d'armes.

Son front était soucieux, son regard dur.

—Mélique, dit-elle, d'un ton impérieux, il faudra supprimer tous ceux qui tenteraient de se placer sur ma route! Et avant tout, si possible, ce terrible baron Mystère!

Puis elle sortit, laissant Mélique à ses profondes réflexions. Cinq minutes plus tard, celui-ci quittait subrepticement à son tour la maison de Montmartre.

X

Lucy Fontanges

Ce jour-là, Guynot flânait sur les quais, du côté de Notre-Dame de Paris, tout en criant les journaux de midi. Mais les clients étaient rares et la recette plus que maigre.

Fatigué, découragé, le brave garçon posa son papier sur le parapet, s'assit dessus et se mit à parcourir d'un oeil distrait les nouvelles qu'il vendait si difficilement.

Soudain, il sursauta, en lisant une annonce ainsi conçue :

—“On demande un jeune homme débrouillard, pour travail facile. Se présenter au garage “Auto-Rapid” avenue Mntaigne.”

—Tiens, tiens, si j'essayais de ce truc-là? murmura Guynot, pensif. Ça vaudrait mieux que de traîner mes guêtres toute la journée.

En achevant, il se leva, reprit ses journaux et s'éloigna d'un bon pas, tout ragaillardé par la perspective de trouver enfin un travail régulier et plus rémunérateur.

Une heure plus tard, il sortait du garage de “l'Auto-Rapid”, l'air radieux.

Il venait enfin de trouver l'emploi si ardemment souhaité.

A la porte du garage, il avisa un camelot, entra facilement en conversation avec lui, parvint à lui céder ses journaux, non sans une légère perte. Et ravi de s'être débarrassé à bon compte de sa marchandise, il partit rapidement dans la direction de Montmartre.

De son côté, Mauglas, l'esprit hanté par les souvenirs de sa jeunesse, pensait constamment à rentrer au théâtre si infime que fût l'emploi qui pourrait lui être confié. Le tout était de débiter.

En passant devant le Théâtre-Français, il s'arrêtait souvent, contemplant avec une sorte d'admiration jalouse les noms des “vedettes” inscrits en grosses lettres sur les affiches.

— Moi aussi, songeait-il amèrement, j'aurais pu devenir un artiste célèbre, si j'avais eu la veine! J'aurais joué “don César, Ruyl Blas”.

Puis il continuait sa route, le cerveau plein de visions de gloire, de triomphes! Il se voyait couvert de feutre empanaché, brandissant une terrible rapière, frappant d'estoc et de taille!

Après avoir marché longtemps au hasard, il déboucha sur la place Vauban, derrière les Invalides, et la traversa tout en considérant machinalement le dôme imposant.

Le bruit d'un moteur d'auto le surprit. Et comme la lourde voiture le frôlait au passage, il fut saisi d'une brusque commotion nerveuse et tomba devant le véhicule.

Aussitôt, le chauffeur bloqua ses freins. Une jeune femme élégante ouvrit précipitamment la portière de l'auto, descendit effrayée, puis se pencha vers Mauglas.

Celui-ci, très ému, se relevait péniblement.

La jeune femme, tout en l'interrogeant sur l'accident, le considérait avec une persistance singulière.

—Mais, je ne me trompe pas! s'écria-t-elle tout à coup. C'est Mauglas; mon vieux Mauglas?

—Lucy Fontanges! clama de son côté le vieil artiste stupéfait. Comme on se retrouve!

Il venait de reconnaître l'une de ses anciennes camarades, beaucoup plus jeune que lui, et dont jadis il avait encouragé les débuts de ses excellents conseils.

—Monte, repartit la jeune femme, je rentre chez moi; nous causerons en route.

Mauglas ne se fit pas prier. Il s'installa dans l'auto, près de son élégante camarade qui, chemin faisant, l'interrogeait amicalement sur sa situation présente.

—Pas brillante, disait Mauglas, je cherche vainement un engagement théâtral. Mais on m'a oublié; le monde est ingrat!

—Pauvre vieux! soupira Lucy Fontanges apitoyée. Allons, rassure-toi,

va, je t'aiderai à sortir d'affaire ; compte sur moi.

Enfin l'auto s'arrêta devant un immeuble somptueux de la rue de la Paix.

Lucy et Mauglas y pénétrèrent. Et, bientôt, le vieil artiste se trouva dans un salon luxueux. Là, confortablement installé sur un canapé moelleux, il se remit tout à fait.

—Ce ne sera rien, dit-il à sa jolie camarade, une simple commotion. J'ai eu le trac ; voilà tout.

—Comme je l'avais autrefois, répartit Lucy en souriant.

“Te souviens-tu, quand je débutais au théâtre, je tremblais toujours au moment d'entrer en scène. Alors, je bredouillais, je marchais comme une automate...”

—Est-ce passé ?

— Parbleu, parce que je ne joue plus.

—Tiens, tiens ; je te croyais arrivée tout à fait.

—Oui, mon vieux, mais autrement. J'ai lâché les planches. Aujourd'hui, je suis une des reines de la couture. Je décrète les modes ! Je suis aussi puissante qu'un ministre, et j'espère tenir plus longtemps.

—Et tu es riche ?

—Un peu, oui.

—Veinarde ! Moi, j'ai toujours eu la guigne, j'ai roulé ma bosse partout sans amasser la moindre mousse. Je suis gueux comme Job !

—Pauvre ami ; je ferai quelque chose pour toi, sois-en sûr.

—Ça me ferait grand plaisir, et je t'en serais sincèrement reconnaissant !

“Tiens, si tu voulais commencer à m'aider, tu prendrais d'abord dans ta maison une jeune fille charmante. C'est une abandonnée que j'ai recueil-

lie jadis, toute petite. Je la considère comme ma fille adoptive.”

—Tu n'es pas marié ?

—Je n'ai pas encore eu le temps.

—Et ta pupille est-elle bien, physiquement ?

—Charmante, je te dis, adorable ! Si tu veux en juger, tu peux l'envoyer chercher de suite, car elle est sans travail.

—Je ne demande pas mieux, mon pauvre ami.

—Eh bien, donne-moi de quoi écrire ?

—Tiens, mets-toi là, fit Lucy en désignant une petite table proche.

Mauglas rédigea aussitôt un court billet au crayon, le cacheta, puis le remit à sa belle et charitable camarade.

Celle-ci sonna une employée, lui tendit le billet en disant :

—Remettez cela au chauffeur. Il le portera à l'adresse indiquée et ramènera la personne.

L'employée disparut en hâte.

Cinq minutes plus tard, le chauffeur de Lucy partait vers Montmartre, non sans maugréer un peu. Cette course retardait l'heure de son déjeuner, considération fort importante.

Parvenu au domicile de Guynot et de Simone, il y apprit de la concierge que la jeune fille devait être, à cette heure, attablée au petit restaurant où elle prenait habituellement ses repas.

En effet, Simone, fatiguée d'avoir couru fort inutilement toute la matinée, venait de s'asseoir à la terrasse d'un très modeste établissement, pour y déjeuner.

Elle était seule. Sa physionomie reflétait les graves soucis dont elle se sentait assiégée, chaque jour davantage.

L'existence pour elle devenait un problème très difficile à résoudre. Il

lui en coûtait de demeurer à la charge de Guynot et de Mauglas. Les pauvres amis avaient déjà tant de peine à vivre, tant bien que mal!... Ils se priaient pour elle...

Soudain Guynot parut, l'air joyeux. Il s'assit près de Simone.

—Ça y est! clama-t-il. J'ai dégoté une place, et une bonne, je crois. Et toi, enfant chérie, as-tu déniché quelque chose?...

—Rien... fit tristement la jeune fille.

—Ah! N'importe va, ne te bile pas, mon enfant, ça viendra.

En attendant, nous allons becqueter sérieusement.

J'ai une faim de loup; la joie creuse l'estomac.

Puis d'une voix de stentor, il appela le garçon, afin de lui commander un menu plus copieux que de coutume.

Simone, un peu ragailardie par la faconde et la joie de son brave compagnon, souriait maintenant.

Elle se reprenait à espérer des jours meilleurs.

Soudain un bras apparut entre les feuillages des petits arbustes, dont la terrasse était enclose.

Un papier tomba près de l'assiette de Simone, Guynot se dressa stupéfait, cherchant des yeux d'abord, puis il quitta la table, s'élança sur le trottoir, explora la rue des deux côtés.

Il ne découvrit rien d'anormal, aucun passant suspect.

—Qu'est-ce que ce truc-là? maugréa-t-il profondément intrigué, tout en reprenant lentement sa place.

Simone venait de lire le singulier papier. Elle le lui tendit sans émettre d'abord la moindre réflexion.

Le brave garçon lut ces lignes énigmatiques:

"Dans votre intérêt, un ami vous recommande de ne point vous aventurer dans un chemin situé dans le vieux Montmartre, ou carrefour de l'avenue Junot et de la rue Girardon.

"Baron Mystère."

—Epatant! Incompréhensible! s'exclama Guynot, le cerveau perturbé. Décidément, nous devenons des personnages importants, puisque nous avons des ennemis sérieux et aussi des amis inconnus; des barons?... Rien que ça de luxe!...

"Je veux être pendu si je comprends.

"Tout de même, l'avertissement peut être bon à suivre?..."

—Certainement, approuva Simone. Et je m'en souviendrai, sois-en sûr.

Puis tous deux continuèrent leur repas sans parler, envahis de pensées nouvelles et troublantes.

Cinq minutes plus tard, le chauffeur de Lucy Fontanges arrivait au restaurant. Après s'être renseigné auprès du garçon, il remit à Simone le billet de Mauglas.

La jeune fille lut à haute voix:

"En me faisant tamponner par une auto, j'ai trouvé une place pour Simone, chez une ex-camarade de théâtre: Mme Lucy Fontanges, rue de la Paix. Venez de suite, dans la voiture".

—Ah! ça, c'est vraiment bath! s'écria Guynot radieux. C'est le jour; on a toutes les veines et toutes les surprises! Puis, faisant un signe mystérieux au garçon, ce qui signifiait: "Mets le compte sur l'ardoise", il entraîna Simone vers la voiture de luxe, puis s'y installa près d'elle.

Un quart d'heure plus tard, les deux compagnons, littéralement ébahis, pénétraient chez Lucy Fontanges.

Ils y retrouvaient leur fidèle ami Mauglas, installé comme chez lui et souriant.

La grande couturière disait en ce moment même, à son vieux camarade pauvre :

— Mon cher ami, je suis la commanditaire du Splendid-Théâtre, je vais t'y faire entrer; tu joueras de grands rôles, je te le promets. Et je te ferai faire de la réclame. Tu vas devenir une vedette.

— Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! déclama le vieil artiste, dont une expression d'orgueil illumina la physionomie.

Puis, changeant de ton subitement :

— Ma chère Lucy, je te présente mon jeune frère Guynot; un brave et remarquable type, et ma fille Simone; la fille d'un prince ignoré.

La riche couturière sourit et fit aux deux amis le meilleur accueil. Bientôt, une conversation des plus animées s'engagea, d'où il résulta ceci: Simone allait entrer de suite dans la maison, et Lucy ouvrait un petit crédit à Mauglas, pour lui permettre d'attendre décentement l'heure de la célébrité.

Pendant ce temps, la comtesse de Sauve et Micheline, un peu délaissées par le marquis, faisaient de longues promenades dans Paris.

Ce matin-là, elles croisèrent tout à coup, dans l'avenue de l'Opéra, M. de Montmaur.

Celui-ci s'arrêta, l'air très heureux de cette rencontre.

Quelques mots aimables s'échangèrent.

Et, sans paraître le chercher, M. de Montmaur apprit de la bouche de Micheline l'adresse du marquis et de la baronne; puis la visite faite par le châtelain de Vizille, en compagnie de

Delmouy, au docteur Razel, quai Bourbon.

Ces renseignements obtenus, il demanda des nouvelles d'Henri Dubreuil. Enfin, il prit congé, annonçant une visite prochaine.

Micheline parut ravie de cette promesse, très douce pour son cœur épris.

Mais osera-t-elle jamais laisser deviner son cher secret?...

Quelques jours s'écoulèrent ensuite, sans incidents notables pour les différents personnages du drame intime qui se jouait, à l'insu même de quelques-uns d'entre eux.

Un après-midi, M. de Montmaur parut à l'hôtel des Champs-Élysées.

Il s'était fait annoncer d'abord chez Mme d'Estaque.

Il trouva celle-ci en compagnie de Micheline. Après avoir salué cérémonieusement la baronne, il s'approcha de la jeune fille, lui témoignant très franchement tout le plaisir qu'il éprouvait à la trouver là.

Mme d'Estaque, surprise de cette attitude, et comme saisie d'une sorte de jalousie féminine, explicable peut-être par une impulsion de vanité, se tourna vers Micheline.

— Ma belle amie, lui dit-elle hypocritement douceuse, voulez-vous me rendre un grand service.

— Très volontiers, chère madame.

— Eh bien, vous seriez mille fois aimable de vous rendre rue de la Paix, chez Lucy Fontanges. Vous lui demanderiez si mon costume tailleur est prêt?

— Je ne puis pas m'absenter cet après-midi et je suis cependant très pressée de cette toilette."

— J'y vais de suite, acquiesça Micheline d'un accent où perçait une pointe de regret tout en rivant sur M.

de Montmaur un regard des plus expressifs.

Puis elle partit.

La baronne eut un sourire fugace. Ses prunelles métalliques s'illuminèrent d'une lueur de triomphe.

Brusquement, elle dit à son visiteur :

—Eh bien, M. de Montmaur, comment trouvez-vous cette petite Micheline ?

—Mais très bien, chère madame. Je la connais depuis longtemps d'ailleurs, et j'ai pu l'apprécier.

“Mlle d'Avor est tout à fait charmante!”

—Oh! oh! Seriez-vous épris d'elle, par hasard??

—Pourquoi cette question?

—Ceci m'intéresserait particulièrement.

—Vous?

—Oui, moi. Ceci vous étonne, n'est-ce pas?

—Beaucoup; je l'avoue.

—Pourtant, vous auriez pu deviner déjà, si vous aviez été plus clairvoyant quel intérêt affectueux je vous porte, mon cher monsieur de Montmaur.

—Je vous en remercie infiniment. J'en suis très flatté.

—Il serait vraiment dommage qu'un homme de votre valeur se laissât prendre aux coquetteries de cette jeune femme. Micheline est plutôt pauvre, en réalité; et les années passent vite. Peut-être serait-elle très désireuse de contracter un mariage avantageux? Et vous êtes encore célibataire.

—Oh! madame, de telles suppositions, tout à fait gratuites, ne sont guère charitables.

—Mais admissibles. Et puis, chacun pour soi, mon cher.

Or, il y a peut-être, dans votre entourage, certaine personne qui serait heureuse d'être distinguée par vous ?

—Je suis véritablement très flatté, je vous le répète. Et, dirai-je, un peu troublé...

“Ceci est presque une déclaration?”

—Prenez-le comme vus l'entendez.

—En vérité, chère baronne, je suis extrêmement confus. Si j'étais un fat, comme il y en a tant, je serais tenté de profiter sur l'heure d'un tel honneur, si imprévu!...

“Mais j'ai besoin de me ressaisir dans le calme et l'isolement.

“Et je vous présente mes hommages les plus sincères.”

En achevant, M. de Montmaur baissa fort galamment la main blanche et nerveuse qui se tendait vers lui.

Il sortit de l'hôtel, un sourire malicieux aux lèvres, puis murmura :

—Comme Titus, je n'ai pas perdu ma journée! Je viens de découvrir un défaut à la cuirasse de cette infernale créature.

“Je m'en souviendrai.

“J'aurai là un excellent moyen de la tenir, si vraiment elle est éprise?”

“Mais quelle drôle d'aventure! Je n'aurais jamais pu penser que cette ambitieuse eût un coeur. Quelle complexité!”

Tandis que M. de Montmaur descendait à pas lents l'avenue des Champs-Élysées, tout en déduisant à l'avance les nombreuses conséquences possibles de l'avantage immense dont Mme d'Estaque venait de le gratifier, Micheline d'Avor arrivait rue de la Paix.

Elle pénétra bientôt dans les salons de vente de Lucy Fontanges, et s'immobilisa un instant d'abord, sur le seuil, surprise du mouvement élégant qui s'y produisait.

De nombreuses et riches clientes allaient et venaient, s'asseyant sur de moelleux canapés, toisaient de haut en bas des jeunes filles (des mannequins) vêtues de toilettes somptueuses, dont elles s'efforçaient de mettre en valeur les avantages.

Autour d'elles, des vendeuses accortes, insinuant, s'empresaient gracieusement, vantant habilement les dernières nouveautés de la mode; si extravagantes fussent-elles.

Parmi ces vendeuses, Simone s'essayait à montrer des modèles. Elle semblait encore un peu timide et gênée.

Micheline se dirigea vers elle, comme instinctivement attirée par la physionomie sympathique de la jeune vendeuse, et par sa modestie d'allures.

—Mademoiselle, lui dit-elle, je suis envoyée par Mme la baronne d'Estaque, mon amie.

—Elle désirait savoir si le costume tailleur qu'elle a récemment essayé lui sera livré bientôt?... Elle en est très pressée.

—Très bien, répondit Simone, fort aimable.

—Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir un instant, mademoiselle; je vais aller me renseigner.

Et légère, gracieuse, elle disparut aussitôt...

Dix minutes plus tard, Micheline quittait la maison de Lucy Fontanges, en faisant à voix presque haute cette réflexion étrange:

—C'est extraordinaire comme cette vendeuse ressemble à Mme de Sauve?...

—On pourrait supposer qu'elle est sa jeune soeur... ou bien sa fille!...

—Sa fille? répéta Micheline, hantée tout à coup de souvenirs douloureux. Pauvre petite Simone, qu'est-elle de-

venue? Elle aurait à peu près l'âge de cette vendeuse, à présent."

Et Mlle d'Avor rentra songeuse à l'hôtel des Champs-Élysées, l'esprit préoccupé tout à la fois de M. de Montmaur et de la jolie vendeuse de Lucy Fontanges. Mais, dans la crainte de réveiller la douleur apaisée par le temps, de Mme de Sauve, elle se garda bien de lui faire part de ses réflexions.

Quelques jours plus tard, Mélique redescendait de Montmartre, où la baronne l'avait envoyé. Il s'arrêta tout à coup, comme médusé, devant la façade d'un théâtre de quartier.

Un afficheur venait de coller sur cette façade un assez grand placard, sur lequel on lisait:

"Vendredi prochain
"Le célèbre Mauglas
"Dans Louis XI".

Sur le coin droit de l'affiche, le portrait du vieil artiste, naturellement un peu rajeuni, s'exposait aux regards curieux des passants.

Mélique, les prunelles dilatées, considérait ce portrait avec une extrême attention.

—Mais, s'écria-t-il tout à coup en se frappant le front, je le connais, ce type-là!

—Oui, oui, c'est bien lui: c'est l'un de ces trois pauvres personnages qui sont venus à Paris par le même train que nous! Celui que j'ai connu autrefois...

"Quelle aubaine! Quelle pistel!..."

—Si je pouvais me renseigner un peu sur le compte de ce cabotin, je ferais un sensible plaisir à la très chère baronne... que le diable emporte!... acheva-t-il avec une sorte de rancune sourde.

Le misérable personnage ne pardonnait pas, en effet, à celle qu'il ser-

vait, de le tenir à sa merci, par la connaissance de son louche passé.

Mais tenu d'obéir, sous peine des plus fâcheuses conséquences, il dissimulait sa haine. Il se ressaisit bientôt et, sans hésiter, se dirigea vers la loge du concierge théâtral.

Là, fort habilement, il obtint certains renseignements sur Mauglas. Une phrase du concierge le frappa, entre toutes :

—Si vous voulez voir M. Mauglas, vous êtes sûr de le trouver vendredi prochain au fameux cabaret de nuit du Splendid Théâtre, dès la fin de la représentation.

Il paraît qu'une dame riche doit y offrir un grand souper à plusieurs artistes, et à des amis, en l'honneur de la rentrée au théâtre de M. Mauglas. Il est un peu son parent, d'après ce que j'ai entendu dire par ses camarades.

—Tiens, tiens, fit Mélisque souriant, ça sera sans doute très intéressant, ce souper? Et comme je connais beaucoup d'artistes, je pourrais y retrouver des amis.

—Je vous remercie infiniment, madame, de votre obligeance."

Sur ce, le complice de la baronne se retira, intérieurement ravi de ce qu'il venait d'apprendre.

Une heure plus tard, il pénétrait auprès de son autoritaire maîtresse.

—Quoi de nouveau? interrogea celle-ci, l'air soucieux.

—Madame, j'ai découvert la piste.

—Laquelle?

—Celle d'un nommé Mauglas; l'un des trois individus dont nous nous occupons. Or, par lui, nous retrouverons facilement les autres.

—Comment cela?

—Vendredi prochain, au cabaret du Splendid-Théâtre. Il y aura dans ce

restaurant de nuit, grand souper donné en l'honneur de Mauglas, par une femme riche.

—Tiens, tiens?

—Il paraît que ce type-là est un artiste qui fut assez connu, jadis. Et la femme en question serait sa parente.

—Extraordinaire! jeta la baronne stupéfaite; ça se complique.

—Oui, c'est épatant, n'est-ce pas? Mais enfin c'est indubitable. Je suis sûr de ce que je vous raconte.

—Je vous crois.

—Et j'ai supposé tout de suite que les amis de cet individu seraient du festin. Ces types-là ne se séparent jamais.

—C'est très possible, en effet.

—C'est presque sûr, patronne.

—Eh bien, nous irons aussi à ce fameux cabaret. Et nous nous rendrons compte par nous-mêmes; nous saisirons bien quelques choses intéressantes.

—Allez, mon ami, je suis contente de vous, vous avez bien travaillé.

Et pour manifester tout son contentement, l'astucieuse baronne tendit à son complice un louis de vingt francs.

Mélisque empocha la pièce d'or sans enthousiasme apparent. Ce n'était vraiment pas une récompense princière. Il avait escompté davantage.

—Espèce de pingre, va! maugréait-il en s'en allant.

Ça regarde à deux ou trois louis et ça voudrait être servie comme une reine!

—Ah! si elle ne me tenait pas, comme je la plaquerais!

—Mais, patience; j'irai jusqu'au bout, et si l'affaire réussit, faudra partager à la fin.

“Je te ferai marcher, la baronne ! conclut-il en esquissant dans l'espace un geste de menace.”

XI

Lo bracelet de velours

Le vendredi suivant, en effet, un certain nombre de femmes et d'hommes élégants, presque tous en tenue de soirée, se réunissaient dans l'un des vastes salons du cabaret renommé, où tant de Parisiens riches ont passé de bruyantes nuits de fête.

Bientôt Lucy Fontanges et l'une de ses amies parurent, suivies de Simone et de Guynot. Ceux-ci semblaient un peu intimidés par l'aspect luxueux du lieu; ils regardaient de tous leurs yeux.

Ils prirent tous quatre place à une table libre, en attendant l'arrivée prochaine de Mauglas, dont la représentation s'achevait en ce moment.

Simone et Guynot ouvraient toujours de grands yeux, de plus en plus étonnés, en considérant deux femmes très décolletées qui, sur un tréteau placé au fond de la salle, exécutaient des danses lascives et savantes.

—Tout de même, c'est vraiment *bath!* déclara Guynot déjà surexcité par ce spectacle aguichant, et par l'ambiance de ce lieu de plaisir.

—Vous n'avez jamais vu pareil spectacle, n'est-ce pas? lui demanda Lucy Fontanges, amusée de son ébahissement.

—Non, madame; non, sûrement. Et je ne crains pas de le dire, ça m'épate un peu! C'est vraiment très chic!

—Vous pensez bien, poursuivit-il, bavard, nous étions de pauvres tâcherons; nous sommes arrivés à Paris comme des fraudeurs, puisque nous n'avions pu payer notre voyage.

“Alors, nous ne songions guère à entrer dans les boîtes luxueuses comme celle-ci, pour y déguster du champagne pareil à celui que vous nous offrez!”

“A la vôtre, mesdames! clama-t-il en élevant une coupe pleine de vin pétillant et doré.”

Il la vida d'un trait, passa sa langue gourmande sur ses lèvres, puis murmura tout à coup, d'un ton de stupéfaction contenue:

—Tiens, tiens!... Voilà une bonne femme qui ressemble légèrement à la baronne du château!...

—Où donc? demanda Simone qui avait entendu.

—Tiens, regarde, celle qui entre avec un drôle de type derrière elle:

Simone regarda vers la porte.

—Il y a peut-être une certaine ressemblance, dit-elle; mais ce n'est pas tout à fait ça.

—Possible, répartit simplement Guynot, réservant prudemment son opinion en ce moment et en ce lieu.

Pourtant il ne s'était pas trompé.

C'était bien la baronne d'Estaque.

Elle venait de s'installer à une table, en compagnie de Mélique, tout en évitant autant que possible de se faire remarquer. Mais le regard fureteur de Guynot l'avait dépitée.

Enfin Mauglas parut, la physionomie radieuse, épanouie encore des applaudissements dont le public venait de le gratifier chaleureusement. Son succès avait été réel.

Il prit aussitôt place à la table de Lucy Fontanges, en recevant, d'un air important et digne, les félicitations de ses amis. Il n'était pas éloigné de se comparer à Mounet-Sully.

—Pourquoi m'a-t-on méconnu si longtemps?... songeait-il orgueilleux-

sement. Je serais riche aujourd'hui et certainement décoré!"

Mais à la demande de Lucy, très intéressée par les réflexions originales de Guynot, celui-ci reprit le cours de son récit, sur les événements survenus depuis son arrivée à Paris, en compagnie de Mauglas et de Simone.

—Oui, disait-il, à notre débarquement dans la capitale, nous possédions en tout quarante francs, à nous trois. Juste de quoi becqueter pendant trois jours!

"Encore, c'était le produit de la chance inespérée et de la probité de Simone.

"Mais je n'insiste pas là-dessus.

"Tout le monde sait que notre fille est honnête, autant que modeste.

"Avec nos quarante balles, je le répète, on ne pouvait pas aller bien loin, ni faire des folies!

"Il fallait d'abord se loger, et puis bouffer tous les trois, en attendant de trouver un travail sérieux.

"Alors ce bon Mauglas eut l'idée épatante de chanter la romance dans les cours et dans les rues.

"On l'entendit partout hurler: "La chanson des blés d'or;" et puis des valse langoureuses, reprises en sourdine par tous les trotteurs. Ah! ce qu'elles sont gentilles, ces mômes-là!

"Malheureusement les sous ne tombaient pas drus. Les belles filles ne marchaient pas pour la galette! Pourtant Mauglas a une belle voix de bariton... un peu enroué! Jarg et sb

"Enfin passons. Pendant ce temps-là, Simone essayait de vendre des violettes fraîches; de la veille, naturellement, parce qu'elles coûtent moins cher."

—Et vous? demanda l'amie de Lucy Fontange, amusée.

—Moi, je gueulais!... Oh! pardon, mesdames. Je criais: "La Presse, l'Intran... l'Heure!"...

"J'en vendais un peu, mais à chaque instant des loustics me faisaient une sale blague:

"Comme je gueulais, pardon: je criais; "l'Heure", on m'apostrophait: "Fais voir ta toquante, eh! camelot!"

"Ça me fâchait d'abord, et je perdais mon temps à répondre.

"Après, je m'y suis habitué. Et je filais mon papier sans répliquer.

"Enfin, comme vous le savez, j'ai dégoté dernièrement une bonne place à l'Auto-Rapid. Et puis Mauglas a eu la veine de s'affaier devant votre auto, madame Lucy.

"Alors, fin de la purée! La veine est venue pour tout le monde, grâce à vous, toujours, madame Fontanges! Ah! nous vous devons une belle chandelle; et même un cierge!

"Aujourd'hui, nous voilà tous là à pomper du champagne de première, comme des grands-ducs!

"C'est épatant; et c'est très bath!

"On n'est plus des miséreux! On est des employés chics et des artistes en vue.

"Aussi, vous savez, ma bonne madame Fontanges, poursuit le conteur d'un accent un peu ému par la reconnaissance, peut-être aussi par l'action du champagne; oui, vous savez, demandez-moi ce que vous voudrez. Pour vous et ma petite Simone, je serais capable de décrocher la lune!

"Aussi vrai que je m'appelle Guynot, de mon nom de famille, je vous donnerais tout, vous m'entendez bien, et mon coeur par dessus le marché!"

—Merci, merci, repartit la belle couturière, en riant franchement. Vous êtes un bon et brave garçon,

Guynot. Mais je ne vous en demande pas tant que cela.

—Enfin, à votre service, quand vous voudrez!

“Et à la vôtre, mes enfants! Ce sacré champagne est épatant!...”

Tandis que cette franche gaieté régnait à la table de Lucy Fontanges, la baronne et Mélique continuaient à étudier de loin les trois amis.

—Oui, disait madame d'Estaque, j'en suis bien convaincue, maintenant. Cette jeune fille est celle qui était à la ferme des Bruyères : celle que nous recherchions si vainement.

Mais comment a-t-elle pu venir à Paris?

Où habite-t-elle?... Quels sont ses moyens d'existence?

Voilà ce qu'il faudrait découvrir au plus tôt. Mélique.

—J'essaierai, madame. Et après?

—Après... le reste me regarde! conclut l'infamale créature, les dents serrées, les prunelles étincelantes de haine et de volonté.

Sa physionomie avait une telle expression tragique, en disant cela, que Mélique, pourtant peu facile à émouvoir, eut presque peur.

—Quelle mégère et quelle canaille!

Puis, comme la baronne se levait pour se retirer, il la suivit docilement, ruminant en soi, lui aussi, sa rancune sourde.

Après avoir fait quelques pas au dehors, Mme d'Estaque héla un taxi et se fit conduire, en hâte, à l'hôtel des Champs-Élysées.

Vingt minutes plus tard, enfermée dans sa chambre, elle révisait, dans le lourd silence de la nuit, ses plans primitifs, échafaudant difficilement de nouvelles combinaisons, afin d'en assurer l'exécution.

La lutte, en effet, devenait plus difficile de jour en jour.

D'un côté, le marquis du Bose, tout en paraissant subir, sans résistance apparente, toutes les conséquences pénibles des machinations dont elle l'enveloppait, avait cependant trouvé le moyen de les déjouer en partie.

N'avait-il pas réussi à rallier presque complètement à sa cause le docteur Delmouy?

L'odieux projet qu'elle avait osé former de le faire interner un jour prochain, semblait absolument compromis à présent.

Elle devinait autour d'elle des hostilités sourdes, des résistances passives, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles découlaient sur cette incommensurable force “l'inertie”.

Son frère même, Henri Dubreuil, sur la faiblesse intellectuelle de qui elle avait osé compter pour seconder son action infâme, semblait échapper à son empire magnétique.

L'ingrat ne comprenait pas qu'elle travaillait à son profit, en même temps que pour elle-même.

Si elle devait s'en rapporter à certaines observations personnelles, si dissimulées qu'elles fussent, elle n'était pas éloignée de croire que cet imbécille—ainsi qualifiait-elle son frère, en son for intérieur—c'était amou-
ché de la pauvre et charmante Simone.

Ce serait certainement là un écueil de plus à éviter, un obstacle nouveau à renverser.

Cette fille inconnue, revue tout à l'heure au cabaret du Splendid-Théâtre et, d'abord découverte à la ferme des Bruyères, qui était-elle?

Elle se nommait: Simone?... Comme l'innocente qu'elle avait si féroce-
ment vouée à une mort horrible et

certaine, lors de l'incendie de la forêt de Vizille?

Ainsi, l'enfant aurait donc échappé à ses criminels desseins; si, comme elle l'appréhendait trop sûrement, cette fille était bien celle de l'infortunée Madeleine de Sauve?

Quelle main puissante l'avait sauvée? Quelle formidable influence occulte s'opposait donc à la réalisation de ses plans ambitieux et odieux?...

Cet inconnu, toujours vêtu d'une cape, et dont jamais elle n'avait pu voir le visage, ce personnage énigmatique dont les avis étaient signés : le baron Mystère, qui était-il? Comment pourrait-elle le démasquer, le vaincre?

Ah! comme elle se reprochait amèrement maintenant la faute initiale commise par ses excès de subtilité, et de prudence!

Puisqu'elle visait l'héritage de son oncle du Bosc et qu'elle était fermement résolue aux crimes nécessaires, pourquoi n'avait-elle pas frappé directement sa co-héritière : Mme de Sauve d'abord. Elle aurait atteint Simone ensuite.

Mais l'action mal engagée ne pouvait plus être retournée. Il lui fallait maintenant suivre la voie tortueuse, choisie dès le début.

Donc, supprimer Simone la première, sa mère un peu plus tard.

Tenace, entêtée, aveuglée par sa cupidité, elle s'affermissait avec rage dans ces terribles infâmes desseins, sans vouloir considérer leurs points faibles.

Et pourtant cette femme de proie, cette misérable créature n'était pas absolument dépourvue de sensibilité, si extraordinaire que paraît cette anomalie.

Elle sentait en elle s'amplifier, cha-

que jour, un sentiment nouveau. Déjà, elle en souffrait.

La malheureuse aimait ardemment M. de Montmaur!...

Ne serait-ce pas de cet amour que viendrait le juste châtement?

Elle n'osait approfondir ces angoissantes réflexions à cet égard: elle se laissait entraîner sur une pente sentimentale pourtant redoutable et vaguement redoutée.

"L'amour perdit Troie!"

La baronne aurait dû s'en souvenir.

L'amour est une force et une faiblesse, tout à la fois. C'est un levier puissant ou un grand briseur de volonté.

C'est le maître incontesté de l'humanité et chacun subit fatalement ses lois inexorables!

Mme d'Estaque se courberait un jour comme les autres.

Pendant le séjour à Paris du marquis du Bosc et de ses nièces se prolongeait beaucoup plus qu'il n'avait été prévu.

Mais le temps avait amené pour le châtelain de Vizille des résultats heureux, d'une extrême importance. Très habilement guidé, à l'insu de la baronne d'Estaque, par les conseils éclairés de M. de Montmaur: d'autre part, secondé par de puissantes influences, le gentilhomme avait enfin réussi à faire annuler le jugement d'interdiction, prononcé par le tribunal de Grenoble.

En ce moment même, assis dans le salon de repos de l'hôtel, en compagnie de son "conseil", le marquis se félicitait de cette décision.

Par un geste dont il était coutumier, il se frottait vigoureusement les mains, tout en disant:

— Mon cher de Montmaur, je ne saurais assez vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi.

“Puissé-je trouver un jour l'occasion de vous témoigner ma profonde reconnaissance. En attendant, je vous offre mon amitié sincère et dévouée. Je n'oublierai jamais votre généreuse et si discrète intervention.

—Mon cher marquis, j'accepte bien volontiers votre amitié: en vous priant de croire également à la mienne, repartit M. de Montmaur.

“Quant à votre reconnaissance, il ne faut rien exagérer.

“Si mon afible pouvoir juridique a pu vous être utile, je m'en réjouis. Mais en réalité j'ai obéi simplement aux sentiments de justice dont je suis animé, à une sorte de dilettantisme particulier.

“Sans être un Don Quichotte, j'aime assez agir en redresseur de torts. J'éprouve un véritable plaisir à me mettre en travers des mauvaises intentions, ou à réparer les actions méchantes.”

—N'importe! en dépit de toute votre modestie, vous m'avez rendu, cher ami, un de ces services signalés, tout à fait inoubliable.

“Ah! poursuivit le marquis d'un accent empreint d'une joie malicieuse, je ris à l'avance de l'impression que causera la nouvelle de mon succès à ma chère et terrible nièce.”

Comme il achevait, la baronne fit irruption dans la pièce, scrutant dès le seuil, de son regard froid et inquiet, la physionomie des deux hommes.

—Baronne, vous arrivez à point, lui dit le marquis avec une feinte bonhomie, nous parlions de vous.

—Vraiment, mon bon oncle. En disiez-vous du bien?

—Ni bien ni mal, chère madamé, fit à son tour M. de Montmaur avec un sourire aimable. M. du Bosc se prépa-

rait seulement à vous apprendre une bonne nouvelle.

—Laquelle?

—Ma chère nièce, reprit le châtelain, je vous annonce tout simplement que je ne suis plus interdit. Et c'est un peu grâce à M. de Montmaur que j'ai pu faire réviser le jugement inique dont j'étais frappé.

En achevant, le marquis était sorti, l'air narquois, laissant la baronne d'Estaque en proie à un dépit violent, très apparent, et dissimulant fort mal la sourde colère qui l'étreignait.

—Ainsi, dit-elle à M. de Montmaur qui la considérait avec une attention aiguë, c'est vous qui avez secondé mon oncle dans ses démarches?

—Oh! très peu, chère baronne, je vous assure. Je n'ai pu cependant lui refuser quelques menus conseils... réclamés avec insistance.

—Vous prenez donc parti contre moi?

—Ne croyez pas cela. Je n'ai considéré, en tout ceci, que la justice de la cause. Je n'agis jamais de parti pris; et je m'en voudrais de vous laisser croire à la moindre animosité de ma part.

—Est-ce bien vrai? demanda Mme d'Estaque, dont le regard s'adoucit en se fixant sur son interlocuteur.

—N'en doutez pas un instant. Je n'ai pas oublié notre conversation récente; je demeure très flattée de votre sympathie.

Le sourire de la baronne s'accroût, devint presque tendre...

L'entretien paraissait devoir prendre une tournure secrètement désirée par elle.

Mais l'entrée brusque d'Henri Dubreuil rompit tout à coup le charme naissant.

Le jeune homme semblait de fort bonne humeur.

—Je vous apporte, dit-il, des invitations particulièrement intéressantes pour vous, qui êtes tous deux des escrimeurs passionnés.

En même temps il tendit à ses interlocuteurs deux cartons, sur lesquels ils lurent ceci :

“Vous êtes priés d’assister à l’as-saut d’escrime qui aura lieu dans les salons de Mme Lucy Fontanges, rue de la Paix, le samedi 17 courant, à neuf heures du soir.”

—Eh bien! êtes-vous contents? dit Henri Dubreuil.

—Certes; et je vous remercie, cher ami, repartit M. de Montmaur.

—Alors, je vous laisse, j’ai affaire. A bientôt, n’est-ce pas?

Puis le jeune homme sortit en coup de vent, comme il était entré.

La baronne s’efforça tout aussitôt de renouer l’entretien malencontreusement interrompu. Elle s’était rapprochée de M. de Montmaur et, par d’insistantes paroles, appuyant ses attitudes félines et provocantes, elle laissait deviner en partie le secret de son cœur.

Son interlocuteur se prêtait d’ailleurs, habilement à ce jeu, en se montrant à son tour galant et empressé, sans cesser cependant de conserver toute la maîtrise de son esprit.

Enfin, l’amoureuse baronne lui prit les mains, les frôlant d’une lente carresse. Son regard alanguiné se riva audacieusement sur les yeux de M. de Montmaur, dans une sorte de supplication muette. Elle semblait dire :

—Ah! je vous en conjure, ne repoussez pas ma tendresse; comprenez-moi?

—Oui, oui, je ne doute pas de votre sincérité, émit M. de Montmaur tout

en se dégageant de cette sorte d’étreinte passionnée. Elle me touche infiniment; je n’y suis pas insensible, au contraire. Mais, très sérieusement, belle amie, vous me troublez profondément. Je ne suis pas habitué à de si flatteuses manifestations.

—Elles vous déplaisent?

—Non pas; je vous trouve tout à fait charmante sous ce nouvel aspect.

—Alors, voulez-vous m’accompagner chez Lucy Fontanges, où je dois me rendre pour affaire de toilette? Vous me donnerez votre avis éclairé.

—Avec le plus grand plaisir.

—Eh bien, attendez-moi dix minutes seulement, et nous partirons ensemble. Ce sera certainement une promenade très agréable.

—Je m’en réjouis à l’avance.

Et la tendre baronne sortit avec des allures de chatte qui vient de boire du lait, laissant M. de Montmaur à de plaisantes et sages réflexions.

Un moment plus tard, ils quittaient tous les deux l’hôtel.

Pendant ce temps, Guynot d’accord avec Mauglas et Simone, recherchait activement le marquis du Bosc.

Mais, jusqu’alors, le succès n’avait pas couronné ses efforts. Quant à sa situation, elle s’était fort améliorée à l’administration de l’Auto-Rapid.

Son intelligence, son activité lui avaient fait attribuer un emploi meilleur qu’au début. Et maintenant, vêtu comme un sportsman, il sortait tous les jours dans une voiture de la maison.

Il venait justement de monter en auto et de lancer son véhicule, lorsque, à peu de distance du garage et comme il frôlait le trottoir de très près, il aperçut tout à coup celui qu’il cherchait depuis tant de jours déjà.

—Monsieur le marquis! s'écria-t-il stupéfait et joyeux. Enfin!...

Aussitôt il arrêta son auto, descendit en hâte et s'empessa de rejoindre M. du Bosc. Celui-ci le considérait avec étonnement, sans le reconnaître.

—Guynot, reprit-il, je suis Guynot; l'un des trois errants des Ruines!

—Ah! mon ami, quel plaisir, reparut le marquis la main tendue spontanément.

“Mais vous êtes donc fixé à Paris? Vous avez fait fortune?”

—Pas tout à fait, mais j'ai une bonne place. Je gagne largement ma vie.

—Et vos braves compagnons?

—Eux aussi ont réussi. Mauglas joue de grands rôles dans les petits théâtres!... Et notre fille adoptive essaie les robes nouvelles toute la journée.

Puis, comme le marquis semblait un peu ahuri de ces explications imprécises, Guynot, souriant, compléta ces renseignements par des propos plus clairs.

—Et vous, monsieur, demanda-t-il, êtes-vous enfin plus tranquille maintenant?

—Oui, mon cher ami, je n'ai plus rien à craindre.

—Ah! tant mieux! J'en suis bien heureux.

—Et moi aussi. Mais je vous reste toujours reconnaissant. Venez donc me voir un de ces jours prochains. C'est tout près, à l'hôtel Floréal, aux Champs-Élysées.

—Comptez sur ma visite, monsieur, assura le brave garçon satisfait et flatté.

Puis les deux hommes se pressèrent cordialement les mains.

Guynot remonta dans son auto et partit après un “au revoir” amical.

Il ne se doutait pas qu'en ce moment même Mélique, l'infâme complice de Mme d'Estaque, s'occupait dans la mystérieuse maison de Montmartre à préparer de honteuses machinations.

De leur côté, la baronne et M. de Montmaur venaient d'arriver chez Lucy Fontanges.

Installés en de moelleux fauteuils, dans le grand salon de vente, ils examinaient avec une attention soutenue des femmes “mannequins” qui défilaient, vêtues de somptueuses toilettes.

Bientôt Simone parut. Elle était la dernière et portait avec grâce une fort jolie robe de soirée.

Lucy Fontanges la pria d'approcher du côté de la baronne.

Celle-ci eut alors un sursaut d'étonnement. Elle se dressa d'un seul jet, s'avança vers la jeune fille en la considérant avec une extrême attention sous prétexte de voir la robe de plus près.

Un mouvement de Simone fit se détacher un bracelet de velours qu'elle portait au bras.

Une marque bizarre, semblable à l'empreinte d'un cachet apparut sur l'épiderme fin et satiné. On distinguait trois étoiles sur champ d'azur.

La stupéfaction de Mme d'Estaque s'accrut.

Elle fit un geste inconsidéré, murmura inconsciemment:

—C'est elle... elle... elle?

Quant à M. de Montmaur, il ne paraissait pas moins frappé par ce qu'il venait de découvrir.

Il regarda Mme d'Estaque d'une façon singulière, au moment précis où celle-ci braquait sur lui le regard aigu de ses prunelles métalliques.

Ils semblèrent se défier presque mutuellement.

XII

Le châtement commence

Lucy Fontanges avait assisté, non sans surprise, à la scène muette, courte, mais très expressive qui venait de mettre aux prises la baronne et M. de Montmaur. Elle devina des causes insolites à leurs attitudes, et pour rompre cette situation difficile, elle s'approcha de Simone, lui glissant quelques mots à l'oreille.

Au même instant, Guynot pénétra dans le salon, vint à sa pupille et, tout bas, l'informa qu'il avait enfin retrouvé le marquis du Bosc.

Lucy Fontanges fit un signe discret: la jeune fille disparut en compagnie de Guynot.

Ce dernier, tout en se retirant, jeta un regard oblique sur Mme d'Estaque. Il l'avait reconnue.

—Qui donc est ce sportsman? demanda M. de Montmaur à la belle couturière.

—Un ami de ma vendeuse, presque son frère; un brave garçon à qui je veux du bien. Il se nomme Guynot.

—Ah! parfait, chère madame, excusez mon indiscretion.

Lucy se pencha vers la baronne.

—J'espère, madame, lui dit-elle, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'assister ce soir à l'assaut d'escrime, qui doit avoir lieu, ici, entre un maître célèbre et l'un de ses meilleurs élèves.

—Qui? demanda M. de Montmaur.

—Il tient à garder l'incognito.

—C'est un homme prudent.

—Ou plutôt circonspect.

—C'est plus juste, admit M. de Montmaur en souriant.

Eh bien, chère madame, comptez sur ma présence.

—Merci.

—Sur la mienne aussi, affirma la baronne.

—Mille grâces, baronne; je serai très flattée.

Et comme M. de Montmaur se retirait, les deux femmes continuèrent à causer.

Mme d'Estaque s'efforçait d'obtenir sur Simone des renseignements précis. Mais Lucy Fontanges, très fine, répondait plutôt évasivement, tout en exagérant son amabilité.

Enfin la cliente prit congé pour rentrer à son hôtel.

A cette heure même, la comtesse de Sauve s'entretenait avec Micheline et, ressaisie par le souvenir douloureux de la cruelle perte de sa fille, elle exprimait à sa jeune amie sa désespérance incurable.

Vainement Micheline s'efforçait de la reconforter, lorsque le marquis du Bosc parut.

Frappé de la tristesse des deux femmes, il en devina facilement la cause.

—Ma chère Madeleine, dit-il affectueusement à la comtesse, ne perdez pas courage. Le temps est un grand maître. Il répare bien des erreurs et, parfois, procure les consolations suprêmes aux coeurs meurtris. Ayez patience. De secrets pressentiments me disent qu'un jour prochain le malheur qui vous a frappé sera réparé. Croyez, croyez, mon enfant. Espérez toujours!

Tandis que l'excellent châtelain reconfortait ainsi sa malheureuse nièce, la baronne d'Estaque se tenait en conférence avec son misérable complice, Mélique, dans le salon bureau de l'hôtel.

Bien que ce dernier affectât toujours en présence des étrangers un respect obséquieux, à l'égard de sa terrible maîtresse, il n'en était point

de même lorsqu'il se trouvait seul avec elle.

Or, dès son retour de chez Lucy Fontanges, Mme d'Estaque s'était effrayée de l'étrange découverte faite chez la grande couturière.

Cette jolie vendeuse, cette Simone surgissant à nouveau sur sa route, comme un obstacle des plus dangereux, devait être,—elle en était persuadée maintenant— la fille de Mme de Sauve?...

Comment avait-elle survécu? Par quels concours de circonstances providentielles avait-elle échappé au terrible sort auquel elle était vouée? Qui l'avait sauvée, recueillie, élevée jusqu'à présent?

Il y avait là une suite de protections occultes; un mystère angoissant, impénétrable!...

Quoi qu'il en soit, elle devrait disparaître au plus tôt. L'astucieuse baronne exposait donc ses nouvelles combinaisons à Mélique très attentif.

Le misérable prit bonne note des instructions de sa maîtresse, puis lança d'un accent gouailleur:

—C'est égal, si jamais vous parvenez à palper toute la galette du vieux, après sa mort, vous ne l'aurez pas volée sans peine!

En achevant, il s'inclina, l'air ironique, puis se retira, laissant sa maîtresse furieuse contre elle-même et contre lui.

Pendant ce temps, un fait étrange s'accomplissait dans la pièce même.

Un homme enveloppé d'une cape et dont le visage demeurerait invisible, se glissait sans faire le moindre bruit derrière une tenture, et y demeurerait immobile.

En ce moment, la baronne d'Estaque téléphonait chez Lucy Fontanges:

—Allô, allô, ma robe de soirée sera-t-elle bientôt prête, selon vos promesses?

—Parfaitement, madame, lui répondit-on. Dans deux heures.

—Très bien. Voulez-vous avoir l'obligeance de me l'envoyer par Mlle Simone?

—Oui, elle ira vous porter elle-même cette toilette.

—Grand merci. Je serai heureuse de revoir cette jeune fille.

Tout en reposant le récepteur, Mme d'Estaque laissa s'exhaler un long soupir de soulagement et retourna dans sa chambre. Une lueur s'alluma dans ses prunelles métalliques.

Enfin, elle allait pouvoir interroger seule à seule, et en lieu sûr, cette Simone maudite, lui arracher peut-être le secret de son existence, de son origine même.

Et, quand elle serait bien fixée, elle agirait sans délai: comme sans pitié ni faiblesse.

Résolue, elle commença de rédiger une courte lettre.

Au même instant, Mélique reparut, l'air très soucieux.

—Qu'y a-t-il encore? lui demanda durement la baronne.

—Voici ce que je viens de recevoir, repartit le domestique à voix basse.

En même temps il tendit un petit papier.

Mme d'Estaque lut ceci:

“Je sais que vous êtes un misérable capable de tout; et je connais en partie votre complicité, en certains projets criminels. Je vous préviens que si vous tentez la moindre action contre ma protégée, vous serez condamné à mourir.

“L'escrimeur masqué.”

—Ah! c'est trop fort! rugit la baronne d'un accent empreint de colère, encore des menaces!

Quel nouvel ennemi mystérieux peut donc surprendre et deviner mes moindres pensées, mes projets les plus secrets?

Mais je lutterai, oui, je lutterai jusqu'au bout, contre tous!

Elle poursuivit tout bas, les dents serrées:

—Je suis trop engagée maintenant pour reculer. Je veux posséder un jour l'héritage du marquis pour moi seule; et je l'aurai, coûte que coûte!

Puis, d'un geste décidé, elle ouvrit un tiroir, y prit un minuscule flacon et le tendit à Mélique en disant:

—Il faut à tout prix que vous preniez ce soir la place du maître d'armes; Roubil.

—Je ne comprends pas pourquoi, répliqua le domestique, l'air positivement ahuri.

—Eh bien, voici: je soupçonne que celui qui vous écrit ce billet est ce même personnage mystérieux et trop puissant dont l'acharnement à contrecarrer toutes mes combinaisons, devient un obstacle insurmontable.

—Pourquoi cette supposition?

—A cause de cette signature: l'Es-crimieur masqué!

—Bon, je l'admets un instant.

—Il faut donc essayer de supprimer ce personnage. Vous auriez ce soir, pour cela, une occasion unique.

—Comment cela?

—A vous de trouver le moyen le plus sûr!... Et j'en vois un. Est-il difficile de démoucheter un fleuret?

—Non, certainement, c'est faisable.

—Alors, vous me comprenez sans plus d'explications?

—Oui, peut-être.

—Sûrement, riposta la terrible baronne en rivant son regard magnétique sur celui de son complice.

Elle reprit, changeant de ton aussitôt:

—Avant cela, occupons-nous de la petite. La voiture est-elle prête?

—Elle vous attend, dans la rue indiquée.

—Bien.

Aussitôt, consultant une pendule, Mme d'Estaque conclut:

—Allons, il est l'heure!

Mélique sortit aussitôt, tandis que la baronne s'enveloppait la tête d'une écharpe soyeuse, de façon à masquer presque complètement son visage.

Elle sortit furtivement de l'hôtel, cinq minutes plus tard, monta en automobile et partit.

De son côté, Simone, portant un grand carton, était sortie de chez Lucy Fontanges, depuis une demi-heure.

Chargée de remettre en passant un pli dans l'avenue de l'Alma, elle avait fait un détour pour rejoindre l'hôtel habité par la baronne d'Estaque.

Elle ne s'apercevait pas que, depuis un moment, une voiture automobile de luxe la suivait. Bientôt même, l'auto la dépassa, puis se rangea le long du trottoir.

Simone allait passer, gracieuse et légère, devant la grande limousine arrêtée lorsqu'une main gantée, passant par la portière, lui fit un signe engageant.

—Montez! fit en même temps une voix féminine.

Stupéfaite, Simone s'arrêta d'abord, puis, curieuse de voir qui l'invitait ainsi, elle s'approcha.

Aussitôt une autre main parut, braquant sur elle un petit revolver.

La pauvre fille, saisie d'effroi, voulut reculer.

Mais au même instant un homme surgit brusquement de l'ombre. Et comme la portière du véhicule venait de s'ouvrir, il se rua derrière Simone, la poussa brutalement à l'intérieur.

Elle voulut crier. Elle n'en eut pas le temps. Une main s'abattit durement sur sa bouche. Une voix menaçante lui déclara :

—Un mot, un appel, et je vous tue!

Simone pâlit, essaya de reculer. Les prunelles dilatées par l'épouvante, elle vit briller devant sa face le canon d'un revolver. Une femme entièrement masquée l'en menaçait.

Maintenant, la limousine roulait à toute vitesse vers les hauteurs de Montmartre.

Derrière l'auto, une voiturette, conduite par un homme enveloppé d'une cape, venait d'apparaître et suivait à peu de distance.

Enfin, la limousine s'arrêta devant la grille de cette propriété abandonnée, où, déjà, nous avons vu la baronne d'Estaque.

La femme voilée en descendit rapidement, tenant toujours son revolver braqué vers Simone.

La malheureuse jeune fille, absolument terrorisée, descendit à son tour. Elle passa docilement devant celle qui la tenait en son pouvoir, pénétra dans la maison.

Frissonnante d'épouvante, elle courut aussitôt se blottir dans une encoignure. Son coeur sautait à rompre sa poitrine, elle s'attendait aux pires événements.

Cependant, la voiturette lancée à la poursuite de l'auto venait de s'arrêter à son tour devant la propriété abandonnée.

L'homme à la cape en descendit, examina rapidement les alentours,

puis la clôture et se mit en devoir de la franchir.

Après avoir pénétré dans l'enclos, il sortit un revolver de sa poche et, prêt à tout événement, il marcha vers le pavillon.

Mais l'infernale baronne avait perçu des bruits suspects.

Elle se précipita vers la porte, comprit que quelqu'un allait la forcer, revint en hâte vers le fond de la pièce, puis disparut tout à coup, par une ouverture habilement dissimulée dans la cloison.

Au même moment l'homme à la cape ouvrait la porte.

Simone lança un appel de délivrance :

—A moi, au secours! Puis elle s'élança vers le mystérieux inconnu.

Mais soudain, sous ses pas, une trappe s'ouvrit. Elle disparut en jetant un cri éperdu de terreur.

Ses mains instinctivement tendues en avant s'accrochèrent au rebord de la trappe, avec toute la vigueur décuplée de sa volonté d'échapper à la mort.

Son sauveur, prompt comme l'éclair, s'était précipité vers elle, il lui saisit les poignets et d'un effort vigoureux, il l'aida puissamment à remonter.

Remise sur pied, mais livide, et palpitante, Simone regarda cet homme.

Jamais elle ne l'avait vu.

—Qui donc êtes-vous? lui demanda-t-elle, tremblante.

—Mystère! répliqua l'inconnu.

Il ajouta sur un ton de pitoyable protection :

—Ne craignez rien, mon enfant. Je vous sauverai. Ayez confiance en moi, je veille constamment sur vous.

—Vous me connaissiez donc?

—Oui, très bien. Et je ne veux pas, vous m'entendez, je ne veux pas qu'il vous arrive rien de fâcheux! Vos ennemis sont les miens; je vous protégerai partout et toujours. Maintenant, venez vite?

En achevant, l'homme à la cape entraîna Simone.

Arrivé là, il eut un instant de pénible déception. Sa voiturette avait disparu!

—Infernale créature! maugréa-t-il furieux. C'est elle!... Oh! je la vaincrai! Je me le suis juré!

Puis il pria Simone, encore chancelante, de s'appuyer sur lui. Ils marchèrent durant un instant, sans parler, dans la rue déserte. Tous deux semblaient émus.

Enfin, le mystérieux personnage s'arrêta.

—Vous voici sur le chemin de votre demeure, dit-il d'une voix empreinte de bienveillante douceur. Je vais vous quitter afin que personne ne puisse me rencontrer avec vous dans ce quartier. Rentrez chez vous sans crainte maintenant, mettez votre plus jolie toilette et rendez-vous, dans une heure, au coin du boulevard et de la rue de la Paix. Vous m'y retrouverez; je vous reconduirai chez Lucy Fontanges. Si, par la suite, vous devez encore me rencontrer, me voir même mêlée de près à votre existence, ne vous étonnez de rien, ne me reconnaissez pas surtout! Je dois demeurer pour tout le monde un homme sans nom; un mystère. Au revoir, mademoiselle Simone, à bientôt.

Puis, l'homme à la cape, s'éloigna rapidement, laissant la jeune fille stupéfaite et profondément troublée.

L'inconnu redescendit dans le centre de Paris.

Il était certain que la disparition de sa voiturette était l'oeuvre de la baronne d'Estaque, mais il savait devoir la retrouver bientôt.

Ce même soir, le maître Roubil était occupé en sa salle d'armes, à glisser deux épées dans une gaine, lorsqu'un homme surgit tout à coup derrière lui et, brusquement, lui appliqua sur les narines un mouchoir imbibé de chloroforme.

Roubil essaya de résister.

Il y eut entre lui et son agresseur une courte lutte, puis il s'affaissa, terrassé par le soporifique.

Aussitôt son adversaire qui n'était autre que Mélique, ramassa les épées, considéra attentivement sa victime durant quelques secondes et murmura :

—Il en a pour trois ou quatre heures, au moins; me voilà tranquille et libre d'agir.

Puis il sortit, se dirigeant à grands pas vers la rue de la Paix...

Une heure plus tard, l'assaut d'escrime commençait, dans le grand salon de Lucy Fontanges, où les deux tireurs masqués luttaient savamment.

La baronne d'Estaque venait de paraître en une toilette luxueuse, bien faite pour rehausser l'éclat de son étrange beauté. Du premier coup d'œil, elle remarqua, aux premiers rangs des fauteuils, le marquis du Bosc, Madeleine de Sauve et Micheline.

M. de Montmaur pénétra dans le salon cinq minutes plus tard, examinant avec une attention curieuse les invités présents. En les reconnaissant, il eut un sourire énigmatique...

La seconde passe de l'assaut venait de commencer lorsque le pseudo-maître d'armes se démoucheta, au mo-

ment précis où il portait un coup droit à son adversaire.

Celui-ci, atteint en pleine poitrine, chancela en laissant échapper un gémissement de douleur.

Les assistants épouvantés se précipitèrent aussitôt vers lui. On le fit assseoir, on lui retira son masque.

La baronne d'Estaque venait de s'approcher.

Elle jeta un cri d'épouvante et de stupéfaction douloureuse.

— Henri!... mon frère!...

Quant à l'auteur de ce terrible accident, il venait de profiter du désarroi général pour disparaître.

Presque derrière lui, M. de Montmaur sortit à son tour, sans être remarqué.

Trois minutes plus tard, un inconnu se glissait dans le vestiaire des invités. Là, masqué par une tapisserie, il saisit dans la poche intérieure d'un vêtement un portefeuille, en sortit une lettre, remit le portefeuille en place et disparut.

Pendant ce temps, on transportait Henri Dubreuil mourant, sur un canapé, devant lequel se tenait, très cruellement émue, la redoutable baronne d'Estaque.

L'infernale créature, durement frappée par l'impitoyable destin, se demandait angoissée si ce n'était pas là le commencement d'un juste châtiement?...

Le même soir, beaucoup plus tard, l'homme à la cape, retiré chez lui, lisait une lettre ainsi conçue:

“Je remercie du fond du coeur celui qui m'a toujours aidé à déjouer les machinations de la baronne, en dépit du fatal pouvoir qu'elle exerçait sur moi.

“S'il m'arrivait malheur, je le conjure de ne pas retirer sa protection à Simone, mais de se souvenir que, si criminelle, soit-elle, la persécutrice est la soeur de

“Henri Dubreuil.”

Et le mystérieux inconnu songea, lui aussi, que peut-être le châtiement commençait...

XIII

Lueur d'espoir

Le malheureux Henri Dubreuil devait mourir, en effet, le lendemain même, des suites de sa terrible blessure.

Puis quelques jours s'écoulèrent ; les premières affres de la douleur ressentie par la baronne d'Estaque s'apaisèrent par degrés. Mais cette douleur, loin de détourner la misérable femme de son oeuvre ténébreuse, sembla, tout au contraire, faire croire en son âme foncièrement mauvaise la haine dont elle enveloppait Simone.

D'autre part aussi, par une sorte de monstrueuse anomalie, son penchant secret pour M. de Montmaur devenait chaque jour plus impérieux. Plusieurs semaines passèrent pourtant, sans amener aucun événement important entre le marquis et sa terrible nièce. M. du Bosc, cédant aux sollicitations de Micheline, prolongeait son séjour à Paris. Parfois il rendait visite à la malheureuse Simone qui, à la suite de la criminelle tentative dont elle avait été l'objet, à Montmartre, avait été gravement malade. Un moment même, on crut qu'elle avait perdu la raison. Mais grâce aux soins dévoués de Mauglas et de Guynot, elle se rétablissait maintenant assez vite.

En ce moment même, allongée sur une chaise longue, elle causait avec ses deux amis.

Guynot venait de recevoir une lettre; il la lui montrait.

Cette missive se terminait ainsi:

“Le projet dont je vous ai parlé va recevoir sans doute son exécution, et je désire vous en informer de vive voix.

“Vous le voyez, je n’oublie pas mes amis. Donc, je compte sur vous, comme il est convenu. Venez me voir le plus tôt possible nous prendrons immédiatement des décisions fermes.

“Marquis du Bosc.”

— Pourquoi s’agit-il ? demanda Simone fort intriguée.

— D’une surprise qui pourrait devenir agréable, ma chère petite, répartit Mauglas un peu mystérieux.

D’ailleurs, je vais accompagner Guynot chez cet excellent marquis. Dès notre retour, nous t’informerons de tout. N’est-ce pas, Guynot?

— Oui, mon vieux, entendu.

— Alors, partons de suite.

Aussitôt, les deux amis pressèrent affectueusement les mains de leur fille adoptive, puis sortirent ensemble.

Pendant ce temps, la baronne d’Estaque recevait M. de Montmaur, échangeant avec lui quelques propos légers, cependant empreints d’une apparence de grande sympathie, de part et d’autre.

L’astucieuse femme aveuglée par le tendre sentiment qu’elle éprouvait pour son visiteur, et par sa haine pour Simone; d’autre part, victime elle-même de sa fausseté habituelle, de sa perfidie tortueuse qui l’incitaient à croire qu’elle était assez rusée pour

tromper tout le monde, la baronne, disons-nous, ne s’apercevait point des fugaces impressions reflétées, parfois, sur la physionomie de son interlocuteur.

Tous les fourbes sont ainsi; ils aperçoivent rarement la finesse de pénétration des autres.

M. de Montmaur jouait, d’ailleurs, merveilleusement son rôle. Il se prêtait complaisamment aux manifestations tendres de l’infernale créature.

Cependant, il résista fort aimablement à ses invites de long entretien et, prétextant une affaire, il se retira, non sans avoir baisé galamment la main tendue vers lui.

Un peu dépitée de ce départ brusque, l’ambitieuse enamourée se jeta sur un canapé, songeuse.

A présent, elle rêvait de douces choses: Elle aurait voulu voir l’homme qu’elle aimait se pencher vers elle, effleurer de ses lèvres ardentes le front qu’elle lui tendrait languissante.

Puis ils pourraient échanger d’autres baisers plus tendres, de doux aveux, des promesses, même douces, enivrantes!...

Mais l’agréable vision s’éteignit tout à coup laissant place à la décevante réalité.

Dans un appartement voisin, la comtesse de Sauve s’entretenait avec Micheline d’Avor.

La malheureuse mère sentait depuis quelque temps renaître instinctivement en son coeur meurtri, de chers et consolants espoirs.

Elle disait à son amie:

— Je suis hantée parfois de pressentiments étranges: j’en arrive à me persuader que ma chère petite Simone n’est pas morte!

— Je le crois fermement aussi, fit Micheline. Je ne serais pas étonnée

que vous la retrouviez un jour prochain.

—Ah! si vous pouviez dire vrai, ma chère Micheline? Quelle joie j'aurais à pouvoir ouvrir mes bras à mon enfant adorée, à pouvoir la presser enfin sur mon cœur maternel, à lui prodiguer mes caresses les plus tendres!...

Comme elle achevait, le marquis pénétrait dans la pièce. Il semblait heureux.

—Jamais, dit-il, je ne me suis senti plus robuste, plus confiant en l'avenir; malgré les petites infamies de ma terrible nièce, Lucie. Je la redoute si peu, maintenant, que j'ai résolu de ne point me séparer d'elle. Je l'autoriserai, et même je l'inviterai à me suivre partout, à me surveiller comme elle le désire.

—Cependant, grand ami, observa Micheline judicieuse, la présence et le contact de Mme d'Estaque vous ont procuré, jusqu'à présent, tant de déboires et de désagréments?...

—C'est très vrai. Et c'est justement pour cette raison, mon enfant, que la tenant près de moi je surveillerai plus efficacement ses méchants agissements, tout en endormant sa défiance et sa honteuse vigilance.

Puis se tournant vers la comtesse de Sauve, prête à sortir, le châtelain reprit:

—Ma chère Madeleine, gardez votre courage et vos espoirs; je vous réserve, un jour prochain peut-être, une surprise agréable.

—Merci de ces bonnes paroles, mon oncle. Elles me réconfortent; et j'en ai grand besoin... Je suis si malheureuse!

Puis la comtesse se retira, au moment où Guynot, se rendant à l'invitation du marquis, pénétrait dans la pièce. Mauglas, au dernier moment,

avait jugé bon d'attendre son ami au dehors, afin de ne point paraître indiscret.

—Ah! voilà ce brave Guynot, s'écria el marquis d'un ton de bonne humeur.

—Eh bien, mon ami, c'est décidé, nous allons partir pour la Côte d'Azur. Et c'est vous qui nous y conduirez. Vous connaissez mes conditions, n'est-ce pas? Je présume que vous les trouvez acceptables?

—Sans doute, monsieur. Elles sont même brillantes, mais ce qui me gêne, c'est de laisser ici ma chère Simone.

—Bast! La belle enfant va tout à fait bien maintenant.

—N'importe, j'aurais voulu veiller de près sur elle, ne point la laisser exposée à de certains dangers, que vous devinez facilement.

—Oui, oui, je comprends. Mais rassurez-vous, mon brave Guynot, je vais prendre certaines mesures destinées à protéger votre jolie pupille.

—Si vous me l'assurez, monsieur, c'est autre chose; je pourrai partir tranquille.

—Alors, vous acceptez toutes mes propositions?

—Eh bien, oui, c'est dit et convenu. Je tiens beaucoup à vous être agréable.

—A la bonne heure. Vous en serez récompensé. Comptez sur moi pour cela, Guynot. Je n'ai jamais failli à ma parole.

Tout à fait rassuré, Guynot se retira pour reprendre, en compagnie de Mauglas, mis rapidement au courant, le chemin de la demeure de Simone.

En route, le vieil artiste quitta son camarade, afin de se rendre au théâtre. Guynot rentra seul chez sa fille adoptive.

Mais il ne l'informa pas tout de suite de son prochain voyage. Il était assez embarrassé de lui apprendre la nouvelle de cette séparation pénible.

Il allait enfin se décider, lorsque parut le médecin auquel Simone devait sa guérison.

Après quelques questions professionnelles indispensables, et un examen sérieux de la convalescente, le praticien déclara :

—Ma chère demoiselle, un généreux philanthrope, qui désire rester inconnu de vous, m'a chargé de mettre à votre disposition, durant votre convalescence, une jolie villa dont il est le co-propriétaire, à Cannes.

—A Cannes! s'écria Guynot stupéfait. Par exemple, ça tombe à pic, docteur! En voilà une veine! Je dois justement partir pour ce patelin-là, très prochainement.

—Toi? s'étonna Simone, soudain attristée.

—Oui, chérie. Et même je ne savais pas trop comment t'apprendre la chose; je l'avoue. Mais la proposition de ce bon docteur arrange tout. Alors, on se retrouvera là-bas bientôt... C'est vraiment bath!...

Cependant Simone présenta quelques courtes objections de réserve, mais pressée par son compagnon et par le médecin, elle finit par accepter.

Le praticien prit congé, souriant avec une malice bienfaisante, et reconduit par Guynot, très attentif à écouter ses dernières recommandations.

Cet excellent docteur ne disait pas que, une heure plus tôt, M. de Montmaur lui avait téléphoné pour le prier de se rendre chez la jeune fille, et l'informer de la décision prise par lui-même.

C'était, en effet, chez une de ses parentes, artiste peintre de grand talent, très riche, connue sous le pseudonyme de Carlotta, et co-proprétaire d'une villa, à Cannes, que son effective et bienveillante protection avait découvert un refuge, pour la jolie pupille de Mauglas et de Guynot.

Un sentiment très pur et très profond, tenu secret jusque-là, emplissait en effet le cœur de M. de Montmaur pour la charmante jeune fille, en dépit de la différence assez sensible de leurs âmes.

Mais l'amour ignore les raisons de la sagesse!

Si M. de Montmaur conservait à Micheline d'Avor toute son estime, et son affection quasi-fraternelle il ne l'aimait pas au sens exact du terme. Quant à l'amour, trop visible et pressant, de la baronne d'Estaque, il s'en jouait habilement.

Vers Simone allaient toutes ses aspirations secrètes, tous ses rêves d'avenir et de bonheur possible.

Une seule crainte l'obsédait: c'était que la jeune fille le repoussât, le jour où il lui avouerait sa profonde tendresse, son désir ardent de l'associer pour toujours à sa vie...

Or, au moment où le médecin quittait la demeure de Simone, Mme d'Estaque y arrivait.

Depuis que l'infâme complicité de Mélique lui avait permis de retrouver les traces de l'enfant supposée de Madeleine de Sauve, la terrible baronne ne perdait pas de vue son innocente victime.

Elle l'enveloppait d'une hypocrite sympathie, afin de mieux la surveiller et la circonvenir. Elle attendait du hasard, si souvent complice inconscient de tant de crimes, l'occasion de se défaire enfin de cette co-héritière,

en qui, d'ailleurs, son instinct féminin devinait une rivale puissante dans le coeur de M. de Montmaur.

Simone, confiante et un peu naïve comme toutes les natures droites, croyait en la sympathie de la baronne qu'elle avait connue chez Lucy Fontanges.

Elle ne soupçonnait pas un seul instant cette femme d'être la misérable créature voilée qui, un jour, avait attenté à sa vie dans la mystérieuse maison de Montmartre; ingénument, elle lui confiait ses désirs, ses espoirs.

En ce moment même, elle lui disait:

—Chère madame, je n'aurai plus longtemps le plaisir de vous voir; je vais partir pour Cannes, incessamment.

La baronne sursauta d'étonnement d'abord. Puis comprenant la nécessité de dissimuler, elle se ressaisit très vite et sourit.

—Mes félicitations, chère petite, fit-elle. Le climat de la Côte d'Azur achèvera sûrement votre guérison. Je le souhaite très sincèrement.

Et, bien que furieuse intérieurement, elle salua d'un geste amical, puis se retira, afin de rentrer immédiatement à l'hôtel.

Elle y trouva le marquis du Bosc.

Celui-ci l'accueillit avec une amabilité dont elle ne perçut pas tout de suite l'ironie malicieuse.

—Vous avez l'air vraiment heureux, mon oncle, remarqua l'hypocrite créature.

—Tout à fait, ma chère Lucie, déclara le châtelain. Et je vais user de ma liberté reconquise pour l'être plus encore.

—Comment cela, mon bon oncle?

—Je file, dès demain, sur la Côte d'Azur.

—Vous aussi?

—Cela paraît vous étonner; et même vous contrarier?

—Par affection pour vous, mon oncle. Je serai désolée d'être séparée de vous, fût-ce durant quelques jours.

—Merci, chère nièce; vous avez toujours l'esprit d'à-propos. Eh bien, pour me prouver votre affection, accompagnez-moi, voulez-vous?

—Madeleine et Micheline sont-elles du voyage?

—C'est probable. J'espère les y décider, sans trop de difficulté.

—Alors, mon bon oncle, c'est convenu; je vous accompagnerai, moi aussi.

—Vous êtes la plus charmante des nièces... quand vous voulez...

Sur ce dernier trait, l'astucieuse baronne braqua sur le marquis le regard acéré de ses prunelles métalliques.

Une lueur de défi s'y alluma.

Le châtelain supporta tranquillement cette sorte de menace. Le sourire empreint sur ses lèvres demeura... Il était sur ses gardes et beaucoup plus sûr de lui, maintenant.

Mme d'Estaque, rentrée chez elle, saisit aussitôt l'appareil téléphonique, appelant M. de Montmaur.

—Allô, lui dit-elle, à mon très profond regret, je ne pourrais recevoir demain comme c'était convenu. Je pars pour la Côte d'Azur avec mon bon oncle du Bosc. Je serais heureuse, pourtant, si j'emportais l'espoir de vous y retrouver bientôt. Réfléchissez aux agréments possibles de ce séjour enchanté?...

Et pressé de faire ses préparatifs, elle raccrocha l'appareil, sans attendre de réponse.

A l'autre bout du fil, M. de Montmaur s'évertuait en appels inutiles.

Le silence prolongé de sa correspondante le convainquit enfin de l'inanité de son obstination.

Lui aussi raccrocha l'appareil, en murmurant, les sourcils froncés :

—Oui, belle et terrible créature, tu me retrouveras bientôt là-bas. Et j'y reverrai Simone, la douce, la pure Simone que j'aime tant!...

Puis il demeura pensif, le regard perdu dans le vague, se complaisant en visions d'avenir. Un avenir radieux de lumière morale, de joies légitimes et pures, de bonheur complet.

On croit facilement ce que l'on espère!... M. de Montmaur ne pouvait échapper à ces suggestions, du cœur. Il aimait ardemment!...

Quelques jours plus tard, le marquis et sa famille s'installaient à Cannes, dans une jolie villa, toute fleurie. Et M. de Montmaur achevait ses préparatifs de départ...

—Ainsi vous vous plaisez ici, mon enfant?

En posant cette question, Mme Carlotta enveloppa Simone d'un regard sympathique.

—Comment ne serais-je pas satisfaite, répartit celle-ci; ne suis-je pas, grâce à votre délicate bonté, entourée de tous les soins nécessaires; et même d'un superflu luxueux auquel je ne suis pas habituée. Je vis ici comme une jeune fille riche; mes moindres désirs sont exaucés! Ah! madame, je vous serai reconnaissante éternellement de tant de générosité.

—Merci, mon enfant. Mais il ne faudra pas oublier dans ce sentiment de gratitude celui par qui vous fûtes envoyée ici.

—Je ne le connais pas.

—Patience; cela viendra bientôt.

Cette courte scène se passait dans un coin du spacieux jardin dont s'entourait la luxueuse villa Carlotta, située non loin du chemin d'Isola-Bella.

Les deux jeunes femmes travaillaient à de menus travaux féminins, tout en s'entretenant assez familièrement.

A quelques centaines de mètres, sur la terrasse d'une autre villa non moins élégante, et dont le surnom fleuri "Iris" évoquait l'idée du parfum cher à nos grand'mères, le marquis du Bosc, la comtesse de Sauve et la baronne d'Estaque causaient avec animation.

Au même instant, une auto stoppait devant la grille de la propriété.

M. de Montmaur en descendit. Il fut aussitôt conduit vers la terrasse.

—Ah! s'écria le marquis en reconnaissant son visiteur, quelle bonne surprise, mon ami. Vous nous suiviez donc?

—A quelques jours près, marquis.

—Cher monsieur, fit à son tour Mme de Sauve, soyez le bienvenu. Votre aimable présence nous sera tout à la fois un plaisir et un réconfort.

—Et votre joie sera partagée par tous, dit à son tour la baronne d'Estaque, en lançant à son visiteur un regard des plus langoureux.

—Mais, reprit M. de Montmaur, s'adressant plus particulièrement au marquis, vous alliez sortir, je crois?

—Peut-être.

—En ce cas, je ne voudrais pas retarder votre promenade; je reviendrai bientôt.

En achevant, le visiteur fit mine de se retirer.

—Non, non, restez, insista vivement M. du Bosc. Je sors en effet avec Madeleine; mais Mme d'Estaque sera

certainement heureuse de votre aimable compagnie.

—Je vous l'avoue sans détours, acquiesça la baronne, en souriant de plaisir.

—Alors, madame, je ne saurais me refuser à un tel honneur! répartit M. de Montmaur d'un ton indéfinissable, et en souriant, lui aussi.

Était-ce de l'ironie, de la finesse, de la galanterie?

La baronne ne le devina point.

Néanmoins, lorsque le marquis et la comtesse de Sauve se furent éloignés, le visiteur se prêta fort aimablement au jeu de sa dangereuse interlocutrice.

Celle-ci semblait ravie du tête-à-tête qui s'offrait.

Câline, souple, insinuante, elle laissait clairement deviner une véritable joie, teintée d'émotion tendre.

—Voulez-vous m'offrir votre bras pour faire un tour de parc? proposait-elle fort engageante.

—Certainement, baronne. Vos désirs sont des ordres!

Ils s'en furent sous les verts ombrages par les allées désertes, penchés l'un vers l'autre comme de jeunes amoureux.

L'ardente baronne mettait en oeuvre toutes les ressources de sa troublante coquetterie féminine, s'efforçant de provoquer de tendres ripostes, de troubler son galant cavalier.

M. de Montmaur, très maître de soi au fond, semblait pourtant impressionné. Il se prêtait avec une complaisance habile à ce manège enamouré. C'était charmant!...

Pendant ce temps, le misérable Mélique flânait dans les rues de la ville, à la recherche de Guynot. Il espérait, par celui-ci, retrouver la piste de Simone dont la baronne d'Estaque n'a-

vait pas encore découvert le refuge, malgré ses recherches des jours précédents.

Il aperçut tout à coup celui qu'il cherchait, dans l'avenue Selvosa, le fila très adroitement et le vit enfin s'arrêter devant la villa Carlotta.

—Tiens, tiens, murmura Mélique, en se dissimulant de son mieux, serait-ce là le nid de la poulette en question?... C'est bien probable...

Guynot venait de sonner à la grille. Il entra bientôt et, comme il se dirigeait délibérément vers l'habitation, il vit Simone accourir vers lui.

L'astucieux domestique fit lentement le tour de la propriété, découvrit une porte basse qu'il entr'ouvrit sans peine.

—Parfait! maugréa-t-il en refermant cette porte, ça pourra nous servir... C'est l'entrée des artistes!...

De leur côté, la baronne et M. de Montmaur revenaient vers la terrasse, au moment où la jolie Micheline y paraissait.

Après un échange d'aménités banales, Mme d'Estaque se retira, paraissant contrariée de la présence de Micheline.

M. de Montmaur sourit d'abord de ce dépit visible, puis s'assura d'un coup d'oeil que la terrible baronne ne demeurait pas en surveillance. Enfin, il se pencha vers Micheline.

A voix basse, sur un ton confidentiel, il déclara:

—Ma chère amie, j'ai d'importantes nouvelles à vous faire connaître, sur l'heure.

—Elles me concernent particulièrement!

—Non. Mais je suis certain qu'elles vous réjouiront cependant, par action réflexe... Je crois avoir retrouvé la fille de Mme de Sauve.

—Est-ce possible?... Ah! si c'était vrai?

—J'en suis persuadé. Il faudrait donc préparer doucement la malheureuse comtesse au retour possible de cette enfant disparue, et si amèrement pleurée. Une émotion trop brusque pourrait être dangereuse!

—Bien, bien, comptez sur moi, cher ami. Je serais si heureuse de consoler cette pauvre mère, de la voir enfin sourire, reprendre goût, à la vie. Elle est si triste, depuis tant d'années!

—Je ne doute pas de votre excellent coeur, je le connais et l'apprécie, vous le savez. Mais prenez des ménagements, je vous le répète instamment.

—Et maintenant, Micheline, bonne et douce amie, à bientôt.

En achevant, M. de Montmaur s'éloigna l'air pleinement satisfait.

XIV

La grande nouvelle

Le lendemain, comme M. de Montmaur se dirigeait vers la Croisette, il rencontra Guynot dans la rue Rostan, le reconnut, aussitôt l'arrêta:

—Je vous demande pardon, monsieur, lui dit-il, mais il me semble bien vous avoir vu à Paris, chez Mme Lucy Fontanges?

—C'est bien possible, confirma Guynot, un peu défiant d'abord.

—Vous connaissez, je crois, une certaine demoiselle Simone?

—Parbleu, c'est ma fille!

—Votre fille?

—Adoptive, bien entendu.

—Ah! très bien. Je m'explique mieux à présent certains incidents particuliers. Eh bien, dites-moi, voudriez-vous venir me voir, dans une heure, à l'hôtel de la Méditerranée,

rue Macé. Je serais heureux de pouvoir m'entretenir confidentiellement avec vous, de votre charmante pupille.

—Dans quel but?

—Je veux lui rendre un grand service. Vous en jugerez.

—Bon, j'accepte; j'irai. Votre figure m'inspire confiance.

—Merci du compliment. A tout à l'heure, mon ami.

Et M. de Montmaur offrit spontanément sa main au brave chauffeur. Celui-ci la serra rudement, avec sa franchise habituelle...

Une heure plus tard, Guynot assis chez M. de Montmaur écoutait attentivement son interlocuteur. Celui-ci rappelait de très anciens souvenirs, concernant Simone.

—Tenez, fit tout à coup M. de Montmaur, en lui montrant un cachet: reconnaissez-vous ceci?

—Ma foi non, pas du tout.

—Allons donc, faites un effort de mémoire. La jeune fille dont je parle ne porte-t-elle pas sur le bras une empreinte semblable à ceci: Trois étoiles sur champ d'azur?

—Ah! oui, oui, c'est vrai; je me souviens maintenant. J'avais complètement oublié cette marque bizarre.

—Ce n'est pas suffisant peut-être, murmura M. de Montmaur, comme pour lui seul.

Il reprit plus haut:

—Puisque vous prétendez avoir recueilli vous-même, il y a treize ans bientôt, l'enfant dont je vous parle, n'aviez-vous pas trouvé à cette époque, près de la petite abandonnée, un objet très spécial.

—Si, si, un portefeuille. Et même quelques fafiots de la Banque. Et tenez, le voici. Il ne m'a jamais quitté. Quant aux fafiots, ils ont fondu, vous comprenez.

En achevant, Guynot sortit de sa poche un portefeuille vieilli, usé par le long frottement des différents vêtements dans lesquels il avait séjourné.

—Vous voyez, dit-il, je ne mens pas. Quand nous avons trouvé la petite, il y a treize ans, là-bas, près de Vizille, elle tenait cet objet dans ses mains.

—Regardez bien les initiales.

—Enfin, s'écria M. de Montmaur, l'air joyeux, aucun doute n'est plus possible! c'est elle!

Tout en parlant, il s'était approché d'une fenêtre d'où la vue plongeait sur la célèbre promenade de la Croisette.

Soudain, il tressaillit... appela Guynot près de lui.

—Regardez, fit-il autoritaire.

Guynot obéit machinalement.

Les deux hommes attentifs apercevaient, de loin, deux femmes élégantes arrêtées devant un kiosque de cartes postales.

Ils reconnurent aussitôt les deux promeneuses.

—Simone! jeta Guynot, l'air très surpris.

—Encore cette damnée baronne!... maugréa M. de Montmaur.

Et tous deux, frappés d'étonnement, demeurèrent en observation, sans parler davantage.

En effet, la baronne avait rencontré Simone un instant plus tôt.

La jeune fille s'amusait à jeter du pain aux mouettes.

Accostée par l'hypocrite nièce du marquis, elle continua dès lors sa promenade en sa compagnie.

Et, en ce moment même, Mme d'Estaque considérait avec un intérêt affecté une carte postale, reproduisant l'entrée pittoresque d'anciennes carrières abandonnées, visitées par elle deux jours plus tôt.

Une idée infernale venait de surgir en son esprit retors:

Lors de sa récente visite aux carrières, elle avait remarqué un fait extraordinaire, dont on parlait d'ailleurs dans le pays, depuis quelques semaines seulement.

Au centre d'une sorte de caverne—dénommée "La grotte du chien", par analogie avec d'autres cavernes célèbres un éboulement profond s'était produit. Et, du sous-sol, avaient jailli des vapeurs méphitiques qui dégageaient de redoutables émanations sulfuriques.

Sous l'empire de son idée, Mme d'Estaque sourit aimablement à Simone, tout en lui montrant la carte postale.

—Cette grotte, dit-elle, doit être très curieuse à visiter. Je compte m'y rendre après-demain. Ne me ferez-vous pas le plaisir de m'accompagner dans cette excursion?

—Mais très volontiers, chère madame. J'adore les découvertes, les choses nouvelles et peu connues. En deux mots, je suis très curieuse.

—C'est si naturel! Nous le sommes toutes, mon enfant; c'est l'un de nos péchés mignons; mais cela sert parfois.

Et tout en causant très amicalement, la baronne entraînait Simone plus loin.

M. de Montmaur et Guynot, ne les voyant plus, quittèrent leur poste d'observation, puis se séparèrent bientôt, sans que le premier communiquât, d'ailleurs, à son interlocuteur, ses impressions secrètes...

Le surlendemain, Mme d'Estaque et Simone s'acheminaient vers les anciennes carrières situées à peu de distance de Cannes.

Elles parvinrent bientôt à l'entrée de la grotte, y pénétrèrent et s'enga-

gèrent prudemment sur un sol bouleversé, semé de pierres, troué d'effondrements.

Mme d'Estaque feignit un moment de s'être trompée, de vouloir sortir au plus tôt de cet antre obscur.

— Nous sommes égarées ! s'écria-t-elle. Il faut chercher une issue, retourner à l'air libre.

Et tout en affectant de rechercher une sortie, elle s'engageait plus avant, suivie docilement par Simone, curieuse, et surtout trop confiante.

Elles arrivèrent tout à coup, à un endroit d'où s'échappaient des vapeurs épaisses.

— Oh ! c'est insupportable ! jeta Mme d'Estaque, en portant vivement sa main devant sa bouche et ses narines. J'en suis malade, suffoqué !...

En même temps elle parut sur le point de tomber.

Simone, très charitable, s'empressa de la soutenir, sans songer à se préserver des vapeurs méphitiques.

La baronne s'assit sur un rocher. Elle défaillait...

Simone, à genoux près d'elle, s'efforça de la ranimer.

Mais les dangereuses émanations montaient, enveloppaient la jeune fille de toutes parts.

Saisie d'un vertige subit, elle passa la main sur ses yeux, essaya vainement de se relever.

Elle chancela tout à coup, battit l'air de ses deux bras, puis retomba inerte sur le sol empoisonné.

Aussitôt, la misérable baronne se dressa, prit un flacon de sels anglais qu'elle portait sur elle, puis respira longuement ce réconfort.

Ensuite, elle regarda Simone inanimée.

De ses prunelles, la haine triomphante s'exhalait. Un sourire cruel crispait ses lèvres rouges.

D'un bond, elle se recula, s'élança vers une issue, en maugréant les dents serrées :

— Cette fois, elle n'en reviendra pas !

Parvenue enfin à l'extérieur de la grotte, elle s'arrêta un instant essoufflée, aspirant avec délices l'air pur et vivifiant du dehors.

Soudain, elle eut un geste de stupeur, presque d'épouvante.

A quelques pas à peine, un homme enveloppé d'une cape, le visage aux trois quarts dissimulé, se hâtait parmi les roches.

La misérable femme recula de nouveau, se cacha derrière un bloc, hâlante d'effroi et de rage.

Pendant ce temps, l'homme à la cape pénétrait hardiment à l'intérieur de la grotte, où il découvrait bientôt le corps inanimé de Simone.

Il le saisit, l'enleva dans ses deux bras nerveux, puis serrant ce précieux fardeau contre sa poitrine, il s'élança au dehors.

Arrivé là, il déposa doucement la malheureuse jeune fille sur un rocher, la contempla un instant en silence, puis disparut tout à coup.

Mme d'Estaque, toujours cachée, ne put retenir cette exclamation de colère :

— Lui, toujours lui ! Ah ! ce terrible Mystère ?...

Cependant, elle revint vers Simone, l'air inquiet, jetant à la dérobée de prompts regards investigateurs autour d'elle. L'astucieuse créature se sentait surveillée de près.

Elle ne se trompait pas... Non loin de là, l'homme à la cape épiait ses

mondres mouvements, prêt à s'interposer.

Enfin, elle se pencha vers la jeune fille, lui fit respirer des sels, la ramina.

Puis elle lui prit les mains avec une compassion charitable, merveilleusement jouée. Dans son regard se lisait une expression de tendre pitié.

Bientôt, les paupières de Simone se soulevèrent, un peu de rose revint à ses joues pâlies, ses lèvres s'entr'ouvrirent et une expression de soulagement et de gratitude tout à la fois.

Et le regard franc de ses grands yeux bleus se fixa sur celui de la baronne.

—Ah! madame, lui dit-elle, je vous remercie de tout mon coeur. Vous m'avez sauvée.

—Pauvre enfant! repartit Mme d'Estaque d'un accent empreint d'apparente compassion. Combien je regrette de vous avoir entraînée en ce lieu dangereux.

—Ne m'en veuillez pas... je vous en conjure? Je suis véritablement désolée! Quelle sotte idée j'eus en vous amenant ici!

—Mais comment vous sentez-vous maintenant?"

—Mieux... beaucoup mieux, merci!

—Vous pourrez marcher?

—Je le crois.

—Alors, partons vite, éloignons-nous de cet endroit néfaste.

En même temps, la misérable baronne aida sa victime à se relever tout à fait.

Puis elle l'entraîna doucement, lui témoignant des attentions quasi-maternelles parfaitement jouées.

XV

Une barque et un bouquet

Le lendemain de sa tentative avortée, dans la grotte aux Fumerolles, Mme d'Estaque vint à la villa Carlotta.

Elle trouva Simone sur la terrasse, en compagnie de M. de Montmaur. Elle en ressentit une cruelle impression de jalousie, mais en comédienne habile, toujours maîtresse de soi, elle n'en laissa rien paraître. Hypocritement affectueuse, elle s'informa de la santé de la jeune fille.

—Je vais tout à fait bien aujourd'hui, chère madame, déclara Simone, et j'espère bien pouvoir me livrer, demain, à mes exercices nautiques coutumiers.

—Ah! vous aimez la mer?

—Beaucoup. Cette immensité grandiose m'attire, me fascine. Je m'exerce à devenir une canotière distinguée. J'accomplis assez souvent, seule, des promenades en barque.

—Vous savez nager?

—Non, pas encore.

—Malgré cela, vous n'avez pas peur?

—Ma foi, non, bien que je sois assez maladroite en l'art de ramer. Cependant, j'arrive à me diriger. Et puis, je suis très persévérante.

—C'est une grande force, ma chère enfant.

—Si vous voulez voir comment je m'y prends, venez avec moi. Ce me serait un grand plaisir de vous promener un peu sur cette mer admirable.

—Merci de l'offre gracieuse, repartit la baronne de l'offre souriante, mais je me recuse. Je ne suis pas aussi brave que vous; j'ai peur de l'eau. A moins d'être sur un grand bateau, je ne me risquerai point.

Si encore, ajouta-t-elle, M. de Montmaur venait avec nous; j'oserais peut-être m'aventurer?

L'astucieuse baronne souligna cette sorte d'invite par un regard des plus expressifs, à l'adresse de son interlocuteur.

—Très flatté de cette confiance particulière, riposta celui-ci. Malheureusement, je ne serai pas libre demain, je le regrette infiniment.

—C'est grand dommage, conclut Mme d'Estaque avec un soupir. Puis elle prit congé fort aimablement.

Cependant, en se retrouvant dehors, sa physionomie changea subitement d'expression. Elle devint dure, soucieuse, comme si l'inférieure créature ruminait de nouveaux et sombres projets.

Lorsqu'elle revint à la villa Iris, elle aperçut, dès l'entrée, le marquis du Bose, la comtesse de Sauve et Micheline: tous trois installés sur la terrasse.

Le marquis, nonchalamment accoudé sur la balustrade, fumait sa pipe, l'air heureux et se retournant de temps à autre pour lancer un propos malicieux.

Il se sentait maintenant complètement libre de ses actions, entouré d'affections sûres.

Et, bien que son esprit toujours en éveil, sous ses apparences de bonhomie, surveillât secrètement les sourdes menées de sa terrible nièce, rien pour le moment ne lui semblait alarmant.

La baronne ne se dirigea point vers l'habitation, elle obliqua vers les communs, où elle savait devoir retrouver Mélique.

En effet, le pseudo-domestique flânait près du garage, en tenue de travail.

Son impérieuse maîtresse lui fit un signe discret, puis s'éloigna vers un coin désert, où il la rejoignit bientôt.

La baronne se pencha vers son complice et, d'une voix contenue, en phrases pressées, elle lui donna de nouvelles et minutieuses instructions.

Mélique approuvait de hochements de tête, sans parler. Un rictus cruel crispait ses lèvres minces, un regard sinistre flambait en ses prunelles sombres.

Le même soir, vers neuf heures et demie, la baronne quitta furtivement l'habitation, et marcha vers la mer proche, dont on entendait la mélodie rythmique.

Bientôt elle parvint à l'embarcadere de la villa Carlotta. Une jolie barque de plaisance, amarrée là, se balançait doucement aux molles ondulations du flot.

Enfin, Mélique parut. Les deux complices s'abordèrent mystérieusement, puis l'inférieure baronne s'écarta de quelques pas.

Mélique descendit dans l'embarcation, sortit de ses poches un vilebrequin et un paquet d'étoupe...

Accroupi dans le fond de la barque, dont il venait de soulever le plancher supérieur, il se hâta de percer un trou, à l'aide de son outil. Ensuite, il fit une sorte de tampon avec l'étoupe, puis reboucha l'ouverture.

Enfin, il se releva, enfouit son vilebrequin dans sa poche, passa rapidement la main sur son front, moite de sueur, et reprit pied à terre, en secouant ses pieds mouillés.

Il rejoignit la baronne, dont le regard aigu ne l'avait pas quitté un seul instant.

—Cela suffira-t-il ? demanda-t-elle l'air incrédule.

—Oui, oui, soyez tranquille, patronne. Quand la gosse ramera, la pression de l'eau fera vite sauter le bouchon.

Alors, le tour sera joué! Vous voyez ça d'ici, hein?

En achevant, il eut un rire sinistre.

Ils s'éloignèrent prenant chacun un chemin opposé pour rentrer à la villa Iris.

—Allons-nous-en, repartit sèche-ment Mme d'Estaque.

Le lendemain matin, de très bonne heure, un homme dont il était impossible d'apercevoir les traits dissimulés par le haut collet relevé d'une cape, se glissait furtivement dans la barque détériorée la veille par Mélique.

L'inconnu glissa sous une banquette un objet sphérique, puis reprit pied à terre et disparut.

Une heure plus tard, la baronne d'Estaque, en coquette toilette du matin, quittait la villa Iris, se dirigeant d'un pas nonchalant vers la mer.

Un instant après Simone paraissait à son tour.

Elle semblait tout à fait remise de son émotion de la veille, et descendait vers "la grande bleu", tout irradiée des premiers rayons d'un soleil resplendissant.

Arrivée près de son embarcation, elle y sauta crânement, ravie de se sentir seule à cette heure matinale, dans le merveilleux décor qui s'offrait à ses regards charmés.

Elle prit les avirons, s'appliquant de son mieux à diriger le léger esquif.

A ce moment précis, la baronne s'avança prudemment, riva le regard de ses prunelles métalliques sur l'embarcation.

Simone s'éloignait assez vite du rivage. Toute son attention se concentra à bien ramer.

La physionomie de Mme d'Estaque devint soucieuse par degrés; l'odieuse stratagème n'allait-il pas réussir?

La barque s'éloignait toujours, filant droit vers le large, sans que la rameuse parût manifester la moindre inquiétude.

Tout à coup la jeune fille abandonna les avirons, se baissa vivement, puis releva l'un de ses pieds, tout ruisselant d'eau.

Stupéfaite, elle comprit qu'un accident horrible venait de se produire.

Elle se dressa, toute pâle, les bras en l'air, affolée de terreur.

L'eau montait, envahissait rapidement maintenant la légère embarcation. Celle-ci, surchargée, s'enfonçait à vue d'oeil.

Et, la baronne laissait errer entre ses lèvres minces un sourire féroce; une expression de triomphe flambait dans ses prunelles noires.

Enfin, cette fois, c'en était fait de l'innocente Simone!... Rien ne pourrait la sauver...

Celle-ci en proie à une épouvante indicible, appelait désespérément:

—Au secours!... Au secours!...

La baronne l'entendit, sans que rien dans sa face de félin ne tressaillit, sans qu'une lueur de pitié s'allumât dans ses yeux dilatés.

La barque s'enfonçait de plus en plus, l'eau affleurait les bords. Elle allait bientôt sombrer, disparaître dans l'insondable abîme liquide, emportant avec elle la belle et douce créature, victime de l'effroyable haine de Mme d'Estaque.

Celle-ci attendait impassible, l'inéluctable dénouement.

Cependant Simone se baissa d'un mouvement soudain, puis se redressa aussitôt, tenant entre ses mains crispées une bouée de sauvetage.

Elle la ceignit avec une hâte fébrile, jeta un dernier appel strident, désespéré, puis s'abandonna, épuisée par ses efforts et par l'épouvante.

La misérable baronne tressaillit, ses traits se crispèrent affreusement.

Cependant, Simone était encore loin du rivage, et, malgré l'engin destiné à la soutenir, elle pouvait être prise, entraînée par une lame de fond.

L'inférieure baronne l'espérait, malgré la rage dont la contraction horrible de ses traits révélait toute la violence. Elle aurait voulu que la mer, cette inconsciente mangeuse d'hommes, se fit sa complice en ces minutes tragiques.

Mais la mystérieuse et puissante Providence veillait de haut, sur les jours précieux de l'infortunée Simone.

La baronne aperçut tout à coup, sur sa gauche, à deux encablures à peine de l'embarcation submergée, une barque de pêche.

Elle vit un marin se jeter à l'eau, nager avec vigueur vers la malheureuse jeune fille, soutenue par la bouée.

Il atteignit bientôt la pauvre enfant, la chargea sur ses robustes épaules, puis se dirigea vers le rivage.

Fort heureusement, Simone n'avait pas perdu connaissance.

Le pêcheur déposa doucement son fardeau humain sur le sable, puis le contempla d'un regard admiratif et attendri de compassion.

—Jolie fille, murmura-t-il en se secouant. Ce serait dommage de laisser mourir une créature pareille! Le bon Dieu m'en aurait voulu!...

Et la baronne épiait ce sauvetage. Le visage livide, les dents serrées à se

briser, les mâchoires, les poings crispés, elle suffoquait de colère et de déception.

—Ah ! rugit-elle... sans songer même qu'on pourrait l'entendre, cette mijaurée m'échappe encore... Tout est donc contre moi? Cette bouée!... ce pêcheur maudit!...

N'importe, j'en finirai, coûte que coûte!

Et les traits affreusement contractés, elle recula, souple et féline, semblable à une hyène à qui sa proie vient d'échapper.

Pendant ce temps, un homme accourait de toute la vitesse de ses jambes, vers l'endroit où Simone gisait tremblante d'effroi.

Le pêcheur s'efforçait pourtant de lui donner des soins, de dissiper sa frayeur.

—Ça ne sera rien, ma petite demoiselle, disait-il, rien qu'une baignade imprévue. Remettez-vous; vous v'là sur un terrain solide; ça n'aura pas de suite, l'eau n'est pas froide...

Instinctivement, Simone, au moment de son immersion, avait tenu la bouche fermée. Elle se remettait donc assez vite.

Or, celui qui accourait, parvint tout à coup devant elle. Il jeta d'abord une exclamation d'effroi:

—Ah malheur! Toi, toi, mon enfant, ma pauvre chérie!

—Guynot! s'écria la jeune fille dont le regard se raviva soudain. Ah! mon cher ami... mon frère!

—Mais que t'est-il arrivé?

—Je te dirai... tout à l'heure... un accident...

Heureusement ce brave homme est arrivé à temps. Il m'a sauvée!

Tout en parlant, Simone s'efforçait de sourire, afin de rassurer son compagnon.

Enfin, soutenue par le pêcheur et par Guynot, elle parvint à se remettre debout.

—Un instant, un instant, fit Guynot, ne nous pressons pas trop. Reprends des forces, ma fille. Nous avons le temps.

En même temps il se tournait vers le pêcheur :

—Mon brave, lui dit-il, il y a de ces services impossibles à récompenser comme il faudrait. Mais je vous remercie du plus profond de mon cœur, et je vous prie de croire à toute la reconnaissance d'un honnête homme.

Et puis, rappelez-vous mon nom. Je me nomme Guynot... Ernest pour les dames, chauffeur d'occasion et Parigot de naissance. Si jamais vous avez besoin de moi, vous me trouverez à la villa Iris, là-haut, en montant.

—Grand merci, repartit le pêcheur, amusé de la façon de son interlocuteur. Entre braves gens, on s'entend toujours, té.

Allons, vous n'avez plus besoin de moi, maintenant, je vas rejoindre mon bateau. Sans adieu, monsieur et mademoiselle.

En achevant, il se jeta dans la mer, nageant vigoureusement vers son embarcation.

Il repartit en se penchant tendrement vers la jeune fille, afin d'être entendu d'elle seulement :

—Ça, c'est un type qui n'a pas froid aux yeux! déclara Guynot. Et maintenant, raconte ton affaire, mon enfant chérie?

En quelques phrases brèves, Simone essaya d'expliquer la cause de l'accident.

—Tout ça n'est pas très clair, malgré Guynot, le front barré d'un pli

soucieux. Il faudra que j'en parle à M. de Montmaur.

Nous verrons s'il n'y a pas des manigances là-dessous?... Allons-nous-en.

Et, doucement, avec des précautions tendres, il entraîna sa jolie compagne, fraternellement appuyée sur son bras robuste, et déjà toute reconfortée par les ardents rayons de l'astre-roi.

Le lendemain, assise à l'intérieur d'un petit kiosque, situé dans le parc de la villa Iris, la baronne d'Estaque réfléchissait aux derniers événements.

Les échecs répétés de ses tentatives criminelles surexcitaient sa haine pour Simone, lui faisait rechercher chaque jour, avec une âpreté farouche, de nouvelles et ténébreuses combinaisons.

Toutes ses misérables pensées se concentraient sur la personne de l'innocente jeune fille, dont un pouvoir occulte, très redoutable, protégeait et effaçait l'existence.

En vertu du proverbe connu: " Qui trop embrasse mal étreint", la baronne, pour le moment, semblait se désintéresser des faits et gestes du marquis du Bosc.

Elle voulait en finir d'abord avec Simone.

En cet instant même elle attendait son complice: Mélique. Celui-ci parut bientôt.

—Je n'ai pas pu venir plus tôt, déclara-t-il, j'avais peur d'être suivi.

—Par qui?

—Par Guynot. Ce type-là se mêle de nous. Il rôde constamment de mon côté et paraît me surveiller d'une façon particulière.

—C'est possible, mais nous déjouerons bientôt cette surveillance, je vous le jure!

— N'importe, madame, tenez-vous sur vos gardes avec lui.

C'est un roublard qui n'a pas froid aux yeux. Je ne voudrais pas avoir une affaire sérieuse avec lui.

Sans répondre, la baronne prit un bouquet déposé près d'elle sur un siège, puis l'examina.

Une sorte d'hésitation se lisait dans son regard sombre.

Enfin, elle tira de son corsage un minuscule vaporisateur, et, lentement, elle arrosa les fleurs merveilleuses d'un produit liquide mystérieux.

Or, depuis un instant déjà, Guynot se tenait aux écoutes, près du kiosque. Il s'approcha, jeta un furtif coup d'œil à l'intérieur, puis s'éloigna sans avoir fait le moindre bruit.

A leur tour, la baronne et Mélique se retirèrent.

La misérable femme tenait le bouquet à la main, assez éloigné de son visage, comme si elle redoutait d'en aspirer les émanations parfumées.

Bientôt elle tendit les fleurs à son complice.

— Portez-lui ceci, ordonna-t-elle, sans désigner la personne à qui elles étaient destinées.

Vous le lui remettrez vous-même, en même temps que ce billet. Ensuite, vous reviendrez préparer l'auto, sans perdre un seul instant.

En achevant, Mme d'Estaque remit un petit pli cacheté à son complice.

Mélique partit d'un pas pressé vers la villa Carlotta.

— J'apporte ces fleurs pour Mlle Simone, dit-il au concierge qui lui ouvrit.

— De la part de qui?

— Je ne sais pas. Je suis un com-
missionnaire.

— Parfait, mon ami, donnez-moi ça, je vais le porter de suite, fit le gardien complaisant.

— Non, non, ne vous dérangez pas, j'ai l'ordre de le remettre moi-même. La personne me l'a bien recommandé. D'autant plus que je dois lui donner en même temps une lettre qui nécessitera peut-être une réponse.

— Dans ce cas, c'est différent, mon brave. Allez à votre affaire. Je crois avoir aperçu ces dames dans le parc.

— Merci, je vais les trouver sans peine.

Et Mélique se dirigea vers une allée ombreuse, au fond de laquelle il voyait Simone et Mme Carlotta assises près d'un guéridon de jardin.

Le domestique s'approcha, salua fort obséquieusement, remit le bouquet puis le pli cacheté.

La jeune fille déposa les fleurs sur la table, lut le court billet, et parut profondément intriguée par cette seule phrase :

“De la part d'une amie.”

Elle allait interroger le commissionnaire. Mais déjà Mélique s'était retiré, dissimulant un sourire satisfait.

D'autre part, après s'être éloigné du kiosque de la villa Iris, Guynot s'était dirigé rapidement vers l'hôtel habité par M. de Montmaur. Bientôt, les deux hommes en sortirent ensemble.

— Il faut nous presser, disait Guynot, en marchant vers la villa Carlotta, par le plus court chemin.

Ils y pénétrèrent bientôt, au moment précis où Mélique, ayant accompli sa louche mission, marchait vers la grille.

L'ignoble personnage, dont le regard sournois et méfiant, inspectait toujours les lieux où il passait, aper-

cut au détour d'une allée les deux hommes venant vers lui.

D'un bond, il se jeta dans un massif, s'y accroupit et les laissa passer, sans qu'ils soupçonnassent un seul instant sa présence.

M. de Montmaur arrivait en ce moment même près des deux femmes occupées à causer de l'énigmatique billet.

En apercevant les visiteurs, Mme Carlotta se leva, et vint au-devant d'eux.

Puis, leur désignant Simone d'un geste discret, elle leur dit à mi-voix :

— Vous voyez, mes chers amis, notre jeune protégée va tout à fait bien, maintenant. Sa mine est superbe.

— C'est exact, fit aussitôt Guynot. On ne se douterait pas qu'elle a failli se noyer hier, la pauvre chérie.

— Mademoiselle, déclara M. de Montmaur, en s'approchant de Simone et en lui baisant galamment la main, je vous présente mes hommages les plus respectueux et les plus sincères.

— Merci, cher monsieur, répliqua la jeune fille avec un charmant sourire. Je les accepte avec grand plaisir, j'y suis tout à fait sensible.

Pendant ce temps, Guynot parlait bas à Mme Carlotta.

Simone poursuivit :

— Cependant, je ne sais trop comment vous dire cela, car, vous le savez, je suis très simple, eh bien, je suis véritablement confuse de tant d'honneur.

— Pourquoi donc ?

— Je préférerais vous entendre dire ceci, par exemple :

Mademoiselle Simone, je vous assure de toute mon amitié.

— Ah ! vraiment ? s'étonna M. de

Montmaur un instant embarrassé de répondre.

En même temps, ils échangèrent un regard expressif.

— Peut-être avez-vous raison, poursuivit-il enfin. Mais, si je m'exprime aussi révérencieusement, c'est peut-être que, si je me laissais guider par mon sentiment intime, j'aurais peur d'en trop dire.

— Pourquoi trop ? demanda ingénument Simone.

Et le regard éloquent de ses grands yeux bleus parut ajouter :

“De vous, j'aimerais tout entendre.”

M. de Montmaur devina-t-il cette pensée, ou bien obéit-il instinctivement à un élan de son cœur ?

Et si je disais, par exemple, et plus justement encore ceci : Simone, je vous offre non seulement mon amitié la plus sincère, mais peut-être plus encore... Je vous trouve adorable... je pense constamment à vous !

— Oh ! s'écria la jeune fille rougissante, je ne m'attendais pas à cela.

— En êtes-vous fâchée ?

— Non, cher monsieur, parce que je vous crois un très honnête homme.

— Et vous avez raison. Je dis l'exacte vérité.

D'ailleurs, ce sentiment ne date pas d'aujourd'hui. Depuis longtemps déjà, vous avez pris en mon cœur une très large place. Si large qu'il n'en reste plus d'autre.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Simone avec un sourire charmé.

— Absolument. Et si vous daigniez en accepter le don, je vous offrirais cette place entière... avec mes deux mains...

— Oserais-je l'accepter ?

— C'est mon vœu le plus cher !

Pendant ce colloque, Guynot s'efforçait de retenir en arrière Mme Car-

lotta, en lui racontant une histoire amusante, tout en guignant du coin de l'oeil les attitudes des deux amoureux.

De son côté, Mélique s'était glissé sans bruit, parmi les massifs.

Accroupi derrière un épais buisson, tout proche des assistants, il écoutait de toutes ses oreilles, fort surpris de ce qu'il entendait.

La tendre conversation de Simone et de son galant interlocuteur se poursuivait animée, ponctuée de regards ardents ou alanguis, de gestes discrets mais expressifs.

Et comme la jeune fille esquissait un geste de dénégation, empreint d'une sorte de résignation triste, M. de Montmaur lui déclara :

— Mais si, je vous l'affirme, il faut croire au bonheur complet et... prochain peut-être ?

— Au revoir, chère et douce amie, à bientôt !

En même temps, il prit les mains de Simone, y appliqua ses lèvres brûlantes en un long baiser fervent.

La jeune fille tressaillit à ce contact. Elle devint pourpre, ses narines se gonflèrent, ses paupières se fermèrent à demi, sous l'intensité de la profonde et délicieuse émotion ressentie.

Son coeur battait à rompre sa poitrine, son sang jeune et riche brûlait ses artères.

Elle aimait !... Elle était adorée !...

Elle vit comme dans un rêve, trop tôt dissipé, M. de Montmaur rejoindre Guynot et Mme Carlotta, puis s'éloigner en leur compagnie.

Durant quelques minutes, elle demeura pensive, secrètement heureuse et troublée jusqu'au fond de l'âme, suivant d'un regard ardent celui dont

elle acceptait, dès maintenant, le profond et chaste amour.

De son côté, M. de Montmaur ne s'éloignait pas sans regrets, obéissant à des arrière-pensées préconçues, il ralentissait le pas à mesure qu'il approchait de la grille.

Pendant ce temps, à la villa Iris, la baronne d'Estaque était allée hâtivement se munir de deux couvertures et d'une carte routière. Elle redescendit dans le parc et se dirigea vers la porte, sans s'apercevoir qu'elle venait de perdre la carte placée entre les couvertures.

Elle sortit furtivement, fit quelques pas au dehors et s'arrêta enfin près d'une voiture automobile stationnée là.

Elle jeta les couvertures à l'intérieur et monta après avoir jeté un ordre bref au chauffeur.

Peu de temps après, le véhicule s'arrêtait près de la porte basse du jardin de la villa Carlotta. La baronne descendit, renvoya le chauffeur, puis attendit, le regard rivé vers la porte.

Simone, restée seule, et se complaisant toujours en ses pensées de bonheur possible, prit machinalement la superbe gerbe de fleurs déposée sur la table, l'approcha de son visage puis respira longuement les émanations parfumées.

Soudain, elle ressentit une sorte de vertige inexplicable, son regard s'embruma, un violent frisson la secoua des pieds à la tête. Elle laissa échapper de ses mains défaillantes la gerbe traîtresse, passa la main sur son front moite d'une sueur froide, puis chancela tout à coup.

A cet instant précis, un appel de trompe retentit au dehors. Aussitôt Mélique surgit hors du massif, bondit

jusqu'à Simone presque inanimée, et la saisit entre ses bras musculeux.

La malheureuse jeune fille essaya de jeter un appel éperdu :

—A moi. Guynot? ... Au secours!...

Sa voix s'éteignit dans une sorte de râle. Mélique venait de lui appliquer brutalement une de ses larges mains sur la bouche.

Elle s'évanouit, tandis que son misérable ravisseur l'emportait en courant vers la porte basse.

Un nouvel appel de trompe retentit encore, au moment où M. de Montmaur, Guynot et Mme Carlotta, effrayés tout à coup par l'appel de Simone, se précipitaient vers l'endroit où ils avaient laissé la jeune fille.

Ils arrivèrent trop tard... Celle-ci avait disparu!...

Profondément troublés, les trois interlocuteurs s'interrogèrent de regards anxieux.

Puis, comme de nouveaux appels de trompe retentissaient, plus pressés, M. de Montmaur comprit soudain.

—Les misérables! s'écria-t-il, ils enlèvent Simone!

Et sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi, il s'élança vers la porte basse.

Guynot courait sur ses traces.

Cependant, Mélique emportant Simone, venait de rejoindre la baronne d'Estaque, près de l'automobile.

Il y jeta sans précautions l'infortunée pupille de Guynot, à côté de son infernale maîtresse, déjà installée, grimpa lestement sur le siège et lança le véhicule.

M. de Montmaur et Guynot, arrivés trop tard pour s'opposer à ce rapt audacieux, virent l'automobile filer à toute vitesse.

—Ah! les bandits! s'exclama Guynot, en proie à une indicible fureur.

il faut les poursuivre, les rejoindre à tout prix.

—Oui, oui, approuva M. de Montmaur, nous les aurons! Et cette fois, plus de faiblesse ni de pitié!

Courez à l'hôtel, Guynot, et revenez de suite à la villa Iris, avec l'auto.

Guynot partit aussitôt en courant, exhaltant en route sa colère par des injures à l'adresse de la terrible baronne.

XVI

La bataille suprême

A cette heure même, la comtesse de Sauve déambulait lentement dans une allée de la villa Iris. La pauvre mère songeait toujours à sa chère fille disparue, aux espoirs précieux dont l'avait entretenue Micheline, tout récemment.

Elle marchait la tête basse, le regard rivé machinalement vers la terre, lorsqu'elle s'arrêta surprise.

A ses pieds gisait une carte routière. Elle ramassa l'objet, le considéra curieusement, puis se dirigea vers l'habitation.

A ce moment, M. du Bose rentrait. Il s'arrêta devant sa nièce.

—Eh bien! Madeleine, à quoi pensez-vous?

—A ma chère et pauvre fille, mon bon oncle.

Puis, changeant soudain de ton, Mme de Sauve montra la carte qu'elle venait de ramasser.

—Ceci est-il à vous?

—Ma foi non. Où avez-vous trouvé cela, Madeleine?

—Dans une allée, à l'instant même.

—Bizarre! murmura le marquis en considérant curieusement le papier. Ceci doit appartenir à Mme d'Estaque.

Elle fait assez souvent des excursions en voiture.

— N'importe, poursuivit-il, cette trouvaille est assez étrange!

Et, tandis que la comtesse de Sauve s'éloignait, toute à ses pensées, il demeura songeur.

Un bruit de pas pressés l'arracha brusquement à ses réflexions. M. de Montmaur arrivait en courant, l'air bouleversé.

— Qu'avez-vous, cher ami? interrogea le marquis étonné.

— Il se passe des choses très graves. Je suis obligé de partir dans un instant. J'attends Guynot avec le voiture.

— Où allez-vous donc, tous deux?

— Une course urgente... Mais que tenez-vous là?

— Une carte routière.

— Tiens, tiens une carte?...

— Elle a dû être perdue, sans doute, par Mme d'Estaque. Madeleine de Sauve l'a trouvée dans une allée.

D'un regard aigu, M. de Montmaur examina minutieusement le tracé géographique sur lequel il découvrit des traits au crayon rouge.

— Un itinéraire! s'écria-t-il. Ah! je comprends tout maintenant. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Mais enfin expliquez-vous plus clairement? s'écria le marquis fort intrigué par les réticences de son interlocuteur.

— Je n'ai pas le temps, excusez-moi? Guynot doit être arrivé, nous allons partir. Vous aurez bientôt des nouvelles et toutes les explications désirables.

— Ah! marquis, pourquoi m'avez-vous empêché de châtier cette misérable femme, comme elle le méritait depuis longtemps?..."

Sous son reproche virulent et justifié, M. du Bosc tressaillit et courba la tête, accablé sous le poids de sa faiblesse coupable. Il se reprochait amèrement sa longanimité si dangereuse, son exagération ridicule du point d'honneur.

Ah! pourquoi, jadis, avait-il prononcé l'imprudent serment qui lui liait moralement les mains? Bien convaincu pourtant de l'infamie de sa nièce, de ses tentatives criminelles répétées, il aurait dû sévir sans pitié, la livrer à la Justice!

Mais le souvenir cruel du terrible accident dont il avait été la cause hantait son esprit, le suggestionnait au point de l'aveugler sur la réalité.

Un jour, comme M. de Montmaur le pressait d'en finir, il lui avait répondu sottement:

— Attendez encore, mon ami. Attendez d'avoir une preuve irréfutable entre les mains. Il faut prendre Lucie en flagrant délit, sur le fait, afin de lui retirer toute possibilité de nier ses infamies. Ce jour-là, vous serez libre d'agir, de la livrer.

Il avait dit cela et le regrettait amèrement à présent...

Cependant M. de Montmaur venait de sauter dans l'auto, près de Guynot, déjà installé au volant.

Le véhicule fila vers la route de l'Esterel, nettement indiquée par la carte routière.

De son côté, l'auto de la baronne d'Estaque roulait à toute allure vers les montagnes. Et les sites succédaient aux sites en visions fugaces.

A moins de deux kilomètres en arrière, la voiture de Guynot suivait, forçant aussi l'allure. C'était une lutte de vitesse effrayante, où chacun des deux adversaires pouvait d'une seconde à l'autre se briser les reins.

Enfin, dans un coin perdu de l'Estrel, l'auto de la baronne stoppa.

Simone, brisée par l'épouvante, et par la rapidité de cette course vertigineuse, demeurait inerte, incapable de rien comprendre à cette sorte de fuite éperdue.

La baronne descendit de l'auto, monta sur un rocher, explora la route, en arrière, d'un long regard scrutateur.

Aussi loin que la puissance de ses prunelles métalliques pouvait porter elle n'aperçut rien, d'abord.

Un sourire de cruelle satisfaction entr'ouvrit ses lèvres minces.

Elle se retourna prête à descendre de son observatoire.

Un frémissement subit la cloua sur place, elle baissa la tête, écoutant de toute la finesse de son ouïe.

Et soudain pâlie, les traits contractés, elle scruta de nouveau la route, les yeux dilatés.

Là-bas, à moins de six cents mètres, elle voyait une automobile rouler vers elle à toute vitesse.

— Ah ! les démons ! s'exclama-t-elle, ils ont trouvé la piste ! Encore le baron Mystère, cet implacable ennemi.

D'un bond, elle rejoignit sa voiture, s'y jeta furieuse, ordonnant à Mélique de reprendre la marche à toute vitesse.

Le véhicule reprit sa course folle.

— Un pont ! jeta tout à coup Mme d'Estaque effarée.

— Eh bien, nous passons, fit Mélique interloqué.

— Oui, traversez, mais vous arrêterez ensuite.

Le complice de la terrible baronne obéit.

Le véhicule stoppa brusquement de l'autre côté d'un ponceau construit en madriers. Mélique descendit.

La baronne se penchant à son oreille, lui donna brièvement de mystérieuses instructions.

— Bien, fit seulement le domestique, subjugué par l'irrésistible ascendant que cette femme exerçait sur lui.

Et, revenant à la voiture, il prit un bidon d'essence, puis en répandit le contenu sur les madriers.

— Dépêchons, dépêchons, jeta la baronne haletante.

Mélique frotta une allumette, enflamma le dangereux liquide. L'essence incandescente allait incendier le pont, barrer le passage aux poursuivants.

Un éclair sinistre s'alluma dans les sombres prunelles de la baronne.

— Ils ne passeront pas ! jeta-t-elle, entre ses dents serrées.

Puis elle remonta dans le véhicule qui repartit à toute vitesse.

Cinq minutes plus tard, la voiture conduite par Guynot arrivait au même endroit. A la vue du pont en flammes, M. de Montmaur eut un geste de violente déception :

Canailles, misérables !... clama-t-il exaspéré.

Guynot, très circonspect, venait heureusement de freiner.

— Comment faire ? demanda-t-il anxieux.

Sans répondre, M. de Montmaur bondit hors de la voiture, vint examiner de près les madriers en ignition.

— Impossible de passer, maugréa-t-il furieux. Changeons de route.

Puis il reprit sa place. Et Guynot fit demi-tour, reprenant le chemin parcouru.

— Nous demanderons au hameau franchi tout à l'heure, lui cria M. de

Montmaur. Il faut rejoindre cette misérable femme et son complice... sauver Simone à tout prix!

Pendant ce temps, la baronne s'efforçait hypocritement de rassurer la jeune fille, enfin revenue à la compréhension des choses. La voiture venait de s'arrêter. Tous étaient descendus. Mme d'Estaque parlait d'un ton doucereux:

—N'ayez aucune crainte, mon enfant. Si je vous ai, pour ainsi dire, emmenée de force pour cette excursion rapide, c'était aux fins de vous soustraire à un danger imminent.

—Quel danger, madame?

—Je vous le dirai dans un instant, lorsque nous serons tout à fait en sûreté. Jusque-là, ne me faites aucune question troublante. Le souci de votre sécurité doit seul m'occuper. Nous sommes poursuivis par des gens acharnés à vous perdre, ne parlez plus... venez?...

Sans insister, mais plus lucide et instinctivement déflante, Simone dégrafa tout doucement la ceinture qu'elle portait. Et, profitant d'un moment d'inattention de la baronne, elle laissa tomber l'objet sur la route.

La baronne s'engagea tout de suite dans un sentier de montagne. Mélique montait en avant.

Ils arrivèrent bientôt devant une vieille cabane abandonnée, construite en pierres, et percée d'une porte solide, pourvue de barreaux extérieurs. Une petite fenêtre, armée de barreaux éclairait l'intérieur de ce réduit.

Simone s'adossa près de la porte, anxieuse...

A ce même moment M. de Montmaur et Guynot s'adressaient à un paysan et lui demandaient des renseignements.

Le brave homme leur fournit des

indications précises. Les deux compagnons reprirent une nouvelle direction, rejoignirent bientôt la route au-dessus du pont barré par les flammes. Soudain, M. de Montmaur ordonna:

—Arrêtez, Guynot, arrêtez!

Puis s'élançant à terre, il ramassa la ceinture jetée, peu d'instant auparavant, par la malheureuse victime de la baronne d'Estaque.

Mais ceci est à Simone! s'exclama Guynot très surpris. Elle ne peut être bien loin d'ici? Allons, vite. Tenez, voyez-vous sur la droite, ce sentier?

—Oui, oui, approuva son compagnon.

Et parvenus à leur tour devant l'entrée du petit chemin, ils s'y engagèrent. Mais bientôt ils s'arrêtèrent embarrassés devant une sorte de bifurcation.

—Quelle direction faut-il suivre? interrogea Guynot, anxieux. Nous avons peut-être perdu la bonne piste?

—Allez d'un côté, j'irai de l'autre, riposta M. de Montmaur. Nous nous retrouverons certainement plus haut.

Ils disparurent aussitôt, chacun d'un côté différent.

Pendant ce temps, la baronne s'était retournée vers Simone, dont l'angoisse croissait de minute en minute.

Et, d'un accent dur, tout changé, qui fit tressaillir d'effroi la jeune fille, elle lui jeta:

—Cette fois, ma petite, tu ne m'échapperas pas!

Simone, épouvantée par cette menace, voulut s'enfuir, lorsqu'elle se sentit saisir tout à coup par derrière, avec une violence inouïe.

Elle essaya vainement de se débattre. Mélique, d'une poussée formidable, la jeta dans l'intérieur de la cabane, où elle tomba, pantelante et brisée sur un amas de vieille paille.

Puis la porte fut brusquement re-fermée à l'aide des verrous extérieurs.

La baronne et son complice échangeèrent des regards triomphants.

— Enfin, ça y est! maugréa Mélique en roulant tranquillement une cigarette. Ça n'a pas été trop dur, tout de même. Cette mauviette n'a pas de résistance.

A présent, la patronne, à vous d'achever votre oeuvre!

— Tout à l'heure, répartit Mme d'Estaque. Assurons-nous d'abord que personne n'a pu nous voir, ni nous entendre. Ecartons-nous. Nous en finissons dans un instant. Ce sera prompt et facile.

Puis elle s'éloigna. Mélique la suivit, l'air indifférent, jetant machinalement à terre sa cigarette allumée.

A l'intérieur de la cabane, Simone venait de se relever péniblement. Frissonnante d'effroi, son pâle visage décomposé par d'inexprimables angoisses, elle apparut derrière les barreaux de l'étroite fenêtre.

Soudain elle se recula, plus terrifiée, livide.

Une fumée âcre montait devant elle, des crépitements sinistres l'avertissaient d'un danger nouveau.

La cigarette de Mélique, tombée sur un amas d'herbes sèches, mêlées à des débris de paille, avait enflammé très vite ces matières combustibles.

De longues spirales de feu atteignaient déjà la porte qui entraînait en ignition.

Simone, au paroxysme de la terreur, se rua de toutes ses forces sur cette porte fermée, dans l'espoir chimérique de l'enfoncer. Elle meurtrit ses poings et ses épaules sur le bois résistant. le frappa de grands coups de pied.

Mais vite convaincue de l'inutilité

de ses efforts elle revint vers la fenêtre.

Des cris de désespoirs jaillirent péniblement de sa gorge, à moitié strangulée par la terreur et la fumée.

— Au secours! au secours!... A moi!

En ce moment même, M. de Montmaur débouchait sur le plateau où s'élevait la cabane.

Il entendit les appels de la malheureuse jeune fille, il aperçut bientôt sa face convulsée, à travers les barreaux de l'étroite fenêtre.

Aussitôt, il se rua sur la porte, en dépit des flammes qui semblaient embraser entièrement la vieille construction.

Il tira les verrous, saisit la malheureuse Simone dans ses bras musculeux, la porta dehors en courant, l'étendit doucement sur le sol, hors des atteintes de l'incendie.

Au même instant, la cabane s'écroulait en partie...

La baronne d'Estaque et Mélique, après s'être concertés, allaient achever leur oeuvre criminelle.

Mélique remontait le premier vers la cabane, s'avançant avec une circonspection prudente.

Soudain, il vit, de loin, Simone étendue sur l'herbe. Penché sur elle, un homme dont il n'apercevait que le dos, lui prodiguait des soins. Mélique fit un signe significatif en arrière dans le but évident de prévenir son infernale maîtresse.

Aussitôt, celle-ci s'immobilisa, très anxieuse. Elle vit Mélique se glisser à pas de loup derrière le sauveur de Simone. Et, tout à coup, le misérable domestique bondit sur l'homme, l'enlaça de ses deux bras vigoureux.

Mais il avait affaire à forte partie.

M. de Montmaur se redressa d'un effort puissant, parvint à saisir son

agresseur à la gorge, l'enserrant de ses mains nerveuses, comme un étau vivant.

Une lutte sauvage, épouvantable, s'engagea entre les deux hommes également vigoureux et résolus à tout.

Enfin M. de Montmaur, plus adroit que son terrible agresseur, lui saisit les jambes et le renversa sur le bord du plateau. Puis, d'un dernier effort, irrésistible, il le poussa violemment.

Mélique disparut, roulant sur la pente abrupte.

A ce moment, Guynot qui, un instant auparavant, venait de rencontrer des carriers, montait directement vers le plateau à travers les broussailles.

Attiré par des bruits insolites, il vit soudain le complice de la baronne rouler sur le talus.

Il se précipita sur lui et, courageusement secondé par les carriers, il le mit bientôt dans l'impossibilité de nuire.

D'ailleurs, Mélique était brisé par sa chute. A moitié assommé, pantelant de terreur et de souffrances, il se laissait facilement arrêter.

Cependant, M. de Montmaur, débarrassé de son terrible ennemi, s'empressait de rappeler Simone à la vie.

Le coeur palpitant d'amour et de douleur, il épiait avec une anxiété profonde le beau visage livide de celle dont son âme était si pleine.

Un bruit étrange, presque imperceptible, le fit se retourner brusquement.

Il aperçut Mme d'Estaque debout, à dix pas derrière lui. Elle braquait sur lui un revolver, allait le tuer?...

Héroïque, il se redressa de toute sa hauteur.

—Misérable! clama-t-il, osez donc tirer sur moi!

En le reconnaissant, l'inférieure baronne parut médusée.

—Lui! lui! s'écria-t-elle d'une voix étranglée de stupeur.

Et, lentement, son bras armé retomba.

—Oui, c'est moi, lui jeta dédaigneusement M. de Montmaur. C'est le baron Mystère! Je suis et je fus toujours le protecteur de la malheureuse enfant dont vous aviez juré la mort! J'ai déjoué, un à un, tous vos infâmes projets!

—Oh! vous pouvez fixer sur moi vos prunelles de fauve, votre regard ensorceleur. Je ne vous crains pas... Je vous méprise trop pour cela.

—Peut-être, misérable femme, vous étonnez-vous que je n'aie pas parlé plus tôt, que je ne vous aie pas dénoncée, livrée à la Justice, afin de vous frapper du châtement tant de fois mérité?

—En effet, vous auriez pu me livrer.

—Je ne l'ai pas fait, parce que j'avais promis à votre oncle de vous épargner la honte suprême; parce que j'avais juré à votre malheureux frère, première victime de vos machinations, d'avoir quelque pitié pour vous.

—Je croyais aussi, en ma naïveté d'honnête homme, que les remords vous assailleraient un jour.

—Alors, peut-être, auriez-vous renoncé à vos ignobles projets, seriez-vous allée, repentante, enfouir au loin le secret de votre honte et de vos lâchetés?

—Et dire, ajouta M. de Montmaur d'un accent incisif, et comme empreint d'ironie féroce, dire que j'ai pu croire un instant que vous m'aimiez, qu'en votre âme vile, ignoble et basse, un coin demeurait encore accessible au sentiment.

—Allons donc, vous n'êtes qu'une gredine endurcie, un être sans coeur, indigne de vivre!

Elle avait laissé choir de sa main défaillante le revolver armé.

Puis, comme son accusateur rivait sur ses yeux de félin son regard terrible de justicier, elle se laissa glisser à ses genoux.

Terrassée par la frayeur, et par le poids de sa honte, elle essaya de lui prendre les mains.

—Pardon, pitié! gémit-elle d'une voix brisée.

—Non, non, rien! Vous n'en méritez aucune.

—Pourtant, je vous aimais, je vous le jure!... Je vous aime sincèrement, uniquement, avec toute l'ardeur de mon tempérament excessif.

—Taisez-vous, misérable; cet amour me salit, me répugne!

—Pitié, je vous en conjure?...

—Non, jamais! Vous êtes trop vile et trop infâme! Je vais vous livrer, vous expiez vos crimes, il le faut!

—Grâce! grâce! clama de nouveau la misérable créature, d'un accent éperdu, où sourdaient des sanglots.

De nouveau, elle essaya de saisir, de ses doigts crispés, l'une des mains du baron Mystère.

Cette fois, il la repoussa si rudement qu'elle tomba sur le côté. Sa main droite, appuyée au sol, rencontra le revolver, se referma sur l'arme.

Elle releva la tête, eut un regard halluciné vers le ciel bleu, si profond. Puis elle éleva le revolver, en dirigea le canon vers sa poitrine, tira et tomba sans pousser un cri, foudroyée.

Stupéfait de ce tragique dénouement, M. de Montmaur se pencha vivement sur elle. Elle était morte!

—C'est la Justice immanente! murmura-t-il en se relevant très ému.

Et pâle à son tour, les lèvres serrées, il retourna vers Simone. Bientôt il parvint à la ranimer, puis à l'entraîner, rejoint presque aussitôt par Guynot...

Tandis que se déroulaient ces événements tragiques, le marquis du Bose demeurait pensif, sur la terrasse de la villa Iris. Son front se barrait de rides profondes, son regard semblait assombri. Constamment, il portait ses yeux vers la grille.

Enfin, sa physionomie s'éclaira, en voyant paraître M. de Montmaur, Simone et Guynot.

—Ah! vous voilà donc! s'écria-t-il avec un accent de soulagement. Je commençais à être vraiment inquiet.

—Il y avait de quoi! affirma Guynot.

—Mais à présent, tout est fini, ajouta vite M. de Montmaur. Il s'est passé de terribles choses. Nous vous raconterons tout cela, plus tard. Pour le moment, il faut penser, d'abord, à rendre à Mme de Sauve la chère et belle enfant qu'elle pleure depuis si longtemps. Simone n'a plus rien à craindre de personne!

—Ah! quel bonheur! jeta tout à coup une voix féminine.

En se retournant surpris, M. de Montmaur vit Micheline et la comtesse de Sauve paraître sur la terrasse.

—Madame, dit-il solennellement à cette dernière, j'ai l'immense joie et l'honneur de vous rendre enfin votre fille Simone.

—Ma fille! s'écria Madeleine de Sauve, en devenant toute pâle d'émotion.

Et comme, instinctivement, elle tendait ses deux bras en avant, l'adorable jeune fille se jeta frémissante contre sa poitrine maternelle.

Les deux femmes s'étreignirent en pleurant de joie.

Guynot souriait, complètement heureux.

On l'entendit murmurer:

—Ce que Mauglas sera épaté, quand il arrivera!

Pendant ce temps, M. de Montmaur disait au marquis:

—Je vous serais éternellement reconnaissant, si vous pouviez obtenir la main de Simone de Sauve au baron

Mystère qui redevient, dès à présent, M. de Montmaur.

—Entendu, mon gendre... par alliance, conclut le marquis en souriant malicieusement.

A ce même moment, Micheline disparut, les yeux embués de larmes, les épaules secouées de sanglots.

Son rêve venait d'expirer, tué par le bonheur de Simone et du baron Mystère.

FIN

Retenez d'avance le...

NUMERO D'AVRIL

— DE —

La Revue Populaire

DANS LEQUEL PARAITRA LE PREMIER D'UNE
SERIE DES PLUS BEAUX ROMANS
FRANÇAIS :

“Ma Conscience en Robe Rose”

Par GUY CHANTEPLEURE

Un auteur connu et un magnifique roman sentimental que toute jeune fille et tout jeune homme doit lire.

Un livre d'un dollar que nous vous offrons COMPLET à 15 SOUS, dans le plus intéressant des magazines illustrés.

Pour quinze sous par mois seulement, vous vous monterez en peu de temps une bibliothèque que vous envieront vos amis.

AYEZ L'OEIL SUR NOS PROCHAINS ROMANS COMPLETS.



LES TROUBLES DE 1837

Nous détachons de l'oeuvre considérable de M. le notaire Girouard, sur la rébellion de 1837, cette lettre qu'il écrivit de sa prison à un M. Morin et qui a trait particulièrement à l'héroïque défense des bonnets-bleus du comté des Deux-Montagnes et aux atrocités commises par les troupes anglaises.

NOUVELLE PRISON

Montréal, 27 avril 1838.

Il avait été décrété par les autorités que les forces considérables qui composaient l'expédition préparée contre les Canadiens du comté des Deux-Montagnes, n'étaient pas destinées seulement à s'emparer des chefs de la prétendue révolte ou rébellion, mais bien à détruire de fond en comble, s'il était possible, le patriotisme dans le comté, en portant le fer, le feu et le pillage chez tous nos braves bonnets-bleus. Aussi, se garda-t-on bien de faire aucune sommation préalable ; c'eût été donner aux chefs patriotes l'occasion de prévenir d'aussi grandes calamités.

Que faisaient alors les bons patriotes de Saint-Benoit, qui, comme je vous l'ai dit, n'avaient pas quitté leurs postes, menacés qu'ils étaient à tout

moment d'une attaque du côté de Saint-Andrew ? A l'exception d'un seul, personne de Saint-Benoit que je sache n'était allé à Saint-Eustache et ne se trouva au feu. Il en fut de même à Saint-Hermas et dans plusieurs des concessions de Sainte-Scholastique. Ils se tenaient donc tous sur leurs gardes et se préparaient à combattre vaillamment ceux qui viendraient les attaquer, lorsque leur parvint la nouvelle des désastres de Saint-Eustache, et en même temps de la marche des troupes et de tous les habitants de Saint-Andrew, Chatham, Grenville et sud-est du Gore, au nombre de plus de 2,000 hommes, se dirigeant simultanément sur Saint-Benoit par Saint-Andrew, tandis que les victorieux de Saint-Eustache allaient nous tomber sur les bras de l'autre côté.

Il n'y avait pas de temps à perdre. J'étais à visiter nos postes quand on vint nous dire que tout était perdu à Saint-Eustache et que Girod était rendu chez moi. Je pris le parti qui me parut le plus sage en engageant les habitants à se retirer chez eux, et à demeurer tranquilles après avoir fait disparaître leurs armes et leurs munitions. Et en effet, à quoi aurait servi une défense aussi inutile qu'elle eût été sanguinaire et désastreuse dans ses suites ? Protégés par nos ouvrages de défense, et quelque bien préparés et résolus que nous fussions,

nous aurions sans doute fait périr un très grand nombre d'ennemis, mais à la fin, il eût fallu succomber et céder au grand nombre et à des forces supérieures, pressés que nous eussions été entre deux feux par l'armée de Saint-Eustache et celle venant de Saint-Andrew. Remarquez ensuite que, par suite de la prise de Saint-Eustache, Saint-Benoit se trouvait nécessairement réduit à ses seules forces pour soutenir une double attaque, sans pouvoir espérer aucun secours des alentours. Je vis, en ce moment, de nos braves, les larmes aux yeux et la rage dans le coeur, protester qu'ils voulaient combattre en désespérés, parce que, disaient-ils, l'ennemi n'en ferait pas moins parmi nous les ravages commis à Saint-Eustache. J'eus beaucoup de peine à leur persuader que ce serait un parti plus téméraire que sage d'entreprendre de défendre nos postes; que la raison et l'humanité devaient nous engager à essayer d'éviter une ruine totale et l'effusion du sang humain; qu'enfin, je ne voyais pas comment Sir John Colborne pourrait ordonner ou permettre de mettre le feu et de piller, ni même souffrir que l'on fit le moindre mal à une population qui ne lui offrirait aucune résistance. Combien je me trompais!

La première personne que je vis en arrivant au village de Saint-Benoit fut Girod. Je lui adressai quelques reproches sanglants, et je lui conseillai d'éviter, non l'ennemi qu'il avait lâchement fui en sacrifiant nos braves, mais l'effet d'un juste ressentiment de la part de ceux qu'il avait ainsi exposés. Il fondit devant moi, et je ne le revis plus.

Vous savez quelle a été sa fin malheureuse; atteint par ceux qui le poursuivaient pour le faire prisonnier, il

se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet pour éviter les suites d'une double vengeance.

Tout était en confusion lorsque j'arrivai. Je trouvai ma maison remplie des principaux citoyens qui m'engagèrent à chercher sans délai mon salut dans la fuite. Je voulus que madame Girouard restât chez elle, lui faisant entendre qu'assurément l'invasion étant conduite par des officiers de haut rang qui avaient une réputation et un honneur à conserver, il ne lui serait point fait de mal, et que l'on respecterait chez moi les papiers publics dont j'étais le dépositaire. Elle n'y voulut point consentir, et force me fut de vider ma maison. Il fallut, en un instant, tout'empaqueter. Je choisis comme lieu le plus sûr la vieille maison inhabitée de Richer, voisine de ma terre, à environ neuf arpents derrière le village. Là furent transportés mes minutes, mes livres et tous mes autres papiers, sans oublier mes nombreux journaux, notes et documents historiques, et surtout, l'histoire du Canada par feu le Dr Labrie, le tout bien renfermé dans des coffres et des valises. Après avoir donné quelques ordres et fait les recommandations nécessaires dans une circonstance aussi pénible, je joignis mes amis, nous nous embrassâmes, et chacun prit son parti comme il put. Cependant, je fus sur le point de prendre la résolution de rester chez moi, dans l'espoir que je pourrais peut-être prévenir de grands malheurs en me jetant entre le vainqueur et mes braves bonnets-bleus, mais il se faisait déjà tard; les moments étaient précieux, et il fallut céder aux pressantes sollicitations de ceux qui m'entouraient et qui craignaient, avec raison, que si je tombais entre les mains de

l'ennemi, je ne fusse mis en pièces au premier moment. Je pris donc ma route par les Eboulis.

Les troupes stationnées à Carillon avec les volontaires et loyaux d'Argenteuil, Chatham, Grenville et les Orangistes de Gore, tous, ou au moins la plupart armés et ammunitionnés par le gouvernement, se divisèrent en deux bandes pour donner sur Saint-Benoit. Le même soir de mon départ de chez moi, une partie de l'expédition bivouaqua dans la baie de Carillon pour déboucher par les Eboulis, et j'aperçus leurs feux de l'endroit où j'étais arrêté; l'autre partie chemina par la rivière Rouge et Saint-Hermas.

Le lendemain matin, vendredi 15 décembre, les ennemis ne tardèrent pas à entrer dans les Eboulis le long du lac des Deux-Montagnes. Ils parcoururent lentement cette côte, s'arrêtant aux maisons marquées de prescription pour y commettre toutes sortes de brigandages, pillant tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. Tous y prirent part, le ministre Abbott fit sa provision de dindes et autres choses, et M. Forbes, que vous connaissez, se chargea de butin. Arrivés à la belle maison de pierre du capitaine Mongrain, d'où sa dame s'était sauvée avec ses enfants, ils pillèrent cette maison et y mirent le feu. J'étais à quelques arpents de là dans le petit bois qui se trouve non loin du chemin, et je pus voir de mes propres yeux toutes ces horreurs. Je les vis, ces sauvages, danser, gambader et jouer de la trompette devant la maison en flammes en jetant des cris féroces. Ils mirent ensuite le feu à la grange du capitaine Mongrain et à la maison voisine appartenant à la veuve Laframboise, près de la terre du père Payen que

vous connaissez, et ils prirent le chemin de Saint-Etienne.

Il me serait impossible de vous peindre la désolation que cette marche et les scènes barbares dont elle était accompagnée, répandirent dans les familles. Je fus obligé de passer une partie de la même nuit dans une maison nouvellement bâtie dans le fond de la grande anse des Eboulis. Cette maison était entièrement remplie de femmes et d'enfants qui s'y étaient réfugiés avec quelques couvertures soustraites aux envahisseurs. Un grand nombre de jeunes filles se réfugièrent dans la maison de ferme du Séminaire à la Pointe-aux-Anglais, pour se soustraire aux poursuites et à la brutalité des loyaux et des soldats. J'aurai peut-être occasion de vous raconter plus au long ce qui se passa dans la maison où j'étais, les larmes et les angoisses dont je fus témoin. Oh! que je passai de pénibles moments! Que de douleurs et de chagrins, mais en même temps que de fermeté, de courage et de grandeur d'âme chez nos femmes canadiennes! Ah! s'il m'était jamais donné d'aller quelque jour à Saint-Benoit, oui, je veux rassembler toutes ces généreuses patriotes pour leur témoigner ma reconnaissance; elles qui m'entourèrent des soins les plus touchants et refusèrent l'or qu'on leur offrait à pleines mains pour découvrir ma retraite.

Le même jour au soir arriva à Saint-Benoit Sir John Colborne, à la tête de toute l'expédition de Montréal; il y fut rejoint par les troupes et les loyaux venus par Saint-Andrew et Saint-Hermas. Le jour suivant, il se trouva à Saint-Benoit entre cinq à six mille hommes. Son Excellence et plusieurs

des gens de sa suite couchèrent dans ma maison.

Un fait à remarquer avant d'aller plus loin, c'est que, peu après son départ de Saint-Eustache, Sir John Colborne avait reçu une députation d'habitants de Saint-Benoit pour l'informer qu'ils n'avaient aucune résistance à lui opposer, et le prier d'épargner les personnes et les propriétés. M. James Brown parut comme entremetteur, et, d'après ce qu'il a rapporté lui-même, ou ce que l'on m'a dit, il ne devait être commis aucun acte de violence à Saint-Benoit non plus qu'à Saint-Hermas et à Sainte-Scholastique. C'est à M. Dumouchel même que M. Brown a communiqué ceci avec d'autres choses que je ne puis rapporter ici.

Quoi qu'il en soit, l'on fit rassembler dans ma cour, qui est très large, comme vous savez, un nombre considérable d'habitants; ils y furent mis en rang, et l'on braqua sur eux deux canons par la porte-cochère, en leur disant qu'on allait les exterminer en peu de minutes. Il n'est point d'injures et d'outrages dont on ne les accabla, et de menaces qu'on ne leur fit pour les intimider et les forcer à déclarer la retraite de tous ceux que l'on appelait leurs chefs. Aucun d'eux ne put ou ne voulut donner le moindre indice, et les indignités que les officiers leur firent endurer furent en pure perte. Des officiers avaient appris que Paul Brazeau m'avait conduit jusqu'aux Eboulis. Ils le mirent pour ainsi dire à la question pour le forcer à indiquer ma retraite. Ils lui mirent le pistolet sur la gorge, le firent plusieurs fois étendre sur un billot en menaçant de lui couper la tête, mais le généreux patriote resta ferme et nos barbares en furent pour leurs vio-

lences. Je ne sais pourquoi ils firent prendre les noms de tous ceux que l'on fit rassembler chez moi et qui furent ensuite congédiés.

Alors commencèrent des scènes de dévastation et de destruction comme on n'en vit jamais de plus atroces, le meurtre seul excepté, dans une ville prise d'assaut et livrée au pillage après un long et pénible siège. Ayant complètement pillé le village, l'ennemi y mit le feu et le réduisit d'un bout à l'autre en un monceau de cendres. Il se dirigea ensuite de divers côtés, pillant et brûlant sur son passage toutes nos concessions de Saint-Benoit. A Saint-Hermas, il y eut un nombre considérable d'animaux et d'effets emportés, la superbe maison et les dépendances du capitaine Laurent Aubry furent incendiées, et l'église de cette paroisse ne fut sauvée, dit-on, que par l'entremise du curé. A Sainte-Scholastique, la maison et la grange de M. Barcelo et une bonne partie de la côte Saint-Joachim devinrent la proie des pillards et de la flamme. L'ennemi continua ses dévastations dans plusieurs autres concessions, et surtout dans la côte Saint-Louis, et porta le feu jusque dans le village de Sainte-Scholastique, où l'église et la majeure partie des maisons ne furent sauvées que par la conduite ferme de Messire Bonin, curé du lieu.

Il n'en fut pas de même à Saint-Benoit. L'église et le presbytère ne furent pas épargnés et furent consumés par les flammes avec toutes leurs dépendances. Avant de mettre le feu à l'église, des soldats y étaient entrés et y avaient commis des profanations de toutes sortes. Ils n'y mirent pas leurs chevaux comme en celle de Saint-Charles, mais les uns montè-

rent sur l'autel pour briser les reliquaires, les autres s'emparèrent des vases sacrés et les firent servir à satisfaire leurs besoins naturels, après avoir percé, déchiré et foulé les hosties à leurs pieds. On en vit ensuite se revêtir des habits sacerdotaux qu'ils avaient volés dans la sacristie et attacher des étoiles autour du cou de leurs chevaux.

Je n'en finirais point, mon cher ami, si j'entreprenais de vous rapporter tous les actes de vandalisme, d'inhumanité et de cruauté dont les soldats et les volontaires se sont rendus coupables. Qu'il vous suffise de savoir qu'un grand nombre de familles perdirent, en cette occasion, tout ce qu'elles possédaient et qu'on leur arracha jusqu'à leurs vêtements.

Après avoir pillé tout ce qui se trouvait dans la maison et les bâtiments d'une terre, et s'être emparés de tous les animaux, les barbares faisaient déshabiller les hommes, les femmes et les enfants, que l'on laissait presque nus à la porte de leur maison embrasée. Les dames Dumouchel, Lemaire, Girouard et Masson ne furent pas exemptes; à peine resta-t-il à ces dernières de quoi couvrir leur nudité. Je ne sais encore comment ces infortunées dames ont pu survivre à tant de misères et de malheurs. On avait défendu, sous peine d'incendie, aux habitants de donner l'hospitalité à ces pauvres dames, et elles seraient mortes de froid, sans le courage de quelques bons citoyens qui leur offrirent un logement au risque de subir la vengeance loyale. Elles ont, néanmoins, montré une fermeté et un courage au-dessus de leur sexe, et paraissent avoir conservé leur santé, à l'exception de Mlle Ovide Lemaire et de Mlle Cléopé Masson.

LES "DOUKHOBORS"

Les "Doukhobors", secte russe qui avait émigré de Russie au Canada sous le régime tsariste, sont en instance auprès du gouvernement des Soviets afin d'obtenir leur rapatriement.

Deux de leurs agents négocient actuellement avec Moscou les conditions de leur retour. Les Soviets leur auraient promis suffisamment de terres en Ukraine afin de pourvoir à leur établissement, à condition, toutefois, qu'ils emportent du Canada tout ce qu'ils y possèdent: machines agricoles, cheptel, semences, etc., de manière à ne devoir solliciter aucune aide des autorités soviétiques.

LES MEMOIRES DE FOCH

Le maréchal Foch écrit ses "Mémoires". Mais plus discret que l'empereur déchu et le Premier anglais, le maréchal ne songe pas le moins du monde à les publier.

Sollicité par tous les éditeurs du monde, il refuse obstinément de s'engager.

Préfère-t-il que ses mémoires ne paraissent qu'après sa mort?

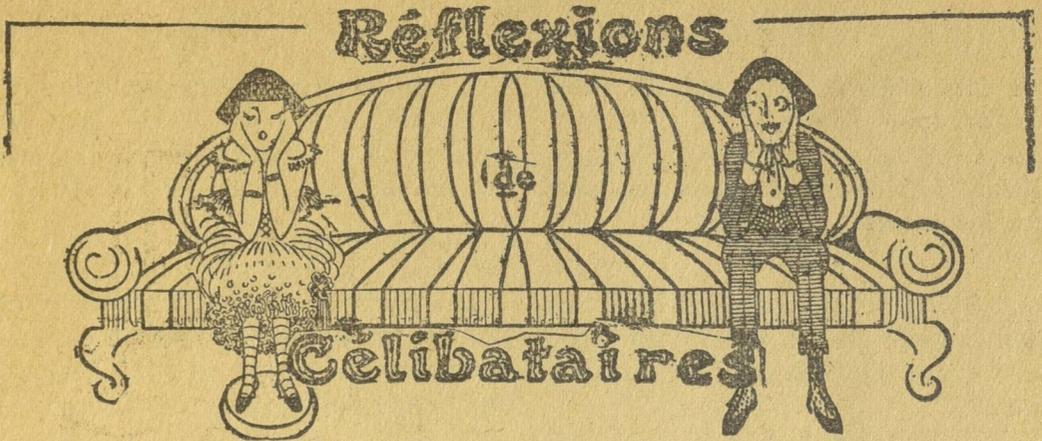
Réserve-t-il sa décision jusqu'au moment où ils seront achevés?

En tout cas, il y travaille, et d'arrache-pied.

L'amour du luxe est la vanité des sots; l'amour de l'art est la distinction des gens d'esprit.

* * *

Les impressions mauvaises s'enfoncent dans notre âme à la façon des clous; on peut les arracher, la marque demeure.



FEMMES

La femme vraiment chic prend sa mode à Paris; l'autre à New-York. La cigarette vient de New-York.

* * *

Lorsqu'une femme consent à être une mère pour son mari, elle ne doit pas être surprise si son "enfant" est ingrat.

* * *

Les seules lettres d'amour qu'on tient à conserver lorsqu'on se marie sont celles qui ne viennent pas de l'homme qu'on épouse.

* * *

La moindre histoire comique amènera un sourire sur les lèvres d'une femme qui a de jolies dents.

* * *

Le meilleur âge pour se marier est ... plus tard.

* * *

Une jeune fille avec une jolie figure, de longs cheveux soyeux, une peau bien blanche, de jolies dents et un gentil mollet rond n'a pas besoin d'être spirituelle ni même intelligente.

* * *

Lorsqu'une femme s'ennuie elle achète un nouveau chapeau; lorsqu'un homme s'ennuie il va au bar.

HOMMES

Méfiez-vous, jeunes célibataires, il est plus dangereux de prendre un baiser sur les lèvres d'une jolie fille que de prendre un verre de liqueur. L'intoxication est plus rapide.

* * *

On a connu des quantités de jeunes gens qui se sont suicidés pour avoir perdu le coeur de la jeune fille qu'ils aimaient; mais on a rarement vu un mari se suicider pour avoir perdu l'amour de sa légitime.

* * *

Une aventure d'amour heureuse est celle qui s'arrête deux pas avant les fiançailles.

* * *

Il existe quatre moyens de transmission rapide: le sans-fil, le télégraphe, le téléphone et... la femme.

* * *

Il est préférable pour un homme d'être le second mari d'une veuve que le premier.

* * *

Sur dix femmes, neuf se marient afin d'avoir un "chez elle". On ne sait pas encore pourquoi les hommes se marient.

FEMMES

Il existe des femmes qui s'irritent très fort lorsqu'on dit du mal de leur sexe. Ce sont généralement celles-là qui sont le plus impitoyables les unes pour les autres.

* * *

En Chine on raccourcit le pied des femmes pour que ça tienne moins de place quant elles les mettent dans les plats.

* * *

La toilette pour une femme doit être plus qu'une occupation, elle doit être une compagnie.

* * *

La jeune fille qui envoie dans l'air des petites rondelles de fumée en fumant prétendra toujours que c'est la première fois qu'elle fume.

* * *

Une jeune fille qui conseille à une autre jeune fille de choisir le plus pauvre de ses deux amoureux est généralement en amour avec l'autre.

* * *

Jeunes filles: y a-t-il rien de plus triste qu'un pauvre petit garçon de dix ans qui supplie sa mère de ne pas fumer.

* * *

Lorsqu'une veuve et une jeune fille veulent avoir le même homme, c'est un concours entre une amateur et une professionnelle. La professionnelle gagne toujours.

HOMMES

Il n'est pas très galant pour un jeune homme d'offrir son siège, dans un tramway, à une jolie fille, si... le jeune homme descend au coin suivant.

* * *

Les hommes honnêtes se marient jeunes, les hommes sages ne se marient pas.

* * *

Les paroles sont femmes, les soucis sont hommes.

* * *

Il n'existe que deux femmes sur la terre, la première est morte et l'autre est introuvable.

* * *

Le célibataire qui perd sa blonde et un dollar regrette toujours d'avoir perdu un dollar.

* * *

Le vieux célibataire qui conserve longtemps les goûts de la jeunesse perd en considération ce qu'il gagne en ridicule.

* * *

Un mari qui a une jolie femme doit surveiller ses amis; un mari qui a une femme idiote doit la surveiller. Un mari qui a une femme intelligente doit se surveiller.



PRISONNIERE DES ESQUIMAUX

Une jeune canadienne, au cours d'une expédition au Labrador, est enlevée par l'une des plus redoutables tribus d'Esquimaux.— On la recherche depuis un an sans succès.— Le martyre de cette malheureuse, pire que toutes les morts.

Quelque part, dans les vastes plaines enneigées du Labrador, une jolie petite canadienne, d'une excellente famille de Montréal, Mlle Antoinette Findley, est captive d'une tribu d'Esquimaux, les sauvages et incultes Esquimaux du nord le plus reculé du Labrador. Son frère dirige depuis le jour où elle est tombée aux mains de ces barbares, une formidable expédition dans les régions arctiques pour la retrouver.

Les détails de la tragique disparition de Mlle Findley nous arrivent de Londres. Antoinette, à peine âgée de plus de vingt ans, fut l'une des jeunes beautés les plus en vogue dans la haute société canadienne et anglaise. Ayant pris part à l'expédition du docteur Wilfred T. Grenfell, l'été dernier, elle s'embarqua sur le paquebot-hôpital "Strathcona" pour la côte du Labrador dans le but de porter des secours matériels aux indigènes de ces contrées.

Durant la courte saison d'été, qui est beaucoup plus chaude à cette latitude qu'on ne le suppose généralement, Mlle Findley partageait une hutte avec une camarade de la même expédition. Cette hutte s'élevait à un demi-mille de la rive, dans un groupe

de cabanes habitées par le reste des gens.

Un jour, Antoinette fit part à ses amis de son intention d'aller se baigner à un demi-mille de là.

— Ne faites pas cela, lui dirent ses compagnons et ses camarades, il pourrait vous arriver malheur. Nous ne devons pas nous éloigner du camp, sous aucun prétexte. Les Esquimaux n'attendent peut-être qu'une occasion pour s'emparer de nous et nous faire payer cher notre intrusion dans leur pays.

— Les Esquimaux! Mais, ils savent bien que nous ne leur voulons que du bien, répondit la jeune fille, dans toute sa naïveté.

D'ailleurs, elle ajouta qu'elle ne craignait personne et qu'elle était de taille à se défendre toute seule.

Elle prit donc la direction de la grève, et on ne la revit plus jamais.

Le docteur Grenfell et les membres de l'expédition pensèrent tout d'abord qu'elle avait fort bien pu être prise de crampes et se noyer. Mais, on aurait retrouvé, si elle s'était jetée à l'eau, quelques-uns de ses vêtements. Au lieu de vêtements, ils relevèrent par terre des signes d'une lutte opiniâtre qui avait dû être livrée à cet endroit. Ils furent alors convaincus qu'elle avait été enlevée et ils le crurent d'autant plus qu'on leur apprit que la tribu la plus sauvage du Labrador avait été vue par là, le jour même de sa disparition.

Elle avait été surprise par une bande de ces maraudeurs Esquimaux, ter-



rassée, jetée dans un de leurs canots et emmenée dans les plus profondes solitudes du nord.

Qu'est devenue cette pauvre enfant? Il est impossible de se l'imaginer. Les Esquimaux de cette tribu sont, paraît-il, aussi féroces que l'étaient les premiers Peaux-Rouges d'Amérique. Elle a été sans doute réduite au pire esclavage.

La malheureuse Antoinette Findley était une jeune fille du plus pur type canadien-anglais de la bonne société, cheveux blonds, teint clair et yeux bleus. Elle était aussi connue à Montréal qu'à Londres.

Comblée d'argent et d'hommages, entourée de tout le confort et même de tout le luxe le plus extravagant que la fortune peut assurer, elle passa su-

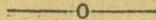
bitement de cette vie de splendeurs à l'esclavage le plus abject et le plus repoussant. Et elle est depuis une longue année la prisonnière des Esquimaux!

Aucune nouvelle de cette jeune fille depuis cette époque. Mais les explorateurs qui ont poussé jusque dans les régions les plus reculées habitées par les Esquimaux, prétendent cependant qu'il n'y a pas de raisons pour que ces derniers l'aient tuée.

Mais, la pire mort ne vaut-elle pas mieux encore que la vie, dans de pareilles circonstances? Représentez-vous par la pensée cette malheureuse jeune fille, couchée sur des fourrures malodorantes dans une cabane de glace ou igloo enfumée et empestée. Aucune lumière ne vient du dehors; l'air non plus n'y entre pas. On dit même

qu'aucune blanche ne peut tenir dans ces huttes sans avoir les nausées ou perdre connaissance au bout de quelques minutes tellement l'atmosphère en est mauvaise. Pour nourriture, du poisson cru et de la viande de phoque. Et quels travaux pénibles doit-on lui faire faire! Les hommes font la chasse et la pêche et les femmes les travaux de la maison.

Aussitôt que le frère de Mlle Findley apprit cette effroyable nouvelle, (il fut lieutenant pendant la guerre dans l'armée canadienne) il prit le premier paquebot en partance d'Angleterre et débarqua au Labrador où, avec un aéroplane, il partit à la recherche de la tribu qui garde sa soeur prisonnière. Plusieurs tribus d'Esquimaux, rivales de la première, ont consenti à les assister dans cette oeuvre de salut.



L'ENTERREMENT

*Je ne sais rien de gai comme un enterrement,
Le fossoyeur qui chante et sa pioche qui brille
La cloche au loin dans l'air lançant sa svelte trille,
Le prêtre, en blanc surplis, qui prie allègrement,*

*L'enfant de choeur avec sa voix fraîche de fille,
Et quand au fond du trou, bien chaud, douillettement,
S'installe le cercueil, le mol éboulement
De la terre, édredon du défunt, heureux drille.*

*Tout cela me paraît charmant, en vérité!
Et puis, tout rondelets sous leur frac écourté,
Les croque-morts au nez rougi par les pourboires,*

*Et puis les beaux discours concis mais pleins de sens,
Et puis, coeurs élargis, fronts où flotte une gloire,
Les héritiers resplendissants!*

Paul VERLAINE



LE CHENIL



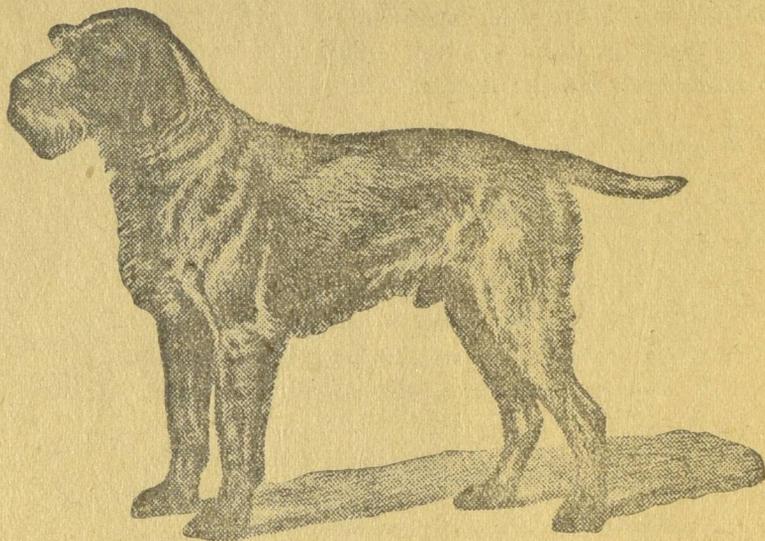
LE GRIFFON FRANÇAIS

Chien d'arrêt à poil dur

Ce chien, originaire du Nord de la France, a été beaucoup amélioré depuis 1872 par M. Korthabs, un éleveur hollandais, et est aujourd'hui un des favoris des chasseurs européens.

Standard tel que donné par l'éleveur lui-même:

couvert, plein d'expression, jaune foncée ou brun clair; nez, toujours de couleur brune. Cou plutôt long, sans fanon. Poitrine profonde, pas trop large. Epaules plutôt longues, bien inclinées en arrière, obliques. Côtes assez rondes. Pattes de devant droites, fortes, garnies de poils rudes et courts. Dos et arrière-main vigoureux et bien formés. Patte de derrière garnies de



Le Griffon Français, poil dur.

Tête intelligente et grande, poilue, mais non garnie d'un poil trop long, les moustaches et les sourcils distinctement prononcés, museau long et large, nez légèrement busqué; oreilles de grandeur moyenne, plates, pas trop longuement attachées: le poil lisse des oreilles est ombragé par de plus longs poils follets; oeil grand, non re-

poils rudes et courts; la cuisse longue et bien développée. Pieds ronds, bien formés, et fermes. Queue portée droit, garnie de poils rudes sans panache; écourtée d'un tiers. Couleurs: gris, bleu avec brun: entièrement brun ou blanc avec beaucoup de brun. Poils rudes, mais non crépus, le sous-poil

est un duvet fin et soyeux. Taille, 20 à 23 pouces, à l'épaule.

Le Griffon français est un chien intelligent, fidèle, et très facile à dresser.

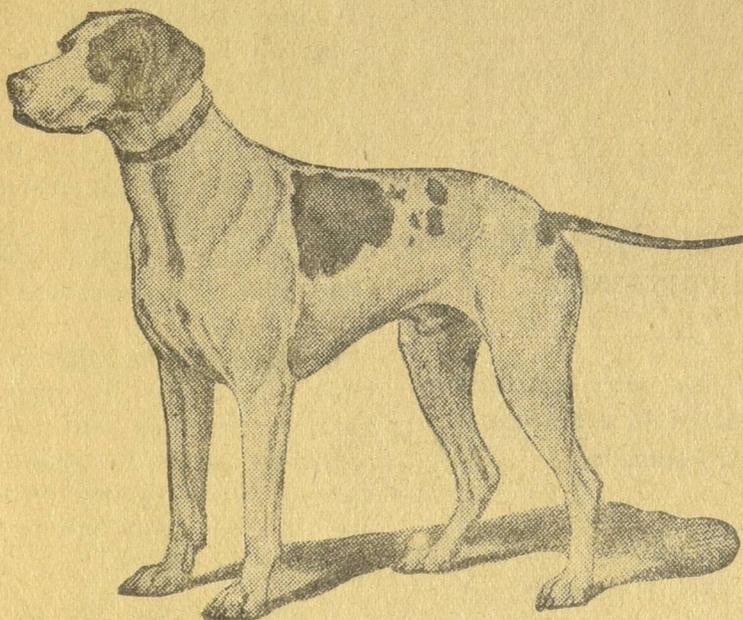
LE BRAQUE SAINT-GERMAIN

Cette race de chien français, d'après M. de la Rue, un expert cynégétique qui a vu les premiers braques Saint-Germain, descend d'une chien-

main, d'où ces braques se répandirent rapidement; on leur donna alors le nom de Braques Saint-Germain.

Standard français

Tête carrée, cassure assez prononcée, museau de moyenne longueur, un peu fuyant, ensemble plus léger que la tête du Pointer, crâne plus bombé, oreille plantée haut, formant bien l'angle avant de tomber, plus



Le Braque St-Germain.

ne Pointer anglais, blanche et orange, achetée en Angleterre pour le roi Charles X. Elle fut d'abord couverte par un braque allemand, puis la seconde fois par un braque français. Le produit de ces deux nichées fut croisé ensemble et produisit les couleurs blanches et oranges, couleurs caractéristiques de la race.

Ces chiens étaient élevés par les gardes de la forêt de Compiègne, mais ceux-ci furent envoyés à Saint-Ger-

courte que celle du vieux Braque, plus longue que celle du Pointer et moins en arrière; oeil jaune; nez rose foncé; cou de moyenne longueur, vigoureux; épaule légèrement oblique, bien musclée; poitrine large et profonde, le coude atteignant le bas du corsage; côtes arrondis; rein de moyenne longueur, légèrement arqué; pattes nerveuses, sèches et fines, pieds allongés; queue fine, attachée un peu bas, ne dépassant pas le jarret; couleur blanc

mat et orange foncé, poil très fin; apparence générale; chien élégant et bien proportionné; taille 19 à 23 pouces à l'épaule. Ce chien est très intelligent, très doux et facile à dresser.

Albert PLEAU.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.

LEVÉE D'UN MILLIARD D'OEUF DE POISSONS

Repeuplement des eaux canadiennes par le ministère de la Marine et des Pêcheries

Plus de 1,122,000,000 d'oeufs de différentes espèces de poisson ont été recueillis par le service des Piscifactures du ministère de la Marine et des Pêcheries au cours de 1921, selon un rapport soumis au sous-ministre des Pêcheries. Outre les oeufs recueillis par le ministère, 600,000 oeufs de truite "rainbow" et 980,000 oeufs de truite mouchetée ont été achetés de maisons de commerce, 507,000 oeufs de truite "rainbow", 200,000 oeufs de truite "cutthroat", 800,000 oeufs de truite mouchetée et 85,000 oeufs de truite brune ont été reçus de certains départements de l'administration fédé-

rale ainsi que de divers états de la république américaine, échangés contre des oeufs de saumon de l'Atlantique.

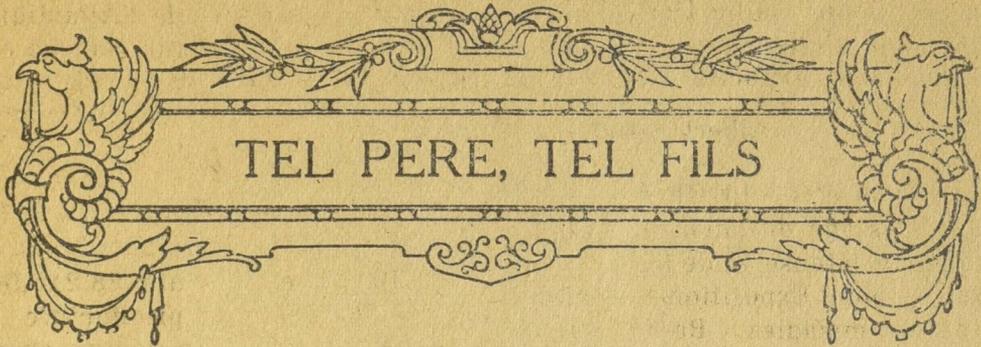
En vertu d'une entente conclue entre le gouvernement du Canada et celui des Etats-Unis, les employés de la piscifactory du Cap-Vincent, N.-Y., ont recueilli des oeufs de poisson blanc et de hareng des lacs dans les eaux canadiennes, du côté ontarien de la frontière. De ces oeufs, 28,215,000 ont été déposés à la piscifactory de Kingsville, Ontario. Le gouvernement fédéral est également redevable au département de la Chasse et de la Pêche d'Ontario de 18,750,000 oeufs de doré recueillis dans la baie Hay, baie de Quinté. Ces oeufs ont été déposés à la piscifactory de Thurlow, Ont., et une partie des alevins qui en sont éclos ont été mis à la disposition du gouvernement provincial pour repeupler les eaux éloignées de ses propres piscifactories.

Un excédent de 1,568,000 oeufs de truite saumonée, compris dans les chiffres cités plus haut pour les oeufs recueillis par le Dominion et provenant de la piscifactory de Wiarton, a été cédé à la piscifactory provinciale du Sault Ste-Marie.

Tous ces oeufs ont été soumis à l'incubation dans les piscifactories de différentes parties du Canada et les alevins ont été mis dans les eaux qu'on est à repeupler ou dans celles où de nouvelles espèces sont introduites.

On répète les médisances, en citant leur auteur, pour s'en donner le plaisir sans danger.

Il y a dans ce monde si peu de voix et tant d'échos.



Comédie en un acte par Paul Coutlée (écrite spécialement pour "La Revue Populaire")

PERSONNAGES :

Joseph Letendre -----
 Lou's Letendre -----
 Simone, sa femme -----

Nous sommes dans le coquet petit salon de l'appartement occupé par Simone et Louis.

Le soleil, se jouant dans les rideaux bleu-ciel de la fenêtre, laisse entrer une atmosphère de poésie dans le salon moderne des jeunes époux.

Partout, on sent qu'il y a de la jeunesse et du bonheur, que la joie règne en souveraine dans la maison.

Nous sommes dans le nid d'un jeune ménage dont la lune de miel dure encore après cinq ans de mariage.

Une large porte au fond, une petite à droite, une fenêtre entre les deux portes. Canapé, chaises, fauteuil, tables et mille petits riens sont tout le mobilier de la pièce. On sent la main de la femme dans la décoration de la pièce.

SCENE I. Louis, seul

Au lever du rideau, Louis, vêtu d'un veston de maison, ferme la porte du fond au facteur qui vient de lui remettre une lettre. Il descend en scène et vient s'asseoir sur le grand fauteuil à gauche. Tout en regardant l'enveloppe qu'il vient de recevoir, il allume un cigare qu'il vient de tirer de sa boîte sur la table. Il décachette l'enveloppe et déplie la lettre.

Il lit avec curiosité. Après quelques secondes il appelle :

LOUIS.—Simone, viens ici ?

SIMONE, dans la chambre de droite.— Dans un instant, mon loup, je suis à toi.

LOUIS.—Viens vite, Simone, viens.

SCENE II. Simone, Lou's.

SIMONE, paraît à la porte de droite.

(Elle est vêtue d'un magnifique costume qui moule sa taille harmonieuse; un petit chapeau, lui tombant légèrement sur l'oreille, encadre sa petite figure de poupée. Elle a vingt-deux ans.)— Comment me trouves-tu ?

LOUIS.—Comme tu es jolie, ma mignonne.

SIMONE.—C'est pour toi que je me suis mise chic, mon loulou, pour que tu sois fier de ta petite femme.

LOUIS.—Mon beau bébé mignon. Tiens, viens t'asseoir ici, près de moi, sur le bras de mon fauteuil, pour que je te sente tout près, tout près. Si tu savais comme je suis heureux lorsque je te vois.

SIMONE.—Moi aussi, mon beau loup, je suis heureuse près de toi, mais, lorsque tu fumes, je ne puis pas t'embrasser comme je le voudrais.

LOUIS.—Alors, j'enlève mon cigare. La place est libre.

SIMONE, embrasse Louis avec effusion.— Comme je t'aime.

LOUIS.—Mais revenons à nos moutons.

SIMONE.—Où, revenons à nos moutons. Qu'as-tu de si important à me communiquer ?

LOUIS.—Lis ceci.

SIMONE.—Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

LOUIS.—Lis.

SIMONE.—De qui vient-elle?

LOUIS.—Lis, l's donc.

SIMONE.—Que de mystères. (Elle va immédiatement à la signature). C'est de ton père?

LOUIS.—Oui, de papa qui se souvient de nous après cinq ans.

SIMONE.—Oh que je su's heureuse. Et que dit-il?

LOUIS.—Lis toujours, ma mignonne, tu sauras.

SIMONE, lisant.—"Bonjour fiston.

"Hein, ça t'épate de recevoir des nouvelles de ton bonhomme de père? Après avoir roulé ma bosse un peu partout sur la machine ronde, j'ai subitement décidé de me ranger.

"Lorsqu'il devient vieux, le diable se fait er-mâc.

"Je suis présentement aux Etats-Unis depuis cinq mois. Je m'occupe d'affaires pour retaper un peu mon budget qui a été passablement "magané" par une rouquine aux yeux verts.

"Ne montre pas ma lettre à ta femme, elle serait capable de rougir de son beau-père qui n'a jamais cessé de penser à elle autant qu'à son propre fils..."

LOUIS.—Il n'a pas dû se fatiguer beaucoup à penser à nous, papa.

SIMONE, poursuivant:— "...autant qu'à son propre fils.

"J'arriverai à Montréal quelques heures après cette lettre.

"Je te préviers en ans, ne pousse pas les hauts onis en m'aprecevant: tu ne me reconnaîtras peut-être pas... dans cinq ans on change tellement... tu me trouveras probablement rajeuni. Je n'ai plus de cheveux blancs comme jadis, non, j'ai découvert une nouvelle teinture—pas un mot à ta femme, n'est-ce pas,—mais je parlerais que je suis plus jeune que toi.

"Je vais te voir en affaire, prépare-toi.

"Je presse ta femme sur mon coeur et te donne une chaude poignée de mains. Ton indigne père, Joseph."

LOUIS.—Eh bien, qu'en dis-tu?

SIMONE, remettant la lettre à son mari.—Je pense que ton père est un brave homme que j'aime beaucoup. Mais je ne puis pas comprendre qu'il soit resté cinq ans sans nous donner signe de vie.

LOUIS.—Oh, moi, rien de ce que fait papa ne me surprend. C'est un drôle de pistolet que papa. C'est un globe-trotter incurable, un aventurier de la plus belle eau. La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, tu t'en souviens, il y a près de quatre ans, il était à Monte-Carlo.

SIMONE.—Et il jouait gros jeu.

LOUIS.—Oui, il jouait gros jeu. Après avoir perdu des sommes folles, il devait partir pour l'Egypte étudier les anciens dynasties, histoire d'aller se reposer des salles de jeu et de ses conquêtes féminines.

SIMONE.—Mais à quoi pouvait lui servir ces études égyptologiques?

LOUIS.—A l'amuser, tout simplement. Mon père, est un étrange composé de fantasque, de bizarre, c'est ce que j'appellerai un savantasse, soit dit sans le flatter.

SIMONE.—Sans le flatter?

LOUIS.—Il a des connaissances sur tout et très peu sur quoi que ce soit. Il se distrait d'une science sur une autre science. Il passe aussi facilement de la chimie à l'astronomie comme il passe de la brune à la blonde. Il ne se fixe sur rien, il ne s'arrête nulle part. C'est l'errant qui marche jusqu'au terme de la vie. Du temps que maman vivait elle avait toutes les peines du monde à lui mettre un peu de plomb dans la tête. Par contre, c'était le meilleur homme de la terre, il n'aurait pas fait la moindre peine à ma mère, le sachant, mais il ne fallait pas lui demander d'être un homme sérieux, ça, c'était au-dessus de ses forces.

SIMONE.—Peu importe son caractère, ton père est un brave homme et je sens que je vais beaucoup l'aimer.

LOUIS.—Plus que moi?

SIMONE.—Fou. Ton père a été ruiné par les femmes, c'est donc qu'il les a aimées. Cela n'est pas fait pour me déplaire. Si d'autres femmes l'ont aimé, je n'aurai pas un effort bien grand à faire pour l'aimer à mon tour. C'est un bon vivant, ton père, et tu verras, je vais lui rendre l'existence heureuse pendant son séjour parmi nous. Tu verras si ta petite femme sait bien faire les honneurs de son chez elle.

LOUIS.—Et peut-être qu'en voyant sa jolie petite bru si gentille, peut-être ne voudra-t-il plus repartir?

SIMONE.—Et alors, qui est-ce qui sera heureux?

LOUIS.—C'est Louis.

SIMONE, regardant sa montre-bracelet.—Oh, Oh, mais je vais être en retard.

LOUIS.—Tu sors acheter ton manteau?

SIMONE.—Oui, loup.

LOUIS.—Tiens, voici mille dollars et achète quelque chose de bien. Je veux que papa soit fier de toi et qu'il te trouve jolie tout plein.

SIMONE, embrasse son mari et se dirige vers la porte. (Mais avant d'ouvrir elle revient sur

ses pas.)—Alors, tu ne veux pas me dire comment tu as fait ce bénéfice de dix mille dollars hier ?

LOUIS.—Non, mon bijou, je ne veux pas.

SIMONE.—Tu fais des cachotteries à ta petite femme ?

LOUIS.—Ne me demande rien, Simone, contente-toi d'en profiter et d'être heureuse. Si je fais de l'argent c'est pour toi seule, afin que tu sois toujours jolie et élégante afin que tu m'aimes tous les jours un peu plus que la veille.

SIMONE.—Ou... "Aujourd'hui, plus qu'hier. Et bien moins que demain."

LOUIS.—Plus tard, je t'expliquerai tout, ma Simone chérie. Aujourd'hui tu ne comprendrais pas.

SIMONE.—Tu n'as pas volé toujours, dis ?

LOUIS.—Non, ni assassiné personne, rassure-toi. Allons, embrasse-moi bien fort et... va acheter ton manteau.

SIMONE.—Comme je t'aime, mon loup, comme je t'aime. (Le couple reste enlacé quelques instants.)

LOUIS.—Allons, allons, hâte-toi de partir, si tu veux revenir. Tu sais que le père doit être ici aujourd'hui. Aujourd'hui, ça peut être cette après-midi, ça peut être aussi ce matin.

SIMONE.—Oui, tu as raison et je voudrais être ici lorsqu'il arrivera. Allons embrasse-moi encore. Rien qu'une fois. (En sortant.) Au revoir, mon loup, sois bien sage pendant que la madame y sera pas.

SCENE III. Louis, seul

Resté seul, Louis se promène de long en large en lançant dans l'espace des bouffées de fumée. Il tire la lettre de son père de sa poche et la parcourt de nouveau. Il quitte son veston de chambre pour mettre son habit. Au même moment le timbre de la porte résonne, Louis va ouvrir.

SCENE IV. Letendre, Louis

LETENDRE, père.—Bonjours, fiston.

LOUIS.—Comment, c'est toi, papa ?

LETENDRE.—Eh oui, c'est moi, en chair et en os. Allons, embrasse-moi, fiston.

LOUIS.—De grand cœur, papa. Mais enlève ton pardessus, mets-toi chez toi.

LETENDRE.—A la bonne heure. (Il s'assied sur une chaise en face du fauteuil où Louis était tout à l'heure.) Mais ie ne vois pas ta femme... comment s'appelle-t-elle déjà ?

LOUIS.—Simone, père.

LETENDRE.—Ah, oui, je l'avais complètement oublié. Elle n'est pas là pour me recevoir, ta Simone ? Elle va bien ?

LOUIS.—Oui, papa, elle est absente. On ne vous attendait que cette après-midi. Elle est allée s'acheter un manteau qu'elle voulait étrenner en votre honneur.

LETENDRE.—C'est un ange que ta femme. Et tu es heureux en ménage?... Ça va comme tu veux?... Et tes enfants ?

LOUIS.—Mais nous n'avons pas d'enfants, papa.

LETENDRE.—Tiens, ça va bien, ça va bien, excuse-moi si je fais des gaffes, mais je ne suis pas très au courant... depuis le temps... Eh bien, et moi?... Tu le trouves changé he'n, le bonhomme, mon garçon ?

LOUIS.—Pas trop, papa, pas trop, tu parais même rajéuni.

LETENDRE.—Ah, c'est que je me soigne, tu sais, fiston. A mon âge si on ne s'occupe plus du pli de son pantalon, on est fini. L'élégance des vieux, c'est leur jeunesse. Il faut se soigner. Du reste, depuis que ta mère est morte, j'ai dû me soigner plus que d'autres, tu comprends, avec ma passion pour les petites femmes.

LOUIS.—Papa, je t'en prie.

LETENDRE.—Oh, je te scandalise. Ça va bien, ça va bien. Qui est-ce qui m'a bâti un garçon comme ça. Tu ne dés pas tenir de moi, toi, parce que moi... Huh, hum... Tu es bien logé ici. Je regardais la maison du dehors... elle paraît bien. Le dedans est décoré avec un goût exquis. Il doit te coûter un bon prix ton petit taudis ?

LOUIS.—Quatre-vingt dix.

LETENDRE.—Quatre-vingt-dix mille?... c'est joli comme prix, c'est un chiffre. Et comment aimes-tu être propriétaire ?

LOUIS.—Mais je ne suis pas propriétaire, papa, je ne suis que locataire; ça me coûte quatre vingt-dix dollars par mois pour vivre ici.

LETENDRE.—Bigre, si le propriétaire te prend quatre-vingt-dix dollars par mois pour vivre ici, combien te prendrait-il pour y mourir ?

LOUIS.—J'aime à vivre selon mes moyens.

LETENDRE.—Je t'approuve... tu parles comme un conducteur de tramway, mais je t'approuve, fiston.

LOUIS.—Ma's, une question, papa.

LETENDRE.—Vas-y, je t'écoute.

LOUIS.—Pourquoi es-tu resté si longtemps sans nous donner signe de vie?... On vous croyait mort.

LETENDRE.—As-tu fait dire des messes?

LOUIS.—Non, mais ça n'aurait pas tardé. Pourquoi ne pas nous avoir écrit?

LETENDRE.—On peut fumer, n'est-ce pas? (il prend un cigare et l'allume.) Pourquoi je ne vous ai pas écrit? Eh bien, je vais te donner la raison, mais avant jure-moi de ne la dire à personne?

LOUIS.—Que de mystères.

LETENDRE.—Jure?

LOUIS.—Je le jure.

LETENDRE.—Eh bien... je n'ai pas eu le temps. Tu ne t'imagines pas, que je me suis croisé les bras comme un cheval de mill'onnaire durant mon absence. Non, j'ai fait mon petit tour du globe. J'ai eu un tas d'aventures que je ne te raconterai pas parce que tu serais capable de me faire de la morale et ton bonhomme de père n'aime pas cela. Du reste, tu me dois le respect, fiston, et comme tu as le tempérament calme de ta mère, tu ne pourrais pas comprendre ma nature vibrante et émotive. J'ai un volcan qui dort en moi et qui s'éveille chaque fois qu'un joli meurtre rend se fait voir à mes quinquets extasiés... Mais, parlons de toi. De quoi vis-tu? Que fais-tu? Quelle est ta profession? Quel est ton état?

LOUIS.—Ce que je fais, papa?... eh bien, je fais des affaires.

LETENDRE.—Quel genre d'affaires.

LOUIS.—Des affaires de toute sorte. Je m'occupe de stock, de débetures, d'immeubles, enfin de tout ce qui peut rapporter des bénéfices appréciables avec le minimum de risques.

LETENDRE.—Tu n'aimes pas les affaires hasardeuses, je vois, tu fais bien... quoique... Et où est ton bureau?

LOUIS.—Je porte mon bureau dans ma poche, c'est peu embarrassant, n'est-il pas vrai?

LETENDRE.—Oui, et meilleur marché que ta maison. Je suis certain que tu dois tirer le diable par la queue du premier janvier à la St-Sylvestre.

LOUIS.—Tu crois cela?

LETENDRE.—Tu n'as jamais été ce qu'on appelle un homme d'affaires autant qu'il peut m'en souvenir.

LOUIS.—Tu m'as si peu connu, papa. Tu ne t'es jamais beaucoup intéressé à mes aptitudes pour le commerce. Ta nature vagabonde ne m'a pas beaucoup aidé à me créer une situation. Cependant, malgré que je n'ai pas eu tes conseils pour me guider dans l'existence, j'ai passablement bien réussi jusqu'aujourd'hui. Ainsi, supposons un

instant, que je te dirais que j'ai fait hier une transaction qui m'a rapporté dix mille dollars.

LETENDRE.—Oui, supposons, supposons que tu as fait une transaction qui t'a rapporté dix mille dollars.

LOUIS.—Eh bien, c'est pourtant ce que j'ai fait.

LETENDRE, envoyant une bouffée de fumée au plafond.—Tu vas bien, fiston, tu vas bien.

LOUIS.—Pas mal, et toi? Enfin, ça marche, papa, ça marche, maintenant, tu arrives bien. Si tu as besoin de moi pour t'aider, je suis tout à toi.

LETENDRE.—Pour m'aider?... M'aider à quoi?

LOUIS.—Mais si tu es revenu, papa, si tu t'es souvenu de ton fils après un si long temps c'est sans doute que ton argent... (Un temps.)

LETENDRE.—Oui, fiston, tu es un bon fils. Tu es un meilleur fils que j'ai été un bon père. J'aurais dû autrefois m'occuper un peu plus de toi au lieu de te laisser courir les rues. Mais que veux-tu, j'ai toujours été jeune de caractère. Ta mère l'avait compris, aussi m'a-t-elle pardonné bien des petits travers. Lorsque tu as eu le plus besoin de moi, je n'étais pas là pour te conduire et te guider dans la bonne voie comme un bon père doit le faire; je ne t'ai pas aidé à faire... des dix mille dollars de bénéfices. Je le reconnais. Aussi, je veux réparer en autant que je le puis tous les torts que j'ai eu envers toi. Je veux te donner... un conseil.

LOUIS.—Quel conseil, papa?

LETENDRE.—Garde tes dix mille dollars, ne les mentionne pas sur la taxe du revenu.

LOUIS.—Mais je ne suis pas un voleur, papa.

LETENDRE.—Non, tu n'es pas un voleur, tu n'es qu'un pauvre garçon naïf. Mais, fiston, ce n'est pas un crime de tromper le Bureau du Revenu.

LOUIS.—Tu crois cela?

LETENDRE.—Si je le crois?... Mais non, ce n'est pas un crime, excepté...

LOUIS.—...Excepté?

LETENDRE.—Excepté si tu te fais pincer.

LOUIS.—Mais où est ta conscience, papa?

LETENDRE.—Ma conscience? (Il fouille dans ses poches et ne la trouve pas.) Tu es jeune, fiston, tu as besoin d'un guide dans l'existence; je serai ce guide. Grâce à Dieu j'arrive à temps. Je vais t'éclairer de mes lumières, te faire profiter de mon expérience. Il est bien temps que je songe un peu à toi, mon grand garçon. Voilà ce que je veux te dire... Voilà, fiston, je suis venu te voir pour... afin que... non... parce que... eh bien, écoute bien, tu es un homme, et je crois



Gouraud's Oriental Cream

a apporté depuis 80 ans la Joie et le Bonheur aux nombreuses femmes qu'elle a rendues plus belles. Cette crème est de plusieurs sortes; employez celle qui vous permettra d'harmoniser votre teint avec votre genre de beauté. Nous avons maintenant les nuances

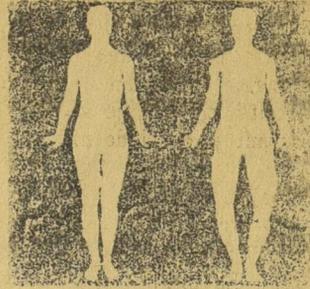
RACHELL ET CHAIR

aussi bien que BLANCHE

Envoyez 10c pour boîte d'essai
Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal

MINE DE RADIUM

On a découvert sur la Rivière Pite-wawa, à 18 milles au nord-ouest de Pembroke, Ontario, une mine de radium. D'après les analyses, le minerai de ce district aurait une radio-activité égale à celle des minerais du Colorado.



UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou crochues, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou crochues sûrement, rapidement et définitivement, sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéro 15, E.-U., "Lim-Straitner", est facile à ajuster; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou crochues sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE, 5011...
Ackerman Bldg, Binghamton, N. Y.

Ne manquez pas de lire le prochain
feuilleton qui a pour titre :

"Ma Conscience en Robe Rose"



Spécialiste BEAUMIER Opticien

DEMENAGE AU

No 266 rue Sainte-Catherine Est

EXAMEN GRATIS

Avis.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des peddlers ni aux magasins à tout faire si vous tenez à vos yeux.

que je puis te parler comme à un homme. Eh bien, voilà, j'ai une confession à te faire. Voilà pourquoi je suis venu te voir, pourquoi j'ai songé à toi. Voilà... sapsristi, je ne sais vraiment pas comment te faire avaler ce que je veux te dire. Je...

LOUIS.—Allons, allons, papa, ne te fatigue pas à chercher tes mots; je sais ce que tu vas me dire.

LETENDRE.—Ah, tu sais ce que je vais te dire ?

LOUIS.—Oui, je le sais. La chance ne vous a pas été aussi favorable à vous qu'à moi. La fortune ne vous a pas souri jusqu'au bout, elle vous a faussé compagnie au dernier moment. La guigne vous a saisi chaque fois que vous vouliez gravir un échelon de l'échelle du succès. Et maintenant, désabusé, va'nou par la mauvaise chance vous revenez au bercail, comme l'oiseau blessé, tirant de l'aile. Vous revenez à votre fils. Mais papa savez-vous que c'est exactement l'histoire de l'Enfant Prodigue de la Bible, seulement, cette fois, les rôles sont changés et c'est le Père Prodigue qui revient à son fils. Vous en avez assez de cette vie d'aventures où, comme disent nos amis les Américains, le vin, les femmes et les chansons ont tenu la première place.

LETENDRE.—Hé là, hé là, tu vas trop loin, fiston, je n'ai jamais aimé les chansons à la folie.

LOUIS.—Oui, vous en avez assez des vampires et des allumeuses et vous revenez. Le monde des artistes ne vous dit plus rien, leurs modèles vous ont désabusé et vous revenez. Eh bien, à la bonne heure, papa, votre fils Louis va tuer le veau gras pour fêter le retour du Père Prodigue.

LETENDRE.—Je n'aime pas le veau. Et puis qu'est-ce que c'est que cette avalanche de VOUS ? Je ne suis pas venu ici pour me faire vouvoyer. On ne m'a jamais dit vous à moi, et tu n'es pas pour commencer, mon fiston. Je suis aussi jeune que toi, mon garçon, sinon par l'âge, du moins par le cœur et la volonté. Et puis, d'ailleurs, je n'aime pas plus ton histoire que ton veau gras. Qu'est-ce que c'est que cette parabole que tu viens de me narrer ? Je t'écoutais et tu étais admirable, seulement tu manques de perspicacité, fiston. Non, ne tue pas le veau gras pour moi, je n'ai pas faim. J'ai, je te l'ai dit, une confession à te faire et je ne tarderai pas davantage de craindre de te voir aller te figurer encore pire. Mon garçon, je n'irai pas par quatre chemins: je suis, tiens-toi bien, je suis contrebandier

LOUIS.—Contrebandier ?

LETENDRE.—Assieds-toi et sois calme. Je suis contrebandier. Le mot autrefois avait un sens plutôt péjoratif, mais il a beaucoup changé depuis quelque temps, surtout dans la ligne dans laquelle j'opère. Prête-moi une oreille attentive et suis-moi bien. J'habite depuis quelque mois une petite ville aux Etats-Unis, cette petite ville est située près de la frontière canadienne. Tu me suis bien ?

LOUIS.—Oui, je vous suis.

LETENDRE.—Où est-ce qu'est située la petite ville que j'habite ?

LOUIS.—Près de la frontière.

LETENDRE.—Bien, je vois que tu bois mes paroles, je continue. Je fais passer en contrebande de la boisson que j'achète au Canada et que je revends aux Américains. Tu saisis ?

LOUIS.—Je comprends. Vous vous êtes fait saisir une livraison de boisson et... à combien se monte l'amende ?

LETENDRE.—Mais je ne me suis rien fait saisir du tout, c'est toi qui ne veux pas saisir. Tiens, tu me fais sortir de mon tempérament, je fais des mots. Tu sauras que ton père est trop intelligent pour se laisser bêtement prendre par les agents des douanes. Me prends-tu pour une bête ? Je suis un fêtard, un Roger-Bon-Temps, c'est entendu, je n'ai jamais eu la bosse de la paternité, je te l'accorde également, mais quand je fais des affaires, je fais des affaires. Tu te vantais tout-à-l'heure d'avoir, je ne sais dans quel genre d'affaires, fait une transaction qui t'avait rapporté hier la somme de dix mille dollars ? Eh bien, tu vas voir que ton père peut faire mieux encore. Sais-tu combien j'ai fait, moi, hier, pendant que tu faisais tes dix mille dollars ? Le sais-tu ?

LOUIS.—Non, mais je vais le savoir.

LETENDRE.—Oui, tu vas le savoir, car je vais te le dire, je va's te le dire sans faire de phrases, je ne suis pas un bavard, moi, je ne parle pas pour ne rien dire. J'ai fait quarante mille dollars. Hein, crois-tu que ça en vaut la peine et croiras-tu encore que ton bonhomme de père est une ganache incapable de faire quoi que ce soit de sénéux ? Je suis un homme d'affaires, moi, je ne l'ai su que tard, mais je rattrappe le temps perdu. Hein, ça te coupe la chique, ça, fiston ? Eh bien, je viens te proposer une affaire, une affaire d'or. Réveille-toi. Je veux t'associer à mes bénéfices, je veux te faire faire de l'argent gros comme toi. Je ne suis pas venu te voir avec, comme tu le penses, l'intention de te faire exercer le métier de boucher sur l'enfant d'une pauvre vache.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

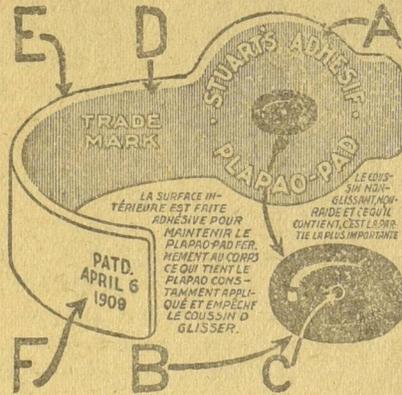
"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.



FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

Coupon form with fields for name and address, and a request for the Plapao-Pad trial and book. The text inside the coupon reads: 'PLAPAO LABORATORIES, Inc., 2607 Stuart Bldg., St-Louis, Missouri, U. S. A. Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis. Nom Adresse Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.'

LOUIS.—Mais avant que j'entre dans ta combinaison, papa, est-ce que je ne pourrais pas te demander de qui tu as acheté cette boisson que tu as revendue avec un si joli bénéfice?

LETENDRE.—De qui ? Mais d'un type de Montréal.

LOUIS.—Qui s'appelle?

LETENDRE.—Un nommé Smith, un homme que je ne connais que par correspondance. Lui ne me connaît que sous un faux nom, car tu penses bien que je ne va's pas risquer mon nom sur des affaires comme celles-là. Je veux bien me compromettre avec des vampires mais pas dans des affaires. Il m'écrira poste restante. Hier, dans la nuit, il m'a expédié par un intermédiaire une charge de boisson que je lui ai payée quinze mille dollars, par un autre intermédiaire, toujours. Hier après-midi, à trois heures, ma boisson était revendue pour la somme de cinquante-cinq mille dollars. Et le tour était joué. Tu vois le coup. Hein, crois-tu que ton père est un génie?

LOUIS.—Et quel nom prenez-vous pour vos affaires aux Etats-Unis pour recevoir votre marchandise?

LETENDRE.—Les écrivains prennent un nom de plume, les artistes un nom de théâtre, je ne vois pas la raison qui empêcherait les contrebandiers de prendre un nom de contrebande. Je me fais appeler monsieur Simpson, gros comme le bras. C'est un nom bien prosaïque et peu fait pour attirer l'attention de messieurs les agents des douanes. Mais qu'as-tu donc. Est-ce que tu te sens mal?

LOUIS.—Papa, laisse-moi à mon tour te faire une confidence, une confession.

LETENDRE.—Décidément c'est le jour. Pourvu que ce soit également celui des absolutions.

LOUIS.—Il y a parfois de drôles de coïncidences dans l'existence, n'est-ce pas, papa?

LETENDRE.—So's moins énigmatique, fiston.

LOUIS.—Imagine-toi que le monsieur Smith avec qui tu fais des affaires...

LETENDRE.—Eh bien?

LOUIS.—Sa's-tu qui c'est?

LETENDRE.—Je crois t'avoir dit que j'ignorais cet homme, ne le connaissant que par correspondance.

LOUIS.—Eh bien, c'est ton fils... ton propre fils.

LETENDRE.—Toi?

LOUIS.—Moi-même.

LETENDRE.—Eh bien, il va bien le mari de ma bru, il va bien. Ah, tu es bien le digne fils de ton indigne père. Alors, mon vieux Smith, enchanté d'avoir fait ta connaissance. Je vois

que nous nous entendrons bien dans l'avenir. Ce que c'est tout de même d'avoir des parents des deux côtés de la frontière. Eh bien, qu'est-ce que tu as? tu ne parais pas heureux de la découverte que tu viens de faire et de ma proposition?

LOUIS.—Au contraire, père, je suis très heureux, mais j'ai un remords.

LETENDRE.—Parle sérieusement, hein? Quand on parle d'affaires on ne fait pas de sentiment.

LOUIS.—C'est que dans la transaction que nous avons faite ensemble hier...

LETENDRE.—Eh bien?

LOUIS.—Eh bien, je t'ai volé, père.

LETENDRE.—Tu m'as volé, bandit?

LOUIS.—Oui, je t'ai volé. Je t'ai vendu une boisson infecte dont tu entendras parler avant longtemps par le client à qui tu l'as revendue. Le whisky que je t'ai vendu ressemblait à du whisky, mais il n'avait pas la preuve.

LETENDRE.—Ainsi, tu as volé ton père? Eh bien, ça va bien. Voilà ou en sont les enfants aujourd'hui: à voler leur père.

LOUIS.—Mais je ne savais pas...

LETENDRE.—Tu aurais dû le savoir, fiston. Voilà que j'en suis rendu, à mon âge, et par ta faute à faire des affaires avec un voleur. Un voleur. Mon garçon? Et dire que toute ma vie je me suis sacrifiée pour toi; j'ai porté des pantalons rapiécés aux genoux et au califourchon afin d'économiser pour te faire instruire. Combien de fois me suis-je passé de manger et de... boire afin d'avoir de l'argent de reste pour faire de toi un homme d'honneur, un honnête citoyen comme ton père? Et voilà comment je suis récompensé. Heureusement que je m'en fous comme de l'an quarante et que, pour un pays qui a la prohibition comme les Etats-Unis, la plus mauvaise boisson vaut encore bien quarante mille dollars. Allons, viens dans mes bras, ton père te pardonne parce qu'il est bon et qu'il est miséricordieux et surtout parce que malgré tout, tu lui as fait faire un petit bénéfice de quarante mille dollars. (Louis se jette dans les bras de son père.)

SCENE V. Simone, Letendre, Louis

Simone, entre et reste sur le seuil de la porte en voyant les deux hommes enlacés. Le père Letendre s'est retourné en apercevant Simone.

LETENDRE.—Quelle est cette apparition céleste?

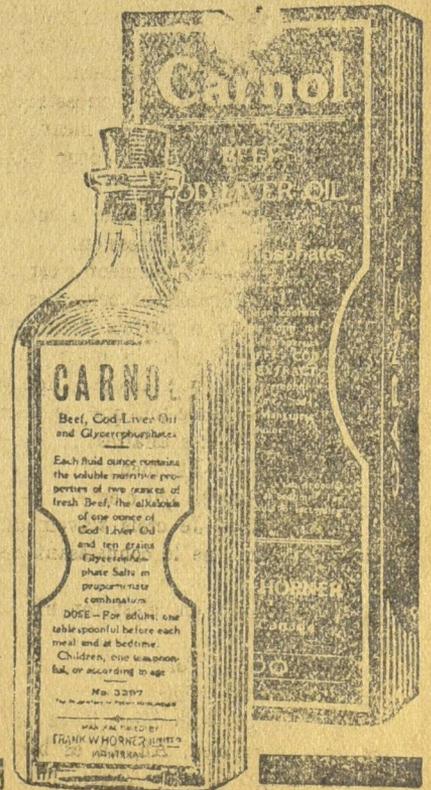
LOUIS.—C'est Simone, père, ma femme.

LETENDRE, repoussant son fils.—Ote-toi de là et fais de la place. Ma bru, dans mes bras, venez embrasser votre beau-père et appuyer vos lèvres purpurines sur mes moustaches blondes.

CE QU'IL FAUT A VOTRE MARI

“Un soir mon mari arriva à la maison dans un tel état de fatigue que je crus qu'il allait s'évanouir. Je savais qu'il n'avait pas été très bien il y a quelque temps, mais il ne voulut jamais me dire ce qu'il avait. Enfin il me dit qu'il était fatigué et avait mal partout. Je le fis mettre au lit. Le lendemain, il insista pour aller travailler bien qu'il ne fut pas en bonne santé. Je savais que les ennuis étaient la cause de son malaise, car il était resté quelques mois sans travail et que le boucher et l'épicier nous voyant à bout de nos ressources refusaient de nous faire davantage crédit. C'est d'être sans travail qui rendit mon mari malade. Il ne mangeait pas de peur qu'il n'y en ait pas assez pour les enfants. Nous étions si pauvres que nous ne pouvions pas vêtir convenablement les enfants et étions forcés de les garder à la maison. Je savais que si je pouvais restaurer les forces et la santé de mon mari tout irait pour le mieux. Il est charpentier de son métier et lorsqu'il est bien il gagne un bon salaire; de plus il est très sobre et travailleur. Mais je savais qu'aucun homme, lorsqu'il est malade et ennuyé ne peut accomplir un bon travail. Je me décidai à en parler à notre vieux médecin de famille qui ne pratiquait plus. Quand je lui eus expliqué notre situation il me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour nous aider, bien qu'il n'aimât pas faire concurrence au nouveau médecin. Finalement il me dit : “Ce qu'il faut à votre mari, c'est un bon tonique et je ne connais rien de meilleur que le Carnol” — Je pensai que si notre vieux médecin de famille recommandait le Carnol, c'est parce qu'il devait être bon. Avant de revenir à la maison j'en achetai une bouteille et avant qu'elle ne fut finie mon mari avait bien changé. Après en avoir pris quatre bouteilles, son appétit revint, il avait plus d'énergie; cette fatigue que l'on voyait dans ses yeux avait disparu et, ce qui est très important pour nous, son salaire a été doublé, car il est devenu contre-maître de l'atelier où il travaillait auparavant comme charpentier. Grâce au Carnol, nos ennuis sont finis et nous sommes, une fois de plus, une famille heureuse et satisfaite.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai vous pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent. 10-622



SIMONE.—De grand coeur, papa. (Elle saute au cou de Letendre. Celui-ci est ému. Long baiser.)

LOUIS.—Eh là, papa, gardez-en pour les autres jours.

LETENDRE.—Il ne faut jamais penser au lendemain, fiston; on ne vit pas à ce compte-là, on se contente d'exister. La vie est si rapide qu'il faut se hâter de profiter de toutes les bonnes choses qu'elle nous envoie. Aujourd'hui le ciel m'envoie... comment l'appelles-tu déjà?

LOUIS.—Simone.

LETENDRE, poursuivant.—Aujourd'hui le ciel m'envoie Simone, je remercie le ciel. Ah, mon gaillard, si elle n'était pas ma bru, je te courrais une opposition de tous les diables. Tu n'aurais qu'à bien te tenir avec ton père comme rival. Ah, c'est qu'on a beau avoir vieilli depuis nos vingt ans on sait encore parler aux femmes jeunes et jolies comme toi... comment l'appelles-tu déjà?

SIMONE et LOUIS.—Simone.

LETENDRE.—Oui, merci, ça va bien. Ah, ma petite Simone, tu es jolice comme un coeur, a supposer qu'un coeur soit joli à voir.

SIMONE.—Voyez, beau-père, le manteau que je me suis acheté; j'ai voulu l'étréner en votre honneur. Me fait-il bien?

LETENDRE.—Tu es un ange, fillette, et jamais manteau n'a recouvert corps plus agréable à voir et plus charmant à admirer.

SIMONE.—Vous faites des madrigaux?

LETENDRE.—Oui, je fais aussi des affaires avec ton bandit de mari et nous entrons aujourd'hui en association.

SIMONE, saute de joie, (en enlevant son manteau).—Et vous allez être content de lui, car il est très fort en affaire, mon Louis, très fort, hier encore...

LOUIS.—Laisse donc, laisse donc...

SIMONE.—Mais non, il faut bien qu'il sache que tu as du génie. Écoutez, il a fait hier une transaction qui lui a rapporté dix mille dollars. Hein, qu'est-ce que vous dites de cela?

LETENDRE, répétant.—Il a fait une transaction qui lui a rapporté...

SIMONE.—Dix mille dollars de bénéfice.

LOUIS.—Mais il est inutile de dire cela à papa.

SIMONE.—Mais oui, il faut qu'il sache que tu es très fort. N'est-ce pas qu'il est fort mon Louis.

LETENDRE.—C'est un lion.

SIMONE.—N'est-ce pas qu'il ira loin?

LETENDRE.—Oui, il ira loin, si les petits cochons ne le mangent pas.

SIMONE, se plaçant devant Louis.—Mais ils ne le mangeront pas, je suis là pour le défendre.

LETENDRE, regardant sa montre.—Sapristi, mes enfants, il faut que je vous quitte, j'ai une affaire à régler.

SIMONE.—Oh, vous restez à dîner avec nous?

LETENDRE.—Non, merci, je n'aime pas le veau.

SIMONE.—Nous aurons du porc-frais.

LETENDRE.—Pour le porc-frais, je reviendrai. Louis, ta femme, je l'adore, mais ne le lui dis pas.

LOUIS.—Je vous jure qu'elle ne le saura jamais.

SIMONE.—Lorsqu'on me fait des compliments je suis sourde.

LETENDRE.—D'une oreille.

SIMONE.—Voulez-vous prendre un verre de vin avant de partir?

LETENDRE.—Non, merci, je ne bois pas, sans blague, la preuve, c'est que je viens d'acheter un aqueduc avec le bénéfice que m'a fait faire ton mari avec son whisky infecte et...

SIMONE.—Comment?

LOUIS.—Je t'expliquerai cela ce soir, ma chérie.

LETENDRE.—C'est ça ce soir, nous nous expliquerons. Passez-moi mon pardessus, ma canne et mon chapeau, j'aurais besoin d'avoir cinq ou dix minutes de conversation avec ton mari. Je voudrais avoir deux cents mille gallons de whisky, de la qualité du dernier, pour faire une petite affaire avec des messieurs sérieux de l'autre côté de la ligne quarante-deuxième. Allons, à ce soir, les enfants, je viendrai souper avec vous... mais, pour l'amour du ciel, n'ayez pas de veau. Vous le remplacerez par deux ou trois petites jeunesses de votre connaissance, quelque chose dans les vingt-deux à vingt-cinq ans tout au plus. Quelque chose d'appétissant. Ça fera mon bonheur. Allons, à ce soir. (A Louis.) Comment l'appelles-tu déjà?

SIMONE et LOUIS, à tue-tête.—Simone.

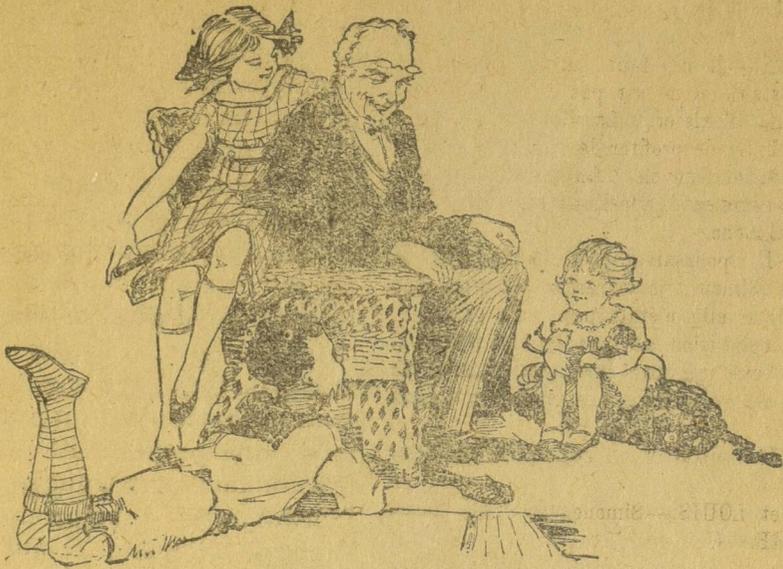
LETENDRE.—Ah oui, merci, Simone, qu'est-ce qu'on dit au monsieur?

SIMONE.—Bonjour, monsieur.

LETENDRE.—Et qu'est-ce qu'on fait quand il s'en va?

SIMONE.—On se jette dans ses bras et on l'embrasse.

LETENDRE.—A la bonne heure. Voilà. (Longue embrassade peut-être un peu trop amoureuse.) Allons à ce soir, les enfants. (Letendre sort. Un temps. Letendre revient pour dire:) Deux ou trois jeunesses.



Pourquoi Grand-Père est si populaire

LA bonne santé et la bonne humeur ordinairement vont de pair. Celui qui souffre d'un foie inactif, d'indigestion ou d'irritation nerveuse, ne peut conserver facilement sa bonne humeur, et sa gaiété habituelle, qu'il soit jeune ou vieux.

Le grand-père représenté dans la vignette a réussi à conserver sa bonne santé et sa bonne humeur, grâce à l'emploi de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, pour tenir son sang riche et sa vitalité en meilleur état possible.

Les hommes et les femmes âgés connaissent de plus en plus le bien qu'ils retirent de l'emploi de ce grand reconstituant. Il semble fournir exacte-

ment ce qui leur manque pour se tenir en bonne santé et heureux.

M. D. F. Armstrong, R.R. No 3, Mallorytown, Ont., écrit:

"Le surmenage et une très forte tension d'esprit m'avaient rendu très nerveux et m'avaient épuisé. Je commençai à prendre de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, et ce remède m'a certainement fait un grand bien. Il sembla pendant un certain temps que je ne pourrais vivre qu'avec ce remède, et je puis recommander fortement ce traitement à quiconque a besoin d'un remède semblable. J'ai plus de 61 ans maintenant."

(Assermenté devant moi à Mallorytown, ce 7e jour de mars 1921 — D.S. Clow, J. P.)

La *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Batés & Co., Limited, Toronto. 14

SIMONE.—Vous avez ma parole. Mais ne me rendez pas jalouse.

LÉTENDRE.—Elle est délicateuse. M'avez-vous embrassé tout à l'heure.

SIMONE.—Non, beau-père. (Elle se jette de nouveau dans ses bras.)

SCÈNE VI. Simone, Louis

SIMONE.—Ah, mon beau loup, comme je suis heureuse et comme je vais t'aimer ton papa. Mais veux-tu m'expliquer...

LOUIS.—Viens t'asseoir près de moi, sur le bras du fauteuil, que je te sentes tout près, que j'entende battre ton cœur près de mon oreille.

SIMONE, vient s'asseoir près de son mari, et, imitant un enfant qui veut qu'on lui raconte un conte de fée, elle dit :—Eh bien, raconte; il était une fois...

LOUIS.—Il était une fois, un père prodigue qui avait un fils.....

Le rideau tombe lentement pendant que Louis commença son récit.

Paul COUTLEE.

—o—

L'APOSTAT GAVAZZI A MONTREAL

Dans le courant de l'été de 1853, un ancien prêtre catholique, le trop fameux Gavazzi, fut la cause d'une bagarre qui ensanglanta le sol de Montréal. L'apostat avait annoncé que le 9 juin il ferait une conférence dans l'église Zion; il n'en fallut pas davantage pour échauffer quelques têtes. Un certain nombre de personnes s'étaient réunies pour entendre le transfuge du catholicisme; d'autres, au contraire, malheureusement guidées par un sentiment vindicatif auquel on ne saurait applaudir, et désireuses d'imiter ce qui s'était fait à Québec quelques jours auparavant, croyaient noblement venger la Religion en assaillant l'apostat et ses sectateurs. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes: ils étaient bien armés, et en outre un certain nombre d'hommes de

police et un détachement du régiment se tenaient prêts à toute éventualité.

Gavazzi, livré à toute la fougue de son éloquence, était arrivé au milieu de sa conférence, lorsqu'une bande d'individus, repoussant la police, pénétra dans la salle. Un combat sérieux se livra aussitôt entre les auditeurs et les envahisseurs, et plusieurs personnes reçurent de graves blessures. Les assaillants furent finalement repoussés et vivement poursuivis, reculèrent jusqu'au pied de la montagne; au moment d'être atteints par le 26^e régiment, ils firent feu sur les soldats. Le maire, Charles Wilson, s'avança alors; après une rapide lecture du Riot Act il commanda aux troupes de faire feu. L'ordre était à peine donné qu'une décharge terrible éclata: quarante personnes tombèrent, tuées ou blessées.

Cette affaire regrettable accentua la division qui existait entre les catholiques et les protestants. Quelques jours après, le portrait du maire Wilson, suspendu dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville, fut trouvé lacéré et l'enquête commencée pour découvrir les auteurs de cet acte infructueuse.

—o—

LA BAGUE-MIROIR

C'est une mode qui fait fureur à Londres. A la place du solitaire ou de la perle, une minuscule glace, dans laquelle, tout en devisant, la femme se mire et s'admire.

Et l'on songe au célèbre poème castillan:

“Quand tu te regardes dans l'onde limpide, je crois voir deux diamants briller au fond de l'eau et tes lèvres sont des rubis que l'eau reflète!”

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

**UNE OCCASION
UNIQUE**

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

Abonnement d'un an, \$4.00 (au lieu de \$5.00) — Six mois, \$2.00
Trois mois, \$1.25

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois — suivant le cas.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES D'ART DE RODOLPH VALENTINO ET MARY PICKFORD GRATIS

DEUX PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

Rod. VALENTINO
ET
MARY PICKFORD

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

" LE FILM "

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page, — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RODOLPH VALENTINO et MARY PICKFORD, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Rodolph Valentino et de Mary Pickford, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse

1

2

3

4

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

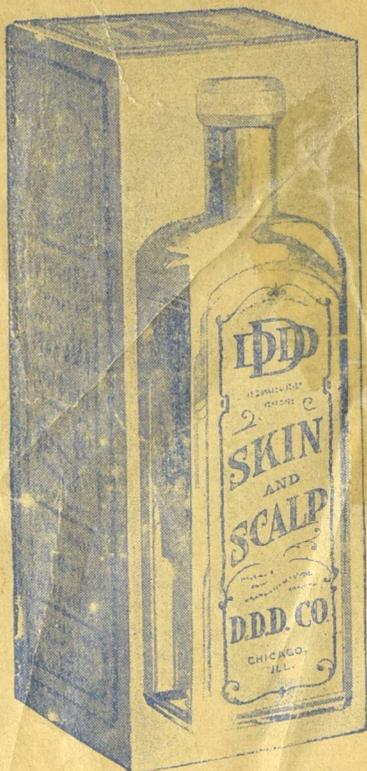
15

16

17

18

Offre Spéciale



à ceux qui souffrent d'une affection de la peau
Une grande bouteille de D. D. D.
 à prix réduit

Il n'y a rien d'aussi bon que le D. D. D. pour les maladies de la peau de toutes sortes. Ses bons résultats ne se font pas attendre. On les voit se produire dès que les premières gouttes du médicament tombent sur la peau. La démangeaison disparaît tout de suite. Une sensation de calme et de fraîcheur se produit. En quelques jours la peau s'éclaircit. Souvent, une seule bouteille suffit pour donner des résultats permanents.

C'est pourquoi nous vous offrons à vous, à vos amis, livrée à votre porte, la grande bouteille de un dollar à un prix spécial de présentation.

N'envoyez pas d'argent.

Ecrivez tout simplement votre nom et votre adresse très lisiblement sur le coupon ci-dessous et mettez-le tout de suite à la poste. Vous n'aurez que 85c à

payer au facteur lorsqu'il vous apportera la grande bouteille. Nous prenons à notre charge tous les frais y compris ceux de la poste. Et rappelez-vous ceci—si vous n'êtes pas entièrement satisfait à tous les points de vue, nous vous rembourserons en plein votre prix d'achat, mais vous serez plus que satisfait. Lisez ce que la profession médicale pense du D. D. D. Le docteur E. B. Holmes, le spécialiste bien connu des maladies de la peau écrit:—

“Je suis aussi convaincu que le D. D. D. est tout autant un spécifique des affections de la peau, que la quinine en est un pour la malaria.”

Faites connaissance aujourd'hui vous-même avec le D. D. D. Cette offre est une chance pour vous. Remplissez dès maintenant le coupon.

D. D. D. Co. Laboratories, Dept. 206 27a Lyall Ave., Toronto (Ont.)

Messieurs:—Expédiez-moi tout de suite, tous frais payés, la grande bouteille de D. D. D. Je consens à payer 85c (quatre-vingt-cinq cents) au facteur, votre prix spécial, plus que ces cents seulement pour frais de mandat. Vous consentez à me rembourser mes 85c si je ne suis pas entièrement et absolument satisfait des résultats obtenus.

Nom _____

Ville _____

Province _____

101